

29/1/58

ÉNÉE BOULOC

LES "PAGÈS"

ROMAN DE LA TERRE

PRÉFACE DE M. CH. DE POMAIROLS



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES " PAGÈS "

ÉNÉE BOULOC

LES "PAGÈS"

ROMAN DE LA TERRE

PRÉFACE DE M. CH. DE POMAIROLS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Published 24 July 1908.

A

MONSIEUR ÉMILE CHEYSSON

MEMBRE DE L'INSTITUT

A l'apôtre de tant d'œuvres admirables plus encore qu'au savant, au disciple de Le Play,

Je dédie ce livre d'impression traditionaliste, en témoignage de respect et de reconnaissance.

E. B.

A MONSIEUR ÉNÉE BOULOC

Mon cher compatriote,

J'ai vivement goûté votre étude de mœurs rurales, lorsque vous avez bien voulu m'en donner connaissance avant la publication. J'y ai trouvé une sorte de poème de la terre, un tableau complet de la vie des paysans, dans lequel vous avez assemblé la description de tous les simples et nécessaires et antiques travaux champêtres, en y ajoutant l'étude morale des hommes qui se livrent traditionnellement à ces travaux, une pénétrante analyse de ces âmes ingénues avec leurs croyances et leurs usages, où des superstitions païennes se mêlent encore à un christianisme fervent.

Ce large tableau est précédé et suivi de considérations où vous exposez l'histoire de la classe rurale en Rouergue, et où, avec une équitable estime envers elle, vous exprimez des souhaits pour son avenir.

Ce point de vue de généralisation élevée d'où vous dominez vous-même tout votre ouvrage, vous l'aviez atteint depuis longtemps par vos travaux de sociologie. Je constate ainsi, comme un résultat peu commun, que vos études techniques se sont trouvées être pour vous une bonne préparation, quand vous avez abordé le roman.

Mais là où je crois reconnaître la plus heureuse influence de vos précédentes occupations d'esprit, c'est dans la manière même dont vous avez conçu votre présente étude des mœurs rustiques, sous l'aspect particulier que revêtent nos paysans du Rouergue. L'économie politique avait fortement appelé votre attention sur les différences qui existent entre les groupements humains. Aussi, quand

vous avez voulu traiter, non plus seulement des richesses, mais des sentiments et des passions, vous avez retenu cette notion importante de catégories sociales, et, passant de la science à l'art, vous vous êtes imposé, semble-t-il, une règle directrice qu'on pourrait formuler ainsi : Une classe d'hommes ne présente d'intérêt littéraire et pittoresque que si on dégage de ses manières d'être les traits les plus particuliers, les plus spécifiques, ceux qui la différencient nettement des autres.

Cette vue est, à mon avis, entièrement juste. Nous savons à peu près ce que sont les hommes en général : ce que nous avons besoin d'apprendre, ce qui excite notre curiosité, ce sont les nuances, très marquées souvent, qui distinguent les hommes entre eux, suivant les circonstances déterminantes où ils se trouvent placés. Les conditions de l'existence sont multiples, complexes et variées; elles changent selon les temps, les

lieux, les catégories sociales. Tout ce qui existe est particulier, si on regarde bien. C'est pourquoi, lorsqu'une œuvre d'art, un roman nous présente des personnages très caractérisés, ceux-ci nous donnent cette impression savoureuse qui nous fait les déclarer vrais et vivants.

La classe rurale, qui a été l'objet de votre étude, offre des caractères très marqués. Les hommes qui la composent sont passionnés pour la possession de la terre, possession dont le maintien leur donne de la sécurité, dont l'accroissement leur inspire de la fierté. Ils vivent tous dans les mêmes conditions ou des conditions très analogues, mais isolés, travaillant chacun pour soi, sans intérêts communs, du moins sentis par eux, et parmi une concurrence qui les fait se heurter les uns contre les autres sur les limites de leur bien et dans les marchés.

De là viennent les qualités et les défauts, traits essentiels de leur physionomie propre,

qu'il faut avoir observés, si, non content de peindre les enchantements des paysages, on veut décrire les âmes humaines qui vivent parmi cette belle nature.

De ces caractères de l'âme rustique j'ai causé bien souvent, jadis, en longs détails, avec mon ami si cher, et maintenant si regretté, le romancier Émile Pouvillon. Cet écrivain, voué par goût à l'étude des âmes restées élémentaires, n'était pas seulement un artiste exquis; c'était, de plus, un esprit réfléchi et pénétrant, qui se rendait compte des règles de son art et qui concevait des idées nettes sur l'objet de son étude.

Ce maître du roman rustique aurait aimé, j'en suis sûr, mon cher compatriote, votre brillant et profond ouvrage. Il y aurait trouvé une bonne aubaine pour son sentiment rural et pour celui des lecteurs, quelque chose de non vu et de non éprouvé jusque-là, des nuances nouvelles découvertes par vous dans le jeu ondoyant de la vie et du monde.

En effet, votre livre, outre qu'il porte la saine odeur du Rouergue montagneux, l'âpre parfum des genêts et des fougères, présente des types de paysans exempts de toute banalité et modelés en un ferme relief. Ce sont vos « pagès », vos deux pagès voisins et rivaux. Avec une clairvoyante justesse, vous avez choisi, parmi les cultivateurs, ces deux riches, orgueilleux de leur maîtrise sur de larges terres, tels qu'il n'en existe pas beaucoup sans doute en dehors de notre province; délivrés du souci du pain, et parvenus à l'âge où l'homme est entièrement formé par la vie, ils peuvent — et c'est ce que vous avez voulu — déployer des passions d'une portée déjà plus haute, s'élever jusqu'à l'idée de puissance, aimer d'un singulier et profond amour la terre qui leur donne ce robuste sentiment d'eux-mêmes, travailler avec une ardeur obstinée à l'accroissement du domaine familial, — état d'âme et actions où ne manque pas une cer-

taine grandeur fruste, parmi le charme que l'on éprouve à saisir dans leur fraîche et verte vérité les mouvements intimes des âmes incultes, sur qui se projette la lumière de votre art.

Vos « Pagès » sont une forte création originale, et qui sera remarquée. Je le souhaite pour notre Rouergue, si bien dépeint dans ces pages, et pour l'écrivain qui a su tracer un si vigoureux tableau de notre pays.

Charles de Pomairols.

LES “ PAGÈS ”

PROLOGUE

A quelques kilomètres à l'est de Rodez, commence une région montagneuse qui va s'arc-bouter à la chaîne du Lévezou.

Elle est demi-inculte, pauvre et froide, désolée en hiver. Mais les bruyères qui décorent ses sommets, les genêts et les fougères qui couvrent ses pentes, ses seigles et ses avoines dans les combes, ses prairies des bas-fonds, d'où jaillissent d'innombrables sources, ses grands bois de hêtres où rôdent les loups, les gorges sauvages du Viaur et du Vioulou que hantent les *Trèves,* toute cette végétation puissante et mêlée lui fait un manteau d'une richesse infinie, dans

sa floraison tardive de l'été. Certaines parties du sol sont restées intactes depuis des siècles; les vieilles racines morales y ont été plus résistantes encore.

Jusqu'à ces derniers trente ans, maintes coutumes, maints usages, beaucoup de superstitions, toute la foi religieuse y avaient survécu au grand bouleversement de la Révolution. C'est un des coins les mieux conservés du vieux Rouergue; c'est le pays des « Pagès ».

Pagès vient de *pagus, pagensis, pagesus,* et signifie un paysan par excellence, une sorte de petit seigneur terrien, par le privilège d'un nom ancien et d'un bien un peu important.

Tout à fait à l'origine de la féodalité, quand il fallut donner de l'air aux multitudes accourues à l'abri des châteaux et songer à cultiver de nouveau les étendues désertes, les seigneurs affranchirent un certain nombre de serfs, les plus audacieux, les plus intelligents, souvent d'anciens colons d'origine gallo-romaine, qui demandaient à retourner à leurs anciennes demeures, à leurs *mas,* et conférent à chacun, à

charge de redevances, de larges bandes de territoire. C'était tel carré de plaine, tel coin de vallée, tel « coteau », telle « côte » dans la montagne, avec une partie en bas-fonds pour servir de prés, des terres profondes pour les labours, et des puechs *(podia)* ou monts, pour la dépaissance des troupeaux. D'où leur viennent, en certains lieux, les noms de *Costa, Cotta, Cot*, dont les Costes, la Coustarie, le Coustal, Costes-Gozon, qui subsistent encore.

Mais le mot de « pagès » était plus en harmonie, dans le Midi, avec les étymologies de la langue et le développement de l'institution. En effet, par suite de la prospérité et de l'accroissement de la population agricole sur ces premiers tènements uniques, les descendants du concessionnaire primitif se ramifièrent autour de lui. Là où il n'y avait eu d'abord qu'un foyer, se formait bientôt un village, dont les nombreux habitants étaient tous frères ou cousins et dont les tenures s'enchevêtraient. Le seigneur, pour plus de commodité, et les tenanciers, pour main-

tenir les censives primitives, généralement peu élevées, en arrivèrent naturellement à convenir d'une redevance pour toute l'agglomération. Le tenancier du noyau initial, qui en était responsable, était dit « le pagès », c'est-à-dire le représentant du seigneur, le plus ancien, le plus direct, ou, à la fin, le plus riche, le chef.

Les « pagésies » de village étaient ainsi créées.

Mais ces pagès et ces pagésies ont relativement peu duré. Grâce à la fertilité des fonds d'origine, les descendants des premiers tenanciers prirent bientôt une situation prépondérante et se firent anoblir; ou bien, suivant une loi d'évolution générale, ils délaissèrent les travaux de la terre pour le commerce et les charges; ou bien, enfin, ils ne purent maintenir leur suprématie au regard des voisins venus de moins haut, et, perdant leur situation, ils perdirent leur nom et leur rang.

Ceux qui ont surtout survécu, ce sont les pagès solitaires, cantonnés aux parties les plus

sauvages du territoire, les moins bien lotis en étendue et en qualité.

Soit que leur tenure ne pût longtemps nourrir qu'une famille, soit que ces chefs plus âpres et plus ardents n'en eussent point voulu consentir le démembrement, ils l'ont préservée intacte en reprenant pied à pied et sans cesse les concessions arrachées. C'est ce qui explique que, dans beaucoup de hameaux, se trouvent, à côté de la grande ferme, tant de vieilles masures abandonnées et tant de vestiges de petites clôtures, intentionnellement détruites pour remettre tout le sol dans l'exploitation du début. Et ainsi, après plus de mille ans, tantôt au sommet d'un coteau, parmi les bruyères, tantôt au milieu d'une vallée, entourée de pommiers d'hiver mangés de gui, tantôt sur Viaur ou sur Vioulou, dans des moulins qui tournaient au temps des Romains et des druides, au milieu de tout ce qui périt ou qui change, se sont conservés les vieux *mas* et la forte race des pagès.

Archéologues, qui lisez aux vieilles pierres, venez voir aux manteaux des cheminées an-

tiques ou aux linteaux des maisons refaites avec les clefs de voûte primitives, et vous trouverez souvent des dates antérieures aux Croisades.

Historiographes, chartistes, collectionneurs de vieux papiers, cherchez les parchemins d'achats, moisis au fond des armoires, et vous constaterez que, bien avant que tel marquis ou tel comte, qui se croit un sang plus bleu, eût pris un nom de terre, Jean Boudou, Joseph Barrau, Gaffier, Séguret, Vergnes, Bousquet, Pierre Blanchis, Jacques Salvat et tant d'autres, étaient dans leurs terres, comme aujourd'hui.

Mais pour s'y implanter, pour y durer ainsi, que de labeurs et que d'efforts de la longue suite des ancêtres il leur a fallu, depuis le jour où, au penchant de la colline ou dans la combe la plus abritée, près de la bonne source, le premier d'eux était venu dresser, pétrie en terre et couverte de genêts, la première cabane, noyau des solides et spacieuses bâtisses actuelles, berceau de leurs vigoureuses lignées!

Que de labeurs et que de peine, depuis que les fourrés impénétrables de bois et de ronces, les

marais et les tremblants que pourrissaient les eaux, se sont peu à peu et si lentement transformés en prairies où meurt le dernier jonc, en champs plantureux où meurt la dernière fougère! Et, jointe à cet inlassable effort, quelle énergie morale pour supporter tant de déprédations des seigneurs ou des mendiants, tant d'exactions des intendants du roi et de tous les leveurs de dîmes!

Enfin, la liberté et le droit apparurent, étai indestructible et couronnement de l'héritage...

Inexprimable allégresse! A leurs premiers enivrements, les pagès en sabots dansèrent la *Carmagnole* sous les sullys de la place de l'église...

Hélas! la révolution politique n'allait pas sans la révolution de la famille; le principe d'égalité des citoyens entraînait, à plus forte raison, le principe de l'égalité entre frères : égalité de droits au foyer, égalité de droits sur le bien, suppression non seulement du droit d'aînesse, mais partage à peu près égal et ruine fatale de « l'oustal »!

Et c'est à cette suprême épreuve qu'aboutissaient pour les pagès les joies et les espoirs illimités des premières conquêtes! Quel désenchantement final, ou quelle dure rançon!

Si jamais les vieilles maisons connurent les angoisses et les incertitudes de l'avenir, ce fut, au passage de chaque génération, quand les cadets, égaux de l'aîné, venaient lui réclamer leur part d'héritage, et, en exploitant contre lui la peur du morcellement, l'écraser toute sa vie sous le fardeau de charges trop lourdes.

Dures conséquences d'une loi qui paraît juste! Douloureux ébranlement du foyer paysan qu'il faudrait bien cependant aussi conserver, comme tous les foyers!

A ces secousses périodiques, pas un n'eût résisté, sans la survivance de quelques-unes des vertus de sacrifice qui présidaient à la constitution de la famille ancienne : j'entends le respect et l'amour de quelques cadets pour la maison et pour l'aîné, *pel l'oustal et pel cap d'oustal*, cet amour qui les retenait célibataires auprès de lui, « oncles » et « tatas » admirables de dévoue

ment, ou les jetait dans les vocations ecclésiastiques, la plus sûre manière de lui venir en aide.

Grâce aux uns et aux autres, grâce aussi à plus de travail, plus de parcimonie, plus d'intelligence chez leurs maîtres, quelques pagésies s'étaient maintenues, quelques pagès survivent encore. Durs aux autres comme à eux-mêmes, pauvres malgré leurs étendues, fiers à bon droit de leur pérennité, de leur condition et de leur race, bornant leur horizon au contour de leur terre, leur idéal aux fermes espérances du catéchisme, honnêtes et justes sans effort par la longue pratique des vertus chrétiennes, l'âme pénétrée du frisson des vagues divinités qui s'élèvent de la terre, et, dans des cas qui ne sont pas rares, envahie de nouveaux épouvantements : tels ils furent, tels ils sont, se transmettant de père en fils, à travers les malheurs des années et les crises des âges, un nom sans tache, un bien sans doute plus grevé, mais point diminué.

Mais, c'est en vain. De plus fort souffle l'es-

prit de la Révolution; après les institutions et les mœurs, ce sont les croyances qu'il emporte.

Les vocations religieuses et laïques de renoncement se perdent de plus en plus; les lois du jour les proscrivent; et les temps sont venus où les plus fermes pagésies, fatalement divisées contre elles-mêmes, doivent, selon le mot de l'Évangile, périr par le nombre même de leurs enfants.

O pagès de mon pays, seigneurs de la glèbe, honneur du passé, soutiens du présent, et qui devriez durer pour l'espoir et l'honneur de l'avenir, jamais prince menacé dans sa couronne n'a été agité de plus d'insomnies, et jamais royaume n'a plus mérité d'être respecté que vos tranquilles pagésies, conquêtes de la sueur de tous les vôtres, foyers permanents des plus hautes vertus!

Saintes femmes de nos paysans, qui, plus qu'eux encore, portez le poids de la vie, les premières levées, les dernières couchées, toujours poussant le berceau quand le mari repose, couvant les soucis communs près des cendres quand il se divertit aux foires, intermédiaires de toutes

les colères, du père contre les enfants, des frères entre eux, vous-mêmes soumises à toutes les rudesses, à toutes les rebuffades!

Et vous, domestiques, non, aides, amis fidèles, petits vachers, futurs bouviers qui, dès dix ans, sans plus de peur du loup et de la vipère qu'à vingt ans de l'ennemi, poussez vos « vaccades » dans les devèzes les plus ombreuses; vieux pâtres de brebis, savants du temps, des eaux et des simples, qui portez le *camias* et la limousine comme des pasteurs bibliques, et jouez du fifre, ainsi que des bergers de mythologie; villageois de misère que l'on voit encore, comme il y a mille ans, attaquer avec la pioche un coin de friche et qui la féconderez à son tour, votre histoire à tous n'est pas moins pleine, et qui l'entreprendrait écrirait une légende dorée de vos vertus!

Mais tout cela est déjà du passé, croule et tombe chaque jour. Une transformation morale, plus profonde peut-être que la transformation sociale, bouleverse les assises séculaires de la propriété terrienne. Les plus grands domaines

ne sont plus à leurs anciens maîtres; à chaque crise un peu forte, les riches des villes les ont acquis pour les abandonner à des fermiers qui les dévastent, ou, s'ils y apparaissent à la belle saison, c'est pour y porter, au lieu des nobles exemples de travail et de sobriété qui en partaient jadis, des habitudes corruptrices de paresse, de luxe et de plaisirs.

D'un autre côté, les petits paysans qui ont réussi à s'élever, se jugeant malheureux par contraste, maudissent leur sort; les plus pauvres, enfin, gagnés par l'attrait des villes et des places, désertent le pays; les cabarets qui se multiplient, la démoralisation qui s'étend...

Ainsi la terre rouergate et la terre d'Auvergne et la terre de Guyenne paraissent bien *mourir*, elles aussi, dédaignées, délaissées, scandalisées par leurs meilleurs enfants.

Au spectacle de tant de ruines et de misère morale, la pitié s'émeut et le cœur se serre. On redoute l'avenir; on regrette ce passé de joies modestes et sûres, de souffrance résignée, de bonheur quand même...

Et toute une poésie chante dans le souvenir : poésie de la terre elle-même, avec ses successions de saisons, ses quotidiennes transformations, ce miracle perpétuel et renaissant de feuilles, de fleurs, de fruits, de couleurs, de parfums, que l'on ne peut bien connaître et admirer quand on ne va chez elle *qu'en visite;* poésie de ses travaux et de ses jours, de ses fastes, de ses voix profondes, traduites en des mythes et des légendes millénaires, et qu'en se penchant sur elle on entend encore; poésie de ses bêtes amies, les doux compagnons; poésie de l'âme paysanne : celle du petit enfant avec ses naïves crédulités, ses jeux, ses étonnements devant le grand livre de la nature, ouvert tout à coup devant lui, ses délicieuses imaginations pour interpréter la vie artificielle et savante qui passe au loin, ses premières peurs de vacher et de berger qui restent, son petit courage qui triomphera; celle de sa belle jeunesse, ardente parce que vigoureuse et saine, retenue parce que disciplinée..., poésie de toute une race enfin, âpre, dure, grossière, mais âpre surtout au tra-

vail, dure surtout pour elle, grossière parce qu'on regarde à ses mains et à ses habits, routinière, mais dans le devoir, jalouse et avide, passionnément avide, mais du sol nourricier, — la grande race qui fait le pain et défend la patrie.

CHAPITRE PREMIER

LE PAGÈS DU ROUQUET

Au penchant du Viaur, non très loin de son confluent avec le Vioulou, paroisse de Saint-Martial, se trouve le domaine du Rouquet. Ses champs et ses pâtures sont pris dans les coteaux qui l'environnent; les bâtiments sont au milieu, les prés par-dessous, jusqu'à la dépression de la rivière. Plus bas, en aval du pont de la Cadène, jeté sur le précipice pour aboutir à Saint-Martial, le moulin qui servait à faire le cidre et la farine de la ferme. Le Rouquet avait de plus une châtaigneraie au Ségala de Cassagnes, un coin de vigne sur Tarn, avec une nogarède dont il tirait son huile. Comme on disait, il n'y manquait que le sel et le fer. Ne rien acheter et vendre de tout, tel était le principe sur lequel reposaient les vieilles maisons.

Le Rouquet était prospère depuis des siècles et se suffisait dans son isolement, sans presque aucun rapport avec les villages et les mas voisins : la Roque, la Cantarelle, le Bousquet et le Griffoul, dont le séparait une lisière de collines.

En face, sur l'autre versant, du côté de Rodez, s'étageait le village de Saint-Martial, dominé par la vieille église abbatiale dont la vue donnait une perpétuelle leçon de vie intellectuelle et morale aux maîtres du Rouquet : dans le spectacle des fenêtres à meneaux, maintenant murées, du vieux grenier établi sur sa voûte et où les anciens portaient la dîme, s'évoquait pour eux l'histoire d'un passé détesté, pour toujours aboli ; et la croix et les cloches qui s'étaient en quelque sorte relevées d'elles-mêmes, la tourmente révolutionnaire finie, leur rappelaient les vieux symboles d'idéal et de foi dont était imprégnée leur race et qu'on n'arracherait pas aisément de leurs cœurs.

Le Rouquet comptait trois paires de labour, environ trente bêtes d'attache et près de huit-vingts au troupeau. C'était une des bonnes

pagésies de la montagne; ses maîtres, de tout temps, de rudes et dignes pagès.

Le dernier des Salvat ne dérogeait point. On le trouvait connaisseur des bêtes, entendu dans les travaux, laborieux et très sage, ce qui signifiait un peu plus qu'économe.

Il avait cinq frères, garçons ou filles, qui lui disaient « vous » et qu'il tutoyait; mais, au décès de leur père, ce fut la seule marque de déférence qu'ils conservèrent à son titre d'aîné.

Chacun voulut tant et plus de sa « légitime ». C'était pour lui la ruine ou le partage du Rouquet. Dans cette perplexité, l'un d'eux eut pitié de lui et se dévoua.

C'était *Jousep*; on l'appelait aussi le meunier, parce que, tout jeune, il avait pris la charge d'aller moudre le blé à leur moulin. Il s'y était passionné bientôt : la chute de l'eau s'échappant avec fracas de la vanne, le tic tac du rouet, le bourdonnement des meules, le blutage de la farine blanche et douce à la main, le plaisir de la pêche avaient sans doute fait

revivre en lui les goûts de quelque ancêtre enfariné.

Bientôt, il songea à restaurer le moulin qui, depuis longtemps, ne servait plus qu'à leur usage. Il consolida les murs en ruine, retailla les vieilles meules, rétablit la chaussée, créa des chemins d'accès sur les deux rives, et ne tarda pas à se faire une clientèle parmi les principaux paysans de la contrée.

Au début de son entreprise, on l'avait bien un peu effrayé, en lui parlant des « Trèves » qui hantaient la nuit le Moulinet; mais il venait tous les soirs coucher au Rouquet, ou, si le temps était trop mauvais, il n'avait qu'à laisser brûler son *calel* et il dormait paisiblement.

Aussi, sans trop de peur de la Trève, ne manquant d'ailleurs pas de dire tous les jours un *Pater* pour la conjurer, il vivait heureux près de l'eau et arrondissait sa bourse.

Jousep avait le cerveau un peu épais, mais le cœur généreux. Quand il vit le grand embarras de l'aîné, il lui promit « de faire l'oncle » et lui remit tout son trésor.

Le pagès put ainsi traiter avec les autres; il les paya en leur temps, mais fut pour toujours brouillé avec eux.

Il approchait alors de la quarantaine et se mit à chercher femme; il la fallait riche et, comme lui, issue de bons paysans.

Par surcroît, celle qu'il rencontra fut bonne et vaillante, toute jeune. Elle n'avait guère plus de vingt ans. Mais on lui dit : « Un des meilleurs oustals ! Un des plus forts pagès ! » Toute mesure gardée, on n'en dit pas davantage aux jeunes princesses pour leur faire épouser les plus grands rois.

Elle était à cinq lieues, proche Rodez, où il alla la prendre en grand cortège de jeunes pagès, ses amis, tous montés sur des cavales fringantes, ivres d'avoine.

Il y eut le pagès de Camboularet, celui du Griffoul, celui des Combettes, celui du Bousquet, tout le parentage et, parmi eux, le plus fier et le plus élégant de tous, le « moussu » de la Roque.

L'accueil qu'on leur fit, le festin dont on les traita, la modestie de la mariée, son trouble et

ses larmes à l'approche du départ, se devinent. De la voir, le bon Jousep pleurait de joie et de tendresse.

Après le repas, des pistolades répétées, et un coup de canon tiré dans le moyeu d'une roue, donnèrent le signal du départ.

Les chevaux furent amenés, et la mariée et ses compagnes montèrent en selle, à côté de leurs cavaliers, à califourchon, comme eux.

L'ordonnance fut d'abord superbe : les garçons et les demoiselles d'honneur en tête, les mariés au milieu; puis, tout s'entraîna, pagès et chevaux, à qui mieux mieux, dans une galopade folle. Les pagèses, non moins hardies, ne restaient pas en arrière, et, à voir passer le tourbillon de ces couples poussant des cris de joie, on eût dit un enlèvement de Sabines.

Mais que de devantières, qui sont les amazones de nos paysannes, d'abord soigneusement serrées autour de leurs mollets, flottèrent au vent, comme d'énormes ailes, et que de jupes en retroussis!

Au passage des villages, on faisait aux mariés

barricade avec des trophées de feuillage et des rubans tendus en travers du chemin.

Les chevaux soufflaient; un enfant lisait un compliment, et, autour des tables alignées sur la route, on goûtait la *fouace* et le vin d'un ami. Puis la cavalcade repartait encore plus excitée.

Enfin, on arriva.

Au Rouquet, la pagèse mère reçut sa bru dans ses bras avec la fière grâce d'une matrone antique. Elle la promena avec ses compagnes dans tous les recoins de la maison, lui montra les armoires pleines de linge, le grenier rempli de blé, le carnier de pièces de lard, et, sûre de conserver la maîtrise et les clefs, elle eut la sensation attendrie et non jalouse d'une sorte d'ente s'implantant dans son oustal, comme une greffe dans une vieille tige, pour une nouvelle floraison.

Tendrement, la belle-mère et la bru s'embrassèrent de nouveau.

Puis, quand tout le monde eut jeté un regard dans les étables, jugé au nombre et au bon entre-

tien des bêtes de la valeur du domaine, des fenêtres prospecté les prairies et les champs, chacun fut satisfait et l'on se remit à table.

Il y eut non moins grande abondance de viandes, des tartes et des fouaces encore, des chants et des danses sans fin, beaucoup de gaudrioles et de jeux, parmi lesquels le larcin sous la table du soulier de la mariée : — « Madamette, lui dit le ravisseur, en l'élevant dans sa main, je dois vous rendre cette justice qu'au premier contact, vous avez frissonné et retiré le pied. Vous serez aussi vertueuse que belle et votre mari est un homme trop heureux. C'est pourquoi, jaloux de lui, nous garderons votre petit soulier, à moins que, pour le racheter, il n'accorde à toute la compagnie la faveur de vous prendre... un *poutou.* »

Des applaudissements bruyants saluèrent le beau parleur, et chacun des convives vint embrasser la jeune pagèse.

Il y eut le jeu du rapt : symbole des temps primitifs où l'homme devait, par force et par ruse, conquérir sa compagne, le nouvel époux

avait à tromper la garde de ses invités et à dérober à toutes les indiscrétions le mystère de leur première nuit. En cas de surprise, on servirait aux mariés une soupe à l'ail et on ferait sentinelle autour d'eux jusqu'au lever.

Telle était la dure coutume.

Déjà la soupe mijotait sur le feu avec des épices atroces...

Mais, comme presque toujours, un jeu de portes soigneusement préparé et le secours de quelques affidés permirent à Salvat de gagner la campagne ; et il alla faire sa chambre nuptiale dans la maison d'un ami.

Ainsi fut célébré le mariage du pagès.

Neuf mois passés, le lourd berceau en planches de cerisier, qui avait endormi plusieurs générations, fut descendu du grenier et resserré ; de vieux draps en grosse toile du pays, assouplis et blanchis par l'usage, furent découpés pour des langes ; le colporteur Ravale troqua, contre huit douzaines d'œufs, quatre pans de piqué pour des bonnets, et deux aunes de calicot pour de

petites chemises; et, tout étant ainsi prêt, l'héritier du Rouquet pouvait venir.

Ce fut une fille, rien qu'une fille, disait-on! Moitié content, moitié fâché, le pagès dit en son langage :

— Piètre récolte pour commencer! C'est semer de l'avoine sur une terre neuve. Nous ferons mieux une autre fois.

Mais son bel espoir fut déçu. Sa femme avait eu des couches pénibles; elle était blessée et devait rester toute sa vie souffreteuse. Les mois, les années passaient; le pagès n'avait pas d'autre enfant.

— Comment, le Rouquet sans un héritier! La maison sans un petit Salvadou!

De mémoire d'une famille qui avait enraciné de Salvats tout le pays, mortification plus vive n'y avait été éprouvée.

— Nos eaux sont trop froides et ces Caussenardes ne valent rien pour la montagne, disait dédaigneusement la mère du pagès en parlant de sa bru.

Douairière humiliée, elle lui en gardait une

sourde rancune, lui faisait plus durement sentir sa maîtrise.

Le pagès, lui, s'irritait contre sa femme, contre la petite. Il enviait ses voisins dont les demeures s'emplissaient de filles et de garçons et qui le plaisantaient.

Mais, à la longue, à voir comme il en poussait chez eux, il se trouvait moins à plaindre. Sans doute, avec tant d'héritières et d'héritiers, leurs noms ne périraient point; mais leurs maisons n'en seraient peut-être pas plus solides. C'est ce qu'il se disait. Vint enfin le temps où il se sentit jalousé à son tour.

Dès ce moment, il adora l'enfant.

Et hardi, de plus fort, à l'ouvrage!

Avec l'oncle Jousep, prenant des deux côtés de la table la garde du cantel (1), de front également au travail, toujours dans la rosée, sous le soleil ou l'averse, que de besogne ils abattirent!

Que de rocs décapés, que de fougères et de ronces extirpées, que de tremblants assainis,

(1) La tourte de pain dressée dans le tiroir de la table.

que de drains creusés, que de murs refaits, que de terre remuée en tout sens, sans parler du travail du moulin que dirigeait encore Jousep. Celui-ci, la journée finie au domaine, courait donner le branle à ses meules et dormait, le temps d'une mouture, allongé sur quelque sac. Durant les mois rigoureux, quand l'eau et le blé abondaient, il s'enfermait toute la semaine dans la gorge, vivant de quelques provisions qu'il avait emportées le dimanche et de poisson qui ne coûtait rien. Dès qu'il avait réuni cent francs il les donnait à l'aîné.

Sous ce double et féroce assaut, le domaine se transforma plus qu'en cent ans et produisit double; et la dette, plus vivace que la fougère et qui, comme elle, tous les ans, repousse en une désespérante prolifération d'intérêts, la dette s'extirpait.

Le Rouquet serait sauvé!

— Que Dieu nous garde la petite, disait en ce temps-là Salvat, ému de fierté, de tendresse et de crainte! Que Dieu garde l'héritière!...

CHAPITRE II

LE « MOUSSU » DE LA ROQUE

Le pagès de la Roque, par delà la colline, avait pareillement un beau domaine. Il récoltait peut-être moins de blé, mais il engrangeait plus de foin, et l'on parlait de sa Prade, située en plein cœur des terres du Rouquet. La jolie Prade! Exposée au midi, enclose de haies, traversée d'un ruisseau qui l'arrosait et l'avivait en toute saison, trente journées de faucheur ne parvenaient pas à la tondre. D'ailleurs, objet éternel d'envie pour le voisin que cette prairie, et source de querelles entre eux, pour les bêtes qui y entraient ou qui en sortaient, pour l'ombrage des arbres et l'émondage des haies, pour les eaux qui ne venaient pas ou qui refluaient! Mais ils n'avaient jamais plaidé, trop droits pour ne pas reconnaître les petits dommages qu'ils se

faisaient et trop sages pour ne pas avoir la terreur des hommes de loi.

De même, en aucun temps, les deux familles ne s'étaient unies par mariage; leurs filles n'étaient point assez riches pour les aînés de chaque maison, et les cadets et cadettes, n'ayant pas de bien, allaient engendrer au loin.

Pairs en terres, les deux pagès étaient fiers de même. Ils donnaient également le sou au plat, le dimanche, et, sur chaque fournée, réservaient une tourte pareille pour le pain bénit, que le clerc coupait en morceaux et distribuait à la sortie de l'office. Ils étaient les deux premiers porteurs du dais, endossaient une semblable lévite et communiaient aux mêmes fêtes. Leurs grands bancs de bois, fermés comme des stalles de chanoines, se faisaient vis-à-vis, et, à les y voir recueillis, austères, exemplaires, ils paraissaient vraiment, auprès du vulgaire agenouillé sur des chaises, les deux colonnes d'honneur de l'église de Saint-Martial.

Cependant, dans l'estime publique, le maître du Rouquet ne venait que le second. Des his-

toires de Revenants ou de Trèves y étaient pour quelque chose. On se contait encore que des « oncles » qui, comme l'oncle Jousep, avaient été un peu « drôles, » avaient eu des « peurs ». Et ce ne pouvait être que le châtiment de quelque grave faute de la famille. Mais le temps effaçait peu à peu ces souvenirs.

Une autre raison moins lointaine influait sur la considération respective dont jouissaient les deux voisins : c'était la différence de leur genre de vie.

Salvat, comme tous les siens, était demeuré rustique et primitif. Toujours courbé sur la terre, il n'avait rien vu et ne désirait certes rien de ce qui coûte. C'était un vrai paysan; et, malgré sa fortune, il était traité en paysan.

Blanchis, au contraire, avait hérité des habitudes de distinction et de bien-être qu'avaient portées à la Roque les prêtres de sa famille. Sa maison, riche de leurs dépouilles, était plus confortable, sa femme et ses enfants plus élégamment vêtus. Lui, froid, parlant peu et tenant les gens à distance par son grand air,

la réserve de son langage et de ses manières.

Et, vivant en « moussu, » on lui donnait du « moussu ». On appelait le maître du Rouquet : Salvat, toùt court, ou bien, le pagès, quelquefois le *pagésas,* dans un péjoratif, riche de significations. On disait de lui : « moussu » Blanchis, ou bien, le « moussu » de la Roque. On saluait l'un de la voix ou d'un geste; on levait le chapeau devant l'autre.

D'où, entre eux, du côté des Blanchis, beaucoup de hauteur; du côté de Salvat, beaucoup d'envie et un peu de raillerie.

Point amis, point ennemis, rivaux enfin : l'un étalant tantôt de plus gros gerbiers, soigneusement clochés d'une gerbe renversée et qui défiaient de leur panse rigide, à travers la vallée, les gerbiers du voisin; l'autre, dans quelque foire, piquant des pompons de rubans, suprême triomphe, sur les croupes d'une belle paire de bœufs.

Cependant, cet équilibre séculaire menaçait déjà de se rompre, non à l'avantage du plus glorieux.

Blanchis, on le devinait, fléchissait sous ses charges de famille : les charges de la famille passée, qu'aucun curé, qu'aucun oncle Jousep n'aidait plus à porter et les charges de la famille actuelle. Huit enfants déjà! qui l'avaient ruiné, qui le ruinaient tous les jours en frais d'éducation à la ville. Mais pour quel avenir? Ni une vocation de prêtre, ni une vocation de religieuse ne se décidait. Tout ce monde lui revenait dans les coins. Que deviendrait l'aîné, le pauvre aîné, pour les en sortir, à moins d'un riche mariage?

Et Blanchis guettait déjà la fille toute petite de Salvat.

D'abord, il n'en laissa rien paraître; il affecta plus de fierté avec son voisin, tira vanité de ses enfants devant lui. Quand les deux aînés de ses garçons traversaient la place de l'église, qui était le seul endroit de rencontre habituelle, et qu'on lui faisait compliment de leur belle mine, il disait, sachant combien la malice serait sensible à l'autre :

— Eh! mon Dieu! à la Roque nous ne sommes pas près de tomber en quenouille.

Ou bien, il interpellait le père de Mélie d'un ton dédaigneux et hautain :

— Que dit aujourd'hui le pagès du Rouquet?

— Pécaïre! que voulez-vous, moussu Blanchis, qu'il vous dise, le pauvre? lui répondait l'autre dans une affectation de modestie non moins superbe.

Mais, un jour, le premier laissa échapper son secret. Il se trouvait à la Prade et Salvat besognait aussi par là, tenant la petite par la main. Ils s'abordèrent et parlèrent longuement de choses indifférentes. Blanchis caressait l'enfant; puis, se recueillant :

— Savez-vous, Salvat, l'idée qui me vient? lui dit-il, avec l'air du plus parfait abandon.

— Pas encore, moussu Blanchis.

— C'est qu'il nous faudra faire un couple de votre héritière avec mon aîné.

L'autre laissait attendre sa réponse, claquant seulement de la langue.

— Qu'en pensez-vous, Salvat? reprit Blanchis.

Salvat releva la tête :

— Moi, dit-il en le regardant en dessous, je songeais à autre chose, moussu Blanchis. Vous devriez me vendre votre Prade.

Ce fut tout. Leurs yeux se défièrent.

Et Blanchis s'en revint tristement.

CHAPITRE III

LES ENFANTS

Mélie, la petite héritière du Rouquet, la « pagésote » : voilà ses titres et comme on la nommait. Et, reine de la basse-cour, elle gaulait déjà ses troupeaux de dindons, de poulets, d'agneaux, suivant l'heure du jour et la saison, en chantant d'interminables « déri-déri ».

De même, dans la Prade de la Roque, Casimir, « Mir », le cadet des Blanchis, en gardant son troupeau de vaches, poussait d'interminables « tra la la la ».

Comme ils s'ennuyaient seuls, tous deux!

Ils avaient presque le même âge : Mélie huit, Mir dix ans. Ils s'examinèrent de loin, puis se rapprochèrent un peu; et Mir, plus grand et plus courageux, puisqu'il était un *homme,* un certain jour, dit à Mélie :

— Viens ici.

Mélie répondit :

— Eh! viens, toi.

Ils firent ainsi chacun quelques pas encore, jusqu'à la limite de leurs royaumes. Enfin, les idées de civilisation et de fraternité l'emportèrent sur les instincts séparatistes, et, sur la barre qui fermait la haie, à la façon d'un poteau de frontière, ils ne tardèrent pas, ô dérision! à faire des cabrioles.

Puis, ils jouèrent à d'autres jeux : aux cabrioles sur l'herbe, aux attrapes, à cloche-pied, à cligne-cache; ils s'assirent côte à côte, eurent envie de s'embrasser et se confièrent leurs plus grands secrets.

Cette soirée parut trop courte et la nuit fut trop longue. Le lendemain, tous les jours, ils étaient ensemble, se partageant leur tartines de crème chauffée, enfermée dans leur miche de pain, les échaudés qui venaient de la foire, les gâteaux pétris par Mélie les jours de fournée, les pommes et les poires abattues par Mir, les noisettes qu'ils cueillaient à deux.

Mir, lui, créait des merveilles. Tantôt il fabriquait des sifflets et des chanterelles, des roues de moulin sur le ruisseau, de petits fours en terre pétrie où ils faisaient des cuisinades; tantôt il donnait à Mélie des nichées de fauvettes qu'il avait logées dans des cages de jonc, des colliers d'œufs d'oiseaux qu'il avait évidés en les perçant d'une épingle, les œufs de tous les oiseaux : œufs d'agace teintés de points bleus, œufs de caille piqués de points gris, œufs de merle presque noirs, œufs de verdier presque roses, œufs de chardonneret et de linotte à trois couleurs, toutes sortes d'œufs, y compris le prodige des œufs de bleuette, comme des boules d'azur clair.

Et tantôt aussi, pour elle, il incantait ses vaches, le petit diable!

Avec les fortes chaleurs et les mouches, et quand le pâturage était bien clos, il se plaçait avec Mélie au milieu du troupeau :

Guiolo, Guiolo.
Pezen, Zen.
Guiolo, Guiolo.
Pezen, Zen!

A cet appel cadencé, connu de centaines de générations de pâtres et de vaches, les bêtes, déjà agacées des taons, levaient la tête, prêtes à partir.

Guiolo, Guiolo.
Pezen, Zen!

Les mouches vous mangent,

Allez-vous-en!
Allez-vous-en!

Et, la queue en trompette, une génisse s'enlevait des quatre pieds, puis, partaient les vaches ventrues dont la panse sursautait dans la course, et les taurillons novices, le panache à demi dressé, tout le troupeau, qui galopait vers l'étable.

Mais la claie de la Prade était fermée et les bêtes affolées revenaient s'émoucher sur les haies, à la grande joie des enfants criant à l'unisson :

Guiolo, Guiolo.
Pezen, Zen.
Zen, Zen, Zen!

Ravissement divin des jeunes années paysannes! Poésie embaumée des fleurs, des

oiseaux, des bêtes, du soleil, des ombrages, des solitudes, de toutes les voix des eaux et des vents, auprès de laquelle les merveilles dont s'enchante l'imagination des enfants des villes sont pauvres et sèches!

Ou bien, ils se contaient mille histoires : celle de la salamandre « qui, de son souffle, tue un bœuf », de l'orvet, « le naduel » qui n'a pas d'yeux, mais dont « la piqûre est mortelle », de l'œuf de coq placé dans un fumier « d'où éclosent des serpents », celle de l'horrible Trève du Malpas...

Tous les deux avaient éprouvé déjà que le soleil couchant ne tombait pas derrière la colline; mais ils étaient convaincus qu'en allant loin et loin, au dernier horizon, on l'atteindrait avec la main.

Ils n'étaient pas de moins sûrs physiciens et chimistes, et ils allaient tout droit à la raison des choses.

Aucune découverte ne les surprenait. Ils magnifiaient les plus grandioses.

Le chemin de fer, ils le savaient si rapide

qu'avant d'avoir compté cent, il était *sur vous,* de la montagne la plus éloignée ; le télégraphe avait évidemment des fils pour porter les lettres, mais elles passaient si vite qu'on ne les voyait point.

Toutefois, leurs petites têtes, très pratiques au fond, n'étaient pas sans avoir remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'il y avait une jeune pagèse au Rouquet, qui s'appelait Mélie, et qu'il y faudrait un jeune pagès, qui ne pouvait être que Mir. Et ils étaient si heureux ensemble, si amis, si confiants dans l'avenir qu'ils se promirent l'un à l'autre :

— Tu seras la mienne, Mélinou.

— Et toi le mien, Mirou.

— Bien sûr ?

— Oh ! bien sûr !

— Faisons la croix.

Ils crachèrent dans leur main droite, *se firent la croix* et topèrent ensuite : à la vie, à la mort !

Et c'était un serment des plus solennels.

CHAPITRE IV

GIUVENTU, PRIMAVERA DELLA VITA

Cependant, malgré toutes ces tendresses et ce serment, un jour vint où Mélie, ses jupes et ses manches retroussées, aima mieux, petit *fousicou*, petite Cendrillonnette, ranger, balayer, épousseter, tirer l'aiguille, faire la petite ménagère dans la maison; et elle ne revenait plus à la Prade.

Un jour, elle sut lire aux *Matines* de sa grand'-mère et réciter ses prières qu'elle disait un peu comme elle : « Notru Pèru qui ètus aux ciux, que votru nom... »

Bientôt, on la mit chez les sœurs de Saint-Martial, et, quoiqu'elle rencontràt souvent Mir, qui faisait tous les jours le chemin de l'école, elle cessa de lui parler et de jouer avec lui : la raison bien claire, c'est que les petites filles

bien élevées ne parlent pas aux petits garçons.

Un jour, enfin, elle fut une vraie demoiselle, élevée au couvent de Notre-Dame de Rodez; et quand, aux vacances, elle reparut à l'église avec sa toilette de la ville, elle sembla à Mir si fière et si belle qu'il n'osa plus la regarder.

Et la vie coula encore avec déjà des joies moins pleines pour tous deux et des douleurs plus senties : à la Roque, la douleur des nouvelles naissances aussi pénibles aux parents qu'aux grands frères; au Rouquet, la douleur des chers défunts.

D'une maladie imprévue, la pagèse mère mourut d'abord, avant l'heure habituelle où meurent les aïeules.

Oh! le grand deuil et les belles funérailles! Les domestiques de la ferme portaient leur maîtresse; et tous ses enfants, se retrouvant au foyer pour pleurer, tous ses petits-enfants, tous les parents, tous les pagès des environs, suivaient le cortège, cérémonieusement drapés d'un long manteau de bure, au col tombant, comme dans un deuil de cour.

Et encore l'oncle Jousep mourut aussi. Pauvre Jousep, quelle fut sa triste fin!

On le trouva noyé dans la turbine de son moulin. Apparemment, il y était descendu pour quelque réparation aux rouets Les vannes étaient fermées et sa hache était à côté de lui. Mais c'était en hiver; le froid de l'abîme dut subitement le glacer, et il n'eut que le temps de s'accrocher à une traverse, autour de laquelle ses bras s'étaient désespérément noués. Seulement, comme sa tête baignait à peine dans l'eau, on ne voulut point croire à une mort naturelle.

On accusa les Trèves; et peut-être lui-même, si la congestion ne fut pas subite, dut-il penser, en sentant ses jambes paralysées et flottantes dans le courant, que c'étaient les Trèves qui le tiraient et l'empêchaient de ressortir. Une indicible épouvante s'était peinte dans ses traits...

Ce fut de nouveau un grand scandale et une terrible affliction pour le Rouquet. Les vieux souvenirs se réveillèrent; il y eut de nouvelles peurs, de nouveaux effrois, quelques fracas dans les étables et des remuements de blé au grenier;

ce qui rappelait évidemment l'idée du meunier et peut-être... qu'il aurait trop pris de mouture...

Heureusement, le pagès distribua du blé aux pauvres de la paroisse, donna des messes sans compter; Mélie et sa mère firent des neuvaines à Notre-Dame de Ceignac; et, grâce à tout ce « bien » et à la confiance en Dieu, l'âme de Jousep, enfin apaisée, s'endormit définitivement dans le petit enclos de Saint-Martial.

Et rien ne revint plus.

Ces peurs dissipées, les vêtements de deuil quittés, les morts un peu oubliés, Mélie, qui était redevenue rieuse, approchait de ses dix-huit ans; et, femme faite presque tout d'un coup, elle était déjà la plus belle, comme elle était la plus riche du pays.

Grande et souple comme une tige d'églantier, la figure menue, les cheveux pareils à l'aile du corbeau, des rayons dans son regard et dans son sourire, elle était belle, disait-on, « comme une feuille d'arbre, belle comme une vierge de l'autel. »

Quand elle s'habillait les jours de fête, elle mettait des robes à fanfreluches, demi-crinoline, des mitaines et l'ombrelle, à la plus fine mode; elle avait de longs pendants d'oreilles, les chaînettes d'or de sa « grand » et de sa mère en tour de cou, et son chapeau était aussi fleuri qu'un cerisier de mai; mais, à la maison, elle restait toute simplette, portant jupes unies, galoches vernissées et la résille.

Avec cela, bonne avec les gens, les traitant largement d'une abondance de graisse à la soupe quand elle remplaçait sa mère, d'un doigt de portion de plus, de quelque bon verre de vin par surcroît, de meilleures fouaces dans les grands jours. Adorée de tous, c'était la petite reine de nos montagnes.

Du pic de la Vaysse au Ségala de Cassagnes, du Lévezou aux Causses de Rodez, il n'était pas de beau et riche jeune homme qui ne guettât l'héritière du Rouquet et n'aspirât à sa main.

Aux foires voisines où le pagès commençait à la promener, les galants s'empressaient autour d'elle; les plus timides l'assassinaient de leurs

œillades et les plus osés la poussaient du coude... en s'excusant, tandis que leurs pères cajolaient son père ou lui adressaient un « patelin », qui est un entremetteur. Se proposèrent le cadet de la Gourguette qui aurait dix mille écus comptant, l'aîné du Bouscaillou qui avait cinq paires, l'héritier des Combettes, un notaire, un médecin, un jeune Salvat de Monteillet, fils d'un frère du pagès qui, en venant, à toutes les foires, se jeter au cou du *quincou*, semblait devoir apaiser un peu la vieille inimitié de la famille. Le gaillard n'était certes pas bien riche; mais il était beau garçon et déluré, et il aurait allégrement conservé au Rouquet la race et le nom des Salvat.

Plus pressé par ses dettes, plus anxieux de l'avenir, le pagès de la Roque risqua pour son fils aîné une dernière tentative; à son tour, le jouvenceau accosta Mélie, lui écrivit des lettres enflammées qu'il lui faisait remettre sur le chemin de l'église. Mais, ah, non! ils perdaient bien leur temps tous les deux; car, sûrement, ce ne serait pas l'héritier de la Roque qui lui tenterait le cœur; ni lui, ni aucun des autres.

— Mais enfin, lui demandait le pagès, heureux, au fond, de faire durer ces avances où il trouvait sa bonne part de flatteries, que te faudrait il donc, un procureur, ou un assesseur? qui est dire un avoué ou un juge.

Crânement, elle répondait :

— J'en veux un qui me plaise.

Et, en riant toujours, elle s'échappait vers ses volailles ou ses porcelets, où on l'entendait bien tôt chanter quelque *déri-déri* qu'il faut traduire ainsi :

Déri-déri !
Elle voulait un homme joli ;
Joli et blond;
Déri-déri !
Joli comme un bel officier ;
Déri-déri !
Joli et un peu monsieur;
Déri-déri !
Riche et joli;
Déri-déri !
Joli et tout aimable:
Déri-déri !

Elle voulait choisir son mari.

Or, que devenait Mir, le petit amoureux de la

Prade? De vacher, il était devenu berger, de berger laboureur et bouvier, entre temps, écolier. A sa première communion, il eut une courte veste taillée dans la lévite nuptiale de son père; une autre année, il eut un bel uniforme de pensionnat, comme un monsieur; plus tard, il mit une blouse neuve et des bottes, comme un *homme;* et il était maintenant un jeune et beau gaillard à faire retourner toutes les autres jeunes filles.

Mais Mélie ne daignait pas le voir.

Lui ne vivait que pour elle et faisait mille folies, mille sottises. Le dimanche, par exemple, il se plaçait sur le chemin de la messe, et, voyez le maladroit! dès qu'il apercevait la jeune fille, il se mettait le chapeau sur les yeux, sans pouvoir la regarder; ou il la dépassait en courant; ou bien, il allait rôder la nuit près du Rouquet, les chiens aux trousses, comme un voleur. D'autres fois, il lâchait sa pouliche alezane dans les trèfles du pagès pour pouvoir la ramener, montée à cru, feu des quatre pieds, en passant sous les fenêtres du Rouquet.

Ou encore, sa douleur s'exprimait en romances retentissantes et lointaines, auxquelles répondaient les éclats de rire des piverts.

Pauvre Jean sans terre et Jean sans écus! Qui pouvait faire cas de lui? Il le savait bien, et, pour tout un empire, il n'eût osé se déclarer.

C'est alors qu'il résolut de se louer au Rouquet.

Il deviendrait un domestique; elle aurait plus de mépris pour lui; mais, du moins, il la verrait tous les jours et jamais elle ne saurait le secret de son cœur.

— Nous ne nous entendons pas trop avec l'aîné, dit-il au père Salvat, un jour que tous les deux, vers la fin de l'hiver, faisaient la toilette, l'un de la Prade, l'autre du pré Rajal; vous ne me voudriez pas pour bouvier?

— Toi, mon garçon? dit le pagès surpris et flatté. Je veux bien, pourvu que ton père y consente.

Le père fut d'abord courroucé, puis céda, par nécessité.

— Si tant veux, va, petit, lui dit-il avec amertume. Nous sommes en un temps où les meilleurs pagès devront aller servir chez les pâtres...

Sa mère et ses sœurs pleurèrent. Rien ne l'eût arrêté. Il irait gagner vingt-cinq pistoles par an, du mois de mai.

CHAPITRE V

PRIMAVERA, GIUVENTU DE L'ANNO

Le printemps arrivait aussi sur la montagne. Ce n'était pas le printemps épanoui du Vallon et des Causses, qui s'élance avec des brassées de fleurs et de chaudes haleines, mais un printemps frileux et maigre, s'attardant aux abris, s'insinuant au creux des collines, incertain et prêt à s'en revenir, au moindre vent de froidure. Et la saison durait ainsi, depuis que la terre avait secoué, comme une immense bête qui se réveille, la dernière jonchée de neige. Il n'en restait que quelques rubans pendus au flanc des coteaux, aliment glacé de la bise qui les frôlait en grésillant, avant d'aller se briser, avec des sifflements aigus, sur les branches hautes des chênes.

Maintenant arrivent les pluies : pluies grises et menues des brouillards, pluies d'étoupes et pluies de cordes, qui clapotent sans arrêt, pluies furibondes, qui crépitent en grêle. La bourrasque cesse et recommence; le ciel sanglote et sourit; c'est le diable dans le nuage qui fait l'amour à sa femme; mais tantôt elle le griffe en hurlant...

Et déjà cependant, à travers le ciel délavé, le soleil envoie des rayons plus chauds; à la fourche d'un frêne, un pinson engourdi les capte délicieusement dans ses plumes qui s'ébouriffent; les roitelets chantent, de leur petite voix qui stride comme un ressort de montre; des mésanges piaulent en sautillant dans les branches; et les bergères frileuses, leur troupeau broutant la tige amère des genêts, se pelotonnent au fond des halliers et réchauffent leurs pieds mouillés.

Les chenilles des noisetiers sont tombées; les saules allongent leurs houppes grises; les bour-

geons des groseilliers s'éveillent; la vie monte dans l'arbuste; mais l'herbe des prés reste encore flétrie.

Comme des fantômes de fleurs, les perce-neige et les anémones balancent leurs corolles pâles. Sur les hauteurs, les blés tallent en carrés de verdure sombre.

Le ciel s'adoucit tout à fait; les vents sont des caresses; la pluie a cessé. Mais la terre, qui l'a bue, la regorge en ruisseaux écumants. Ils tombent en cascades des talus, courent dans les rigoles, s'étendent en nappes, s'infiltrent encore et ressortent aux trous des taupinières. Sous cette coulée de vie, l'herbe pointe et s'unit en festons. Autour des villages, où elle pousse plus drue, les taurillons et les génisses largués galopent et se poursuivent, et les agneaux bêlent de leurs voix claires.

Aux soirs tombants, les mères brebis descendent des pâtures; elles s'avancent en broutant et en bêlant comme eux. Elles se hâtent davantage; ils s'échappent de leurs enclos; et

c'est, dans toutes les fermes, avec le tintamarre des clochettes, une clameur immense et confuse, quand chaque mère et chaque petit s'appellent et, d'un instinct sûr, s'en vont l'un vers l'autre entre des centaines.

Bientôt cependant leur clameur s'apaise; on n'entend plus que la voix plaintive de quelque orphelin à la toison hirsute et aux jambes gourdes, un orphelin qui pleure, rebuté de tous côtés; les autres, en mordant la mamelle, frétillent de la queue; et les brebis, qui parfois les lèchent, laissent voir du bonheur dans leurs yeux glauques, où brille une agate.

Enfin, sous les rayons persistants du soleil qui la presse, la belle dormeuse se détend et s'épanouit, se pare et se transforme; sa toilette du jour efface les richesses de la veille, et, comme des franges à son manteau d'herbes, les arbustes des bordures bourgeonnent et se garnissent. Les grands arbres chenus, vieillards glacés par l'âge, ne sont pas encore partis; mais la sève luit sous l'écorce lisse des peupliers

et des frênes, et, dans leurs branches qu'elle sature, les enfants découpent des sifflets et des trompes qui résonnent.

Les taureaux meuglent, les pleines voix des laboureurs retentissent, les oiseaux sont là : le coucou dans les bois, le rossignol dans les haies, la caille dans les blés.

Tout chante, tout feuille, tout pousse et va fleurir.

C'est Mai.

CHAPITRE VI

LA SOUPE

La cuisine du pagès, l'oustal, au sens propre du mot, c'est la « salle » du seigneur. Il ne l'orne pas de vieilles armures, mais de vases d'étain et de cuivre, de provisions de bouche, de toutes sortes d'utilités.

Celle du Rouquet semblait un temple de l'abondance :

Des pièces de lard, des perches de saucisses, des boules de saindoux pendaient aux poutres, pêle-mêle, à côté de théories d'oignons, de bottes d'aulx, de paquets de simples : thé sauvage, mille-pertuis, baume et fleurs de sureau. Une vipère écorchée, remède souverain pour les maux de ventre, se balançait auprès d'une vessie de porc gonflée en ballon et qui, à l'occasion, deviendrait une seringue. Des branches

de noyer servaient de reposoir aux mouches

Sur la grande cheminée en manteau, on voyait une vieille arquebuse, au-dessus d'un crucifix de fer entrelacé d'une branche de laurier. Mais les feuilles du rameau bénit s'en étaient allées une à une, pour le parfum des sauces. A côté, sous des arceaux de feuillage et de fleurs, soins pieux de Mélie pour le mois de Marie, une statue de la Vierge tendait ses bras maternels.

Des jambons se fumaient; des panoplies de fuseaux se dressaient des deux côtés de l'âtre; la crémaillère roulait sur une poulie, comme pour accrocher des marmites gargantuesques.

Au vaisselier, les plats et les écuelles d'étain, les cuillers et les fourchettes, dressées dans des rainures, la pointe en l'air, et, tout autour, sur des consoles, les grands chaudrons de cuivre étalaient leur ventre reluisant.

Derrière des rideaux à tringles et à courtines toujours tirés, sous l'escalier du grenier, on devinait un lit, le lit de la pauvre « mamette »; enfin, le potager et des armoires, une pendule au

lourd tic tac et au déclic formidable, le calel (1) pendant au-dessus de la table en madrier.

C'était le repas du matin.

Les domestiques avaient pris place : le maître valet, à la droite du tiroir, près de la tourte bise qu'il venait d'entamer, en faisant sur elle le signe de la croix, le domestique des vaches, le berger et Césarine, la servante. Pierrounel manquait.

Les pieds sous les bancs, les coudes arcboutés, ils mangeaient avec de grandes aspirations la bonne soupe odorante. *Labri*, dans leurs jambes, faisait la chasse aux miettes, et le gros *Rapin*, étalé sur le pavé, le museau entre les pattes, les yeux mi-clos, reniflait en grognant les relents de pitance qui l'assaillaient de tout côté. De la marmite découverte, des écuelles pleines, du potager où chauffait le lait, des poutres où pendaient les saucisses, de partout

(1) Le calel, de *calere*, briller ; lampe romaine suspendue, formée d'un réservoir d'huile terminé par un bec, où flotte une mèche de coton.

les odeurs tentatrices pleuvaient sur sa truffe subtile, et, philosophe du devoir, résigné à sa pauvre platée de soupe et d'eau qu'on lui donnerait après les gens, il en rejetait l'obsession troublante, comme il eût fait d'une nuée de mouches, avec des frissonnements de sa peau.

Appuyé sur un bâton et clopinant un peu, arriva le pagès.

A force de mouillures, les rhumatismes l'avaient pris ; il lui fallait maintenant du repos et des soins. Il mangeait à une petite table avec sa fille, et il faisait « le moussu », comme il disait, en portant canne. Ses traits étaient épais, ses yeux gris et durs, sa face mal rasée dans un collier grisonnant. Il avait un gilet à manches, et son pantalon de bure, à pont, lui semblait attaché aux épaules.

— Ce bouvier ne vient pas vite, dit-il d'un ton bourru.

Près du feu, avec son ordinaire chapeau pointu, fils dégénéré du protubérant hennin de nos aïeules, la maîtresse tricotait. Toujours douce et timide, habituée aux rebuffades, elle

hasarda cette réponse, où perçait la bonté de son cœur :

— Il doit trouver sans doute peu engageant de quitter un grand bien pour aller manger le pain des autres.

Le pagès comprit cette raison. Il jeta sur sa fille un regard de tendresse.

— Ce n'est pas toi, « cocudette, » lui dit-il, par allusion à la progéniture unique du coucou, qui seras obligée de quitter l'oustal !

Puis il la taquina :

— Tu t'es bien parée aujourd'hui ; à qui veux-tu plaire ?

Sans trop savoir, Mélie se trouva confuse de cette question.

Sans doute, elle ne voulait plaire à personne ; et cependant, ce jour-là, dans le lustre frais de l'eau matinale, ses bandeaux paraissaient mieux lissés, son tablier plus propret, sa beauté plus épanouie, son âme plus en fleur.

Entre son père et sa mère, elle était comme un beau surgeon poli et lisse, s'élevant entre deux troncs noueux et dépéris. Elle sourit et rougit.

A la table des domestiques, les écuellées se succédaient. Pas un mot.

Le maître valet, appelé Toussaint, parla le premier. Il était marié, et son salaire faisait vivre dans une maison de la Cantarelle sept enfants qu'il s'était donnés sur le tard.

Il gagnait cent écus dont il leur achetait le blé et le porc, quatre toisons de brebis noires dont il les vêtait en partie, deux charretées de genêts dont il les chauffait l'hiver. Quelques restes d'économies, l'air pur et la grâce du bon Dieu faisaient le reste. Et, dans sa prière du matin et du soir, Toussaint, qui était déjà vieux et usé, ne demandait au ciel que quelques années encore de ce pain-là, et sa nichée serait dehors.

Il avait un tablier de cuir, signe de ses fonctions d'appareilleur d'outils.

— Ça va mieux, dit-il, en se mordillant les poils de la barbe et en croisant ses bras sur la table dans une pose satisfaite.

— Encore un peu de bouillon, dit Lucien, le domestique des vaches, en tendant pour la troisième fois son écuelle à la ménagère.

— Passez-lui donc la marmite, dit Ambroise, qui était malin et querelleur.

Celui-ci, on le reconnaissait berger à son sarrau de toile grise. Petit et contrefait de corps, laid de figure, louchant un peu, il fabriquait, dans ses solitudes, des battoirs et des coffrets fleuris d'entailles et de clous dorés. Mais, malgré ses présents, les filles le repoussaient et leurs dédains l'avaient aigri.

Puis, Césarine tira de la marmite des tranches de lard que la maîtresse vint découper en portions; et chacun en piquait une avec son couteau de corne. La viande savoureuse fondait sous le pouce et ruisselait sur le pain. Ils en mêlaient soigneusement les parties, un peu de viande, beaucoup de pain, et les mangeaient avec gourmandise et suavité.

Le maître alors distribua l'ouvrage.

— Vous préparerez les charrues pour aller écorcher le Puech de Mouffe, dit-il.

— Avec deux ou avec trois paires? demanda le maître valet.

— Avec deux. Je veux mener les grands

bœufs à la foire de Saint-Pierre. Il faut qu'ils se reposent. Le bouvier domptera les taureaux.

— Ils ne seront pas commodes, dit le domestique des vaches.

— Bah! reprit le maître en parlant du bouvier qui allait venir, il m'a l'air d'un gaillard bien *découpé*.

A ce moment, on entendit dans le chemin un bruit de clarines et de chaînettes.

— Quand on parle du loup... dirent plusieurs à la fois.

C'était le nouveau bouvier, en effet, qui arrivait.

Pour se donner du courage, il s'était mis en bandoulière les sonnailles de ses bœufs, triomphalement.

Les sonnailles déposées au portail, il entra.

— Salut à tout le monde! dit-il avec effort.

Mais sa voix tremblait, ce qui le décontenança davantage.

Il voulut sourire, et ses lèvres se crispèrent; on lui parla, et il répondit de travers. La sueur perlait à son front.

Il avait un chapeau mou et une longue blouse de toile bleue et fine qui, en se collant à son corps, faisait mieux ressortir sa haute taille. Son pantalon était retroussé dans ses bottes et dégageait son allure. Les épaules larges, les reins souples, le corps droit, il semblait, pour employer l'expression du pagès, mais dans un autre sens, découpé dans la belle glaise humaine, sur un patron divin. Sa figure était rose, très allumée en ce moment par la chaleur du matin, qui dégage la sueur avec des picotements. Ses yeux étaient bleus, humides, calmes, avec un reflet très lumineux ; à ceux qui ont l'admiration des bêtes, ils pouvaient rappeler ces regards paresseux des jeunes taureaux qui, au repos, semblent rêver d'herbe fraîche, et tout à coup, dans la colère ou l'amour, s'aveuglent de flammes ou se mouillent de plaisir. Un duvet soyeux fleurissait à ses joues ; quelques poils dorés à sa lèvre. Sa sève ne s'était pas encore perdue en superflu ; elle avait fait des muscles et des os, non de la laine.

Il vint prendre sa place en face du maître valet. Les autres se levèrent.

— Le bel homme que vous faites! lui dit la pagèse, dans un élan d'admiration qui gêna davantage Mélie.

Et, affectueusement, elle lui demanda des nouvelles de la Roque, de sa mère qu'elle aimait tant, jeune fille, et qu'elle voyait si peu maintenant, de ses frères, de sa sœur aînée qui peut-être irait au couvent, peut-être resterait fille à la maison...

— Allons, dit Salvat, un peu dédaigneux de ces épanchements, fais-lui boire un coup.

Et il tendit sa bouteille à Mélie. Elle s'approcha; mais, comme le jeune homme n'avait pas sa tasse habituelle de fer-blanc, elle vint prendre un verre qu'elle remplit.

— Buvez-en deux, dit la maîtresse; les taureaux vous les feront bien gagner. En avez-vous déjà dompté? Les nôtres sont mauvais.

Mir, pour ne pas retarder Mélie debout près de lui, porta le verre à sa bouche; mais, gêné de se voir examiné de haut, il ne put s'empêcher de lever instinctivement son regard vers elle.

Un moment, leurs prunelles se pénétrèrent;

les joues du jeune homme achevèrent de s'empourprer; Mélie, elle, détourna la tête, mais sans cesser de voir toujours le beau bouvier, rose avec des poils dorés, la lèvre ardente au vin et, dans sa prunelle dilatée en une mystérieuse absorption, sa propre image tremblotante.

CHAPITRE VII

LES TAUREAUX

Le corps de ferme du Rouquet formait un rectangle :

La maison, avec les caves par-dessous, occupait un côté ; l'écurie des brebis, l'autre ; celle du gros bétail, le troisième ; le poulailler, le fournil et la porcherie, le dernier. Les granges étaient par-dessus chaque étable, et les poutres serrées de leurs planchers pouvaient supporter le poids des chars que l'on introduisait par les terre-pleins du dehors pour les décharger à même.

Grâce à cet aménagement, il n'y avait aucune déperdition dans la ferme.

Les fourrages tombaient directement dans les crèches ; et le fumier, le précieux fumier, rejeté par les animaux, au sortir des étables, restait dans la cour et venait s'ajouter au fumier des

litières. Peu à peu, le tas montait, seconde semence, protégé du soleil, défendu du grattage des poules, rafraîchi des eaux de l'abreuvoir qui, s'infiltrant jusqu'à saturation, achevaient la décomposition pour la régénérescence. Quand on le découvrait pour les semailles et qu'il paraissait bien cuit, le pagès était heureux. Alors, dans ses tranches grasses, moirées, faisant bien prise, il voyait involontairement les trèfles et les luzernes s'épanouir, les pommes de terre dresser leurs ramures de pampes, les avoines et les seigles jaillir en jets luxuriants, souvent près de verser, sous un excès de la liqueur noire comme, après un vin trop généreux, des ivrognes.

Les vaches pâturaient ; les bœufs seuls étaient à l'étable.

Maître et bouvier, le premier comme s'il ne les avait jamais vus, uniquement pour appeler l'attention de l'autre, promenèrent sur chaque paire des regards connaisseurs.

Mir avait retrouvé son assurance.

— Vous avez de beaux bœufs, dit-il.

— Sans doute, répondit le pagès en se rengorgeant, les grands sont bien près de valoir quarante louis d'or (1).

— Quarante louis d'or...

Mir réfléchit un peu, et, relevant bientôt la tête avec une assurance qui témoignait qu'il avait fait le compte et que le compte répondait à sa propre estimation :

— Et peut-être achever la pile, répondit-il d'un air complaisant.

— Il n'est point sot, pensa le maître.

On se retourna vers les taureaux qui, sur l'autre face de l'écurie, secouaient furieusement leurs chaînes ou accrochaient leurs cornes au râtelier. Il y en avait quatre : deux petits, encore mal formés et maigres, qui sortaient de l'écurie des vaches ; les deux autres, qu'il fallait dompter, avaient deux ans. Ils étaient de cette jolie race d'Aubrac, si remarquable par la finesse de ses attaches, la proportion de ses membres et l'élégance de son pelage. Pas d'amas de graisse ; des

(1) Dans les marchés d'animaux, le louis d'or représente encore 24 livres, soit 960 francs.

muscles arrondis; au lieu de taches voyantes, une robe gris-blaireau; la cuisse large, le garrot délié, la tête petite, les cornes bien plantées. Ceux-ci étaient superbes, d'une harmonie parfaite de lignes : la fine raie de leur croupe, ondulée de poils noirs, se relevait, d'un mouvement pareil, au toupet et à la queue; en bas, sur l'aplomb, leurs jambes fixées au sol, comme des piquets, tombaient le poitrail et les bourses; barrant le tout, le terrible croissant des cornes. Europe en eût été amoureuse.

— *Pitchou! pitchou!* Petit! petit! fit le bouvier, en tenant l'appel dans une sorte de sifflement.

Mais les deux bêtes, ne reniflant qu'une flatterie vaine, soufflèrent d'impatience en agitant leur tête.

Sans peur, il leur sauta à la corne et raccourcit leur chaîne; et, quand il les eut impuissants sous la main, il les força à recevoir ses caresses ou ses châtiments, leur lissant alternativement la peau, ou les frappant de sa main sur les côtes, avec de grands cris, selon qu'ils paraissaient se calmer ou devenir menaçants.

Au bout de quelques instants de cette maîtrise, qui devait moins frapper sans doute leur intelligence de bêtes par son audace que par sa justice, les taureaux dominés baissèrent la tête dans la crèche.

Alors, il quitta sa blouse qu'il rejeta dans le lit suspendu aux poutres, qui allait être le sien, serra sa ceinture de flanelle rouge et, avisant le plus petit des jougs, il vint en coiffer la tête d'un taureau.

Il le ligota, entrelaçant les juilles aux cornes, le tirant tantôt à droite, tantôt à gauche, donnant de nouveau la chaîne, dès qu'il put, la main placée sur l'autre bout du joug, à l'aide de ce levier, dominer la force immense de la brute. Il le fit ainsi céder et venir à l'autre qu'il attacha de même.

Pendant ce temps, le pagès disait qu'il vaudrait peut-être mieux les accoupler successivement avec un bœuf, que les bœufs les retenaient, que c'était l'usage à la ferme; mais tout cela insinué timidement et sans autorité, comme par quelqu'un qui aurait trouvé son maître.

— Bah! dit Mir, lorsque les enfants marchent seuls, ils n'ont plus besoin de lisières. Et ceux-ci ont les jambes solides.

Mais quand le père Salvat vit tomber les deux chaînes et le bouvier, au lieu de rester aux cornes des taureaux, les chasser sans façon par derrière :

— Vous êtes fou, s'écria-t-il avec effroi; vous allez me les faire écorner!

Et Mir, en souriant :

— Laissez-les aller, laissez-les aller.

Les taureaux, se sentant libres du cou, voulurent s'élancer. Mais la légère entrave qui leur pesait aux cornes, comme un fétu à peine, et qu'ils allaient rejeter d'un coup de tête, devenait tout à coup et dès leurs premiers pas étrangement lourde et prenante. Surpris, irrités, mugissants de fureur, ils bondirent; mais elle brisa leurs efforts divergents.

Encore un essai! Le mufle en haut, le mufle en bas, ils se penchent d'un côté, ils tirent de l'autre; et cela tenait toujours, sans effort, sans résistance apparente, sans bruit de cassure,

sans bruit de chocs, avec à peine un léger sifflement des juilles plus tendues. L'un tomba à genoux pour en frapper le sol et ne réussit qu'à faire toucher la tête de l'autre qui le releva. Celui-ci courut sur un char et le premier le retint à son tour.

C'était le joug, l'horrible joug de la servitude!

A ce moment, leur souvint-il, aux pauvres bêtes impuissantes, de leurs étonnements à voir s'en aller, deux à deux, dociles sous l'aiguillon, les grands bœufs patients et résignés? Ou songèrent-ils au mépris des belles génisses et aux meuglements conquérants des taurillons, quand ils passeraient, eux aussi, la tête basse et humiliée? La langue tirée d'un empan, ils beuglèrent plusieurs fois de douleur, puis mugirent doucement, comme avec supplication. Alors le bouvier s'approcha, les flatta de la main, leur releva la tête et leur apprit à le suivre et à marcher de front.

Le pagès de son bâton les poussait par derrière. La maîtresse et Mélie se penchaient à la fenêtre et les suivaient des yeux.

Tout en cheminant, dans les chemins encaissés et ombreux, tapissés de pariétaires et de mousses, le long des grandes haies où, sur le vert foncé des houx et le vert plus tendre des aubépines et des groseilliers sauvages, partait, par places, la fusée des prunelliers en fleur; dans les sentes de la montagne, parmi les genêts et les fougères jeunes recroquevillées en crosses d'évêques; tout en cheminant, le pagès désignait ses terres, vantait telle combe de champ, telle sole de pré : Ici, c'était la Parra où la charrue ne trouvait pas le roc; là, le Champ-Grand où tombaient deux charretées de semence.

— Il doit bien valoir votre Vergne, disait-il.

Voici le Claux; voici la Lande; voici la chenevière, ce petit coin de terre humide et profonde qui, depuis des centaines d'années, produisait, sans se lasser, tout le linge du Rouquet; voici le Puech-Redon où le troupeau paissait, tout l'été, la bruyère sans rencontrer une mauvaise source.

A mi-pente, toute la vallée s'était découverte, tout le bien apparut, champs et prés, ocre et

verdure, arrondi et d'un seul bloc, comme un bassin de richesses jaillissantes, comme une principauté de domination.

Mais la prairie de Blanchis y découpait toujours son enclave...

— Cadet, dit le pagès, en jetant un regard d'envie sur la belle nappe verte qui fuyait sans fin entre les haies, il me faudrait votre Prade...

Mais Mir ne voyait pas la Prade, qui était si peu à lui depuis son départ, qui devait rester à l'aîné et à son oustal. Il considérait par delà la colline, dans la bordure des houx et des arbres connus, le toit de sa maison où il avait laissé son père plus accablé, sa mère, ses sœurs, ses petits frères en larmes; et ses yeux à lui se mouillèrent de nouveau.

— Voici la Franquèze, reprenait le pagès, la seule terre d'ici qui fût exempte de dîmes. Là-bas, nous avons le vieux moulin. Nous le laissons tomber en ruine, ajouta-t-il négligemment, comme pour marquer un excès de fortune au Rouquet.

Mais, sous cette ostentation de parade, il cachait des pensers douloureux. C'était le moulin de Jousep...

Mir devina sa gêne et détourna son regard.

— Et là, demanda-t-il en désignant un coin d'ombre verdissante, qui s'accrochait aux flancs du Puech-Redon, c'est votre bois?

— C'est mon bois, dit Salvat en reprenant toute son assurance. Il y en a huit setiers. Nous allons y passer.

Et, toujours cheminant, au pas déréglé de l'attelage qui tantôt s'achoppait, tantôt bousculait le bouvier, dans la cadence du joug grinçant sur les cornes, sous le soleil plus ardent, qui desséchait les dernières gouttes de rosée aux feuilles et découpait leurs silhouettes d'hommes et de bêtes en ombres raccourcies, ils y arrivèrent.

C'était un bois de hêtre, dont les troncs polis et lisses montaient d'un seul jet pour s'arrondir en ogives avec les branches des cimes.

On eût dit les colonnes d'une immense cathédrale, où circulaient un parfum moisi de feuilles

mortes, un parfum âcre des frondaisons naissantes. Nulle végétation secondaire. Les splendides géants prenaient pour eux toute la sève de la terre, toute la lumière du ciel, étouffant sous leur ombrage la vie des faibles tiges, comme le pagès, sous sa superbe, les espoirs craintifs du bouvier.

— Avez-vous souvent vu de pareils fûts? dit Salvat, en s'asseyant sur un tronc coupé.

Et avec ce parler dubitatif du paysan, qui ne comporte cependant pas de réponse, car il exprime une opinion catégorique :

— Sans doute, ajouta-t-il, j'ai bien là cinq cents arbres qui, à vingt francs l'un, ne seraient pas chers?

Des bandes de pics trottinaient en piaillant sur les arbres; des geais dérangés poussaient leurs cris d'effroi; au bout d'une branche, une grive de pays se grisait de ses trilles; des merles, des sitelles, des roitelets répondaient, tandis qu'au loin, dans les profondeurs du bois, où passaient, avec des alternances de houle, des frissons de brise, le coucou, comme un chef

d'orchestre, rythmait de ses deux notes ironiques et douces les cent voix de cette symphonie.

Et, emporté dans l'universelle harmonie, au-dessus des pensers grossiers du pagès, au-dessus des hêtres, au-dessus des plus hautes cimes, dans les plaines radieuses du désir l'âme de Mir s'était à son tour envolée.

La tête appuyée sur le joug, les yeux fermés, il revoyait la mine attristée de Mélie quand il était entré, sa main menue quand elle lui avait versé le vin; il ressentait encore l'enivrement de son approche et comme la vacillation vers lui, dans la pénétration de leurs regards, de son âme hésitante. Et, grisé de soleil, de chants, de jeunesse, il se murmurait des paroles d'amour :

— Oh! la jolie, la jolie *pichinelle!* Jamais il ne l'aurait crue si jolie. La voir de près, c'est le Paradis. Tenir sa petite main, baiser ses cheveux ferait mourir. Oh! la jolie, la jolie pichinelle!

Et, emporté dans l'universelle harmonie, vo-

guant à deux, comme s'il eût pressé la jeune fille sur son cœur, dans les plaines radieuses du désir s'envolait l'âme du bouvier.

Un coup de tête des taureaux, longtemps immobiles sous cette tendresse enveloppante, le ramena sur la terre...

On repartit.

Maintenant, le soleil tombait d'aplomb, épandant sur la plaine ses clartés ruisselantes.

Quelques motteux voletaient encore sur la pointe des genêts; des alouettes perdues au zénith retombaient comme des flèches, en brusquant leur chanson. Tout s'endormait dans une torpeur douce.

Mais les taureaux, au contraire, en revenant vers l'étable, étaient repris de leur fougue. Ils ne devaient plus se souvenir de leur joug. Mir avait peine à les contenir. Et, tout à coup, voilà que dans une fièvre de joie, dans une illusion de liberté peut-être, leurs queues se dressèrent en fouet, et d'un même élan, comme si leurs yeux s'étaient donné le signal, ils s'élancèrent. Le maître n'eut que le temps de crier, et

le bouvier surpris de se retourner pour s'accrocher aux cornes. Alors, ce fut une course effarée, furibonde. Les bêtes bondissaient, et chacun de leurs sauts, chacun de leurs coups de tête emportaient, soulevaient l'homme qui, à force de bras, prenait terre et bondissait d'une même allure.

Qu'il perdît le mouvement, les cornes l'éventraient; qu'un char se trouvât sur le chemin, il serait infailliblement broyé. Les bêtes allaient toujours. Débouchant du dernier tournant, elles s'arrêteraient peut-être devant l'étable...

Horreur! Le portail de la cour était fermé, et les taureaux, de plus en plus furieux et aveuglés, allaient s'y briser. Un cri désespéré partit d'une fenêtre.

Et, presque aussitôt, on entendit un grand bruit d'effondrement.

Attelage et conducteur, tout s'était abattu; mais, ô prodige! l'homme sur les bêtes, dégagé par un bond qui l'avait placé sur le cou d'un taureau, la main droite dans ses naseaux. D'un effort puissant, surhumain, il l'avait refréné, et

le taureau, tenaillé par ses doigts comme par des pinces de fer, avait mordu la poussière, entraînant l'autre, à trois pas du portail.

— Pauvre Mir, pauvre Mir! disait quelqu'un qui accourait :

C'était Mélie. Mais lui, superbe, dominateur, sans la regarder, mais la sachant bien là, reprenait les taureaux :

— Et, *ah!* Et, *ah!* Et, *ah!* A coups de pointes dans les côtes, à coups de talon d'aiguillon sur les naseaux, tirant tantôt un jet de sang, tantôt écrabouilllant de l'écume, il les menait au pas, au trot, à sa guise, pantelants, dociles, domptés.

Le pagès arrivait enfin.

Quand, de loin, il aperçut Mir debout, il leva ses bras au ciel en soupirant. Mais il ne pouvait plus marcher.

— Pauvre enfant! lui dit-il; je vous ai cru perdu.

— Pauvre petit! disait la maîtresse avec des larmes dans les yeux.

A ce moment, la gorge de Mélie se serra, ses

traits se crispèrent; et elle alla s'enfermer dans sa chambre, dans une crise invincible de sanglots.

— Peuh! ces femmes, dit Salvat, ça ne vous a pas un peu de courage.

CHAPITRE VIII

LE SONGE

Mélie ne reparut pas de la journée. Elle avait eu peur, disait-elle. Elle voulait rester seule, ce qui ne l'empêchait pas de suivre, de sa chambre, tout le trantran de la ferme. Parfois elle regardait à travers les volets. Les domestiques venaient aux repas, retournaient aux étables, sortaient les troupeaux. Elle vit les bœufs, les taureaux, largués pour la première fois, sortir en gambadant, car ils sentaient l'herbe fraîche Leurs sonnailles nouvelles tintaient un joli carillon. Ils allaient devant Mir. De la fenêtre opposée, elle suivit encore le troupeau et le bouvier jusqu'au tournant de la Devèze. Impatiente, fiévreuse, Mélie faisait le tour de sa chambre, époussetant les pieuses images qui la tapissaient et les cadres dorés de ses deux beaux dessins du

couvent : un chat, tout blanc, qui cherchait à saisir un serin dans sa cage, un autre chat, lui faisant pendant, qui trempait sa patte dans un bocal de poissons rouges. La chambre était blanchie à la chaux; les rideaux de son lit blancs, avec une belle couverture au crochet, qui était encore son œuvre. Mais elle était surtout fière de sa descente de lit, où se voyait un beau lion dévorant une biche.

A la longue, les ombres tournèrent dans la cour; les volailles s'attroupèrent en caquetant devant le poulailler et s'y enfilèrent avec prudence, comme si le renard eût pu se cacher dans l'ombre ou, du dehors, avait épié leur gîte.

Mélie compta toutes ses glousses. Arrivèrent les brebis avec leurs agneaux, portant bas leur tête d'inférieure animalité repue, les vaches et les taurillons aux cornes altières, troupeau de Pierrounel, qui jurait derrière comme un païen.

Puis, la nuit vint tout à fait; quelque char attardé rentra encore; les sabots des domestiques s'approchant pour la soupe clopinèrent sur l'escalier; il y eut des bruits de vaisselle dans la

cuisine, des voix confuses, et, à la fin, un grand bourdonnement : c'était la prière du soir. Mélie pouvait en suivre les intonations. Elle tomba aussitôt à genoux et y répondit avec une tendre piété. Quelque temps après, quand son père et sa mère vinrent encore prendre de ses nouvelles, elle était au lit, délicieusement étirée, guérie, disait-elle.

Jamais journée n'avait été pour elle si vide à la fois et si pleine. Elle n'avait pas songé; elle n'avait pas pensé; ses idées n'étaient qu'une même vision tournante : le bouvier emporté sur les cornes des taureaux, et se retrouvant debout, vainqueur. Cette image était l'occupation de son esprit, la caresse inépuisable et déjà voulue de son âme. Pour la mieux voir, elle avait souvent fermé les yeux; dans la nuit, elle les ouvrait pour la garder contre le sommeil...

Le recueillement de cette première nuit de mai était profond et doux, comme le premier sommeil d'un convalescent. Tout s'était définitivement tu dans la ferme; à peine un léger

bruit de ruminement aux étables, le tintement épars d'une clochette, l'ébrouement du cheval, le chant de l'eau à l'abreuvoir, ou quelquefois dans la cour, le colloque discret des oies se montrant sans doute quelque étoile. Tout dormait.

Et Mélie vaincue s'endormit aussi. Le calme repos, après tant d'émotions et de lutte! Durant plusieurs heures, ses bras demi-nus restèrent inertes de chaque côté de son corps. Sans le léger mouvement de sa poitrine et de ses seins, qui soulevaient un peu les draps, on l'eût crue morte. Le souffle semblait manquer à ses lèvres et la vie s'être retirée de ses traits. Et puis son âme revint dans un joli songe.

Voici :

— A la Prade de la Roque, il y avait un vacher, petit comme elle, qui conduisait un grand troupeau, un petit vacher, qui s'en allait pieds et tête nus, en faisant claquer son fouet, criant et jurant.

Il l'appelait, elle Mélie, qui s'ennuyait toute seule, et il lui donnait de tout : des nichées

de fauvettes qu'il avait logées dans des cages de jonc, des geais apprivoisés qui sautaient sur son épaule, des colliers d'œufs qu'il avait évidés en les perçant d'une épingle. Que d'œufs! Des milliers d'œufs! Des œufs plein son tablier, des œufs plein des corbeilles : des œufs d'agace teintés de points bleus, des œufs de caille teintés de marron, des œufs de merle presque noirs, des œufs de verdier presque jaunes, des œufs de chardonneret et de linotte à trois couleurs; tous les œufs, y compris les œufs bleus, bleus comme des boules d'azur clair, les œufs des bleuettes...

— Le beau collier et les belles bagues d'émeraude, faites de l'écorce des glands, que se mettait Mélie!...

— Il venait de couper une branche de frêne dont les bourgeons gros de sève semblaient des têtards.

— Que veux-tu faire? demandait Mélie.

— Tu vas voir.

Alors, il appliquait la branche sur son genou, et, après des entailles savantes, avec le manche de son couteau, il en martelait l'écorce en chantant :

Chanterelle,
Pied de vèle,
Pied de bœuf,
Vingt-quatre,
Vingt-neuf!

Une fois,
Deux fois,
Bourdon,
Va donc!

Folle,
Molle,
Leste!

Leste! et d'un tour de main, ô prodige de l'incantation! voilà qu'il venait de tirer la gaine de la chanterelle évoquée qui, avec toutes sortes de sifflets et de flûteaux, résonnait bientôt dans la Prade...

— Allaient-ils fabriquer des roues de moulin sur le ruisseau, prendre de petits poissons avec des épingles recourbées, ou construire des fours

de terre pétrie pour faire de jolies cuisinades de pommes de terre ou de baies de prunelliers?...

— Il faisait très chaud dans la prairie. Dieu! comme les mouches étaient mauvaises!

— Fermons la claie, disait le petit vacher qui s'en allait pieds et tête nus.

Et :

Guiolo! Guiolo!
Pezen, Zen!
Pezen, Zen!
Pezen, Zen!

Bon! la vache rouge avait déjà levé la tête...

Guiolo! Guiolo!
Pezen, Zen!

La voilà partie... Et puis, voici les génisses, voici les taureaux, tout le troupeau lancé, la queue en l'air, la panse sursautante, tournant, tournant et s'émouchant furieux sur les haies de la prairie.

Zen, Zen, Zen!

Quelle joie!

On eût entendu rire Mélie endormie...

Mais le songe était-il fini?

Brusquement, comme au déclic d'une roue, la figure de la jeune fille reprenait son calme... Non, elle se voilait aussitôt de tristesse et le mouvement mystérieux de son âme engrenait maintenant vers la souffrance et l'angoisse.

Oh! quelle vision funèbre, quelle apparition malfaisante tirait maintenant ses traits, crispait ses paupières, oppressait sa poitrine?

C'était le moment où, dans les ténèbres épaissies du matin, voltigent les esprits malfaisants. Le *Drac* subtil et invisible, qui suce le sang des petits enfants, avait-il pénétré dans sa chambre et, se collant à ses lèvres, aspirait-il sa vie?...

Peut-être un démon luxurieux voulait-il dérober un baiser à Mélie?...

Peut-être quelque mort oublié, sorti du Purgatoire, revenait-il aux lieux amis solliciter des prières?...

Peut-être l'oncle Jousep?...

Ou peut-être la Trève du Malpas était-elle

venue gratter à la porte, laissant de son passage une vapeur d'épouvante?...

Non, voici :

C'était toujours dans la Prade de la Roque. Mais les génisses légères, les taurillons novices et les vaches ventrues, qui revenaient d'une allure cadencée en s'émouchant contre les haies, n'étaient plus les bêtes douces qui marchaient à la voix du petit berger et de Mélie. C'étaient tout à coup de grands bœufs, tous les bœufs de la Roque, tous les bœufs du Rouquet, plus de bœufs encore, plus grands et plus méchants que des bœufs, et qui couraient sur elle avec des beuglements sauvages...

Comment échapper? Ils la poursuivaient, l'atteignaient, la frôlaient de leurs grandes cornes. Elle était perdue et cependant elle ne mourait pas...

— Au secours! Au secours!

— Entre dans l'arbre crevassé! lui criait le petit vacher.

Et Mir accourait, tout petit avec son grand fouet, se jetait sur les bœufs qui mugissaient

à la crevasse, et les pourchassait à son tour dans la Prade, vers l'écurie du Rouquet.

En vain, Mélie le rappelait. Le fouet claquait toujours — Et ah! Et ah! — sur les bœufs affolés...

Mais voici que résonnait de nouveau la marche terrifiante du troupeau fantastique...

— Ah! elle n'était plus maintenant à la Prade de Mir, mais à sa fenêtre du Rouquet où les bœufs n'étaient jamais mauvais. Seuls les taureaux, les taureaux... Effroi de mort! C'étaient eux! Ils arrivaient au tournant du chemin en bondissant et agitant sur leurs cornes sanglantes un homme, qui paraissait Mir... oui, Mir, maintenant grand et fort, qui tombait au portail. Il mourait là, tournant vers elle ses yeux, ses beaux yeux...

Un grand fracas d'ailes. Le coq chanta.

— Ah! soupira Mélie en se réveillant, je rêvais. Son sang battait au cœur à coups de marteau. Ah! je rêvais, reprit-elle. Et, rassurée, mais frissonnante encore, elle se complut à repasser

toutes les phases de son rêve où, comme sur un écran, s'étaient marqués avec une si étrange fidélité des souvenirs depuis longtemps endormis et qu'elle sentait désormais ineffaçables. Elle songea de nouveau au charme de ses journées d'enfant avec Mir; elle le suivit dans l'éclipse qui avait suivi leurs jeux, quand il était allé à l'école et elle au couvent, dans tous les hasards de leurs rencontres, dans les récits qu'on avait faits de lui.

Chaque menu détail de sa vie, maintenant ravivé, prenait un relief plein d'enchantement.

Puis, elle évoqua de nouveau les événements de la veille, l'apparition radieuse de Mir dans la maison, le cri d'admiration échappé à sa mère, le drame des taureaux et, entre toutes ces émotions riantes ou terribles, la douceur pénétrante, fascinatrice de son premier regard.

La nuit était tiède et douce, les sonnettes tintinnabulaient aux étables, l'eau chantait à l'abreuvoir. Doucement, sous l'obsession persistante du regard du bouvier, elle se sentit défaillir dans un tressaillement ineffable.

Mais aussitôt, effrayée dans son innocence de vierge, elle courut à la fenêtre et aspira les souffles rafraîchissants du matin. Qu'ai-je donc vu, depuis hier? se dit-elle. Est-ce que je serais malade?

Le jour n'était pas encore, mais les étoiles s'effaçaient une à une, comme des yeux qui se ferment; l'obscurité fut d'abord plus sombre, puis grise, puis se teinta à l'horizon d'une bande rosée. Lentement les formes apparurent : d'abord les contours vagues des arbres rapprochés, le pommier séculaire qui montait sous sa fenêtre et dont une branche se coudait au mur, les cerisiers et les pruniers dessinés par le limbe blanc de leurs fleurs épanouies, et, par delà la combe des prés, où tintaient les clarines des bœufs sous la garde de Mir, la pénombre du Puech de Mouffe, se détachant sur le ciel fulgurant.

Des alouettes s'élevaient. Un rouge-gorge s'égosillait sur le toit de la grange. Et la petite cloche de Saint-Martial lança son aubade matinale. Ses sons, étranglés par les brumes des

bas-fonds, passaient très haut et semblaient plus tenus et plus recueillis; les rumeurs éveillées de la terre s'apaisèrent; un parfum de fleurs et de prières monta vers le ciel...

Angelus Domini nuntiavit Mariæ...

Et, tout à coup, du côté de la Devèze où tintaient les clarines, s'éleva le chant d'amour de la « Belle-Saint-Jean », mais chanté sans paroles, dans un *tra la la* puissant que répercutèrent les vallons :

Tra la la la...

— Comme il chante bien! disait Mélie.

Et, le couplet fini, la voix mêlée aux clarines reprenait de nouveau, plus attendrie et plus dolente, à pleine bouche :

Tra la la la...

L'air connu résonna longtemps, portant, avec la douleur amoureuse du bouvier, toute la souffrance résignée de la terre :

Tra la la la...

CHAPITRE IX

IDYLLE

Il avait fait un trou au portail de l'étable pour épier Mélie. Elle le regardait passer dans la cour, à travers la fente des volets; quand ils devaient se croiser, ils doublaient les distances; quand ils se parlaient, leurs yeux étaient chargés de dédains. Et leur bonheur était ineffable.

Poulettes, poulous!
Gouris, gourinous!
Ritou, ritou!
Pétine, pétine!
Touzette, Touze (1)!

Et du nid, de la mare, du fumier, des toits, de tous les coins, piaulant, cancanant, jacassant, en voletant, en se dandinant, en se culbu-

(1) Diminutifs de poules, poussins, canards, dindes, oies.

tant, en boitant, poules et dindons, oies et canards et pintades accouraient à l'appel.

Gourinou! Touze!

Les retardataires, les patauds, les boiteux, les maraudeurs, tous étaient bien là, en des attitudes humiliées de vraie basse-cour. Universalité de la servitude! Les canards se soulevaient de leurs ailes, ainsi que des fonctionnaires qui veulent de l'avancement; les poules et les oies penchaient cauteleusement la tête et faisaient « de l'œil », les courtisanes! Le vieux dindon étalait sa roue, comme un ténor son jabot, et mille sots leur importance; et le gros jars lui-même, habitué aux morsures, donnait à ses révérences, mêlées de sifflement, un air parfait de salut japonais : *Ha-shi!*

Heureusement, une large rosée de grains empêchait aussitôt les caractères de trop s'avilir...

Avec quelle sollicitude toute nouvelle, Mélie maintenant s'occupait de ces menus peuples, dont la surveillance la jetait, avec une fréquence un peu voulue, au-devant du bouvier!

C'était tantôt quelque poussin égaré dans l'écurie, sous le ventre des bœufs, les canetons ou les oies disparus en quelque exploration humide, les pintades juchées sur la cime d'un arbre.

Elle, toujours en quête, promenant le doux mystère de son cœur; et toujours Mir par là, « Jean-femme, » comme disait Ambroise, retrouvant les oies, poussant les canards ou rapportant le poussin doré dans le creux de sa main. Et ces fugitives rencontres étaient des instants divins...

La grande dinde noire était une dinde fort rusée.

Chaque fois que s'éveillaient pour elle les tendresses de la ponte, un retour de sauvagerie la poussait à aller cacher son nid au plus épais des fourrés.

Ce matin-là, Mélie l'avait, à dessein, tenue plus longtemps enfermée; et elle s'échappa en piaulant de colère.

Elle traversa la cour, le verger, et entra dans le Claux, droit devant elle.

Mais, dès qu'elle se vit surveillée, elle se mit à baguenauder deçà delà, picorant l'herbe encore humide, gobant quelque mouche, toute en retroussis, dodelinant de la tête et serrant fort le cul, car elle était pressée, la sainte nitouche!

Puis elle entra dans la haie, ressortit, la traversa encore et, se dérobant derrière un mur, s'enfila dans une genêtière.

Allez-moi trouver là dedans cette pécore!

Mélie n'y serait jamais arrivée. Mais Mir, qui fermait un passage dans un pré voisin, vint encore à son secours. Il pénétra dans le fourré, secoua les genêts en promenant un bâton sur leurs tiges, et finit par la découvrir sous un massif de ronces.

La bête artificieuse s'était dénoncée elle-même, en soufflant à son approche, comme une couleuvre.

— Combien d'œufs? demanda Mélie.

Mir en compta vingt, un tout chaud. Et Mélie vint tendre son tablier.

Lui, à genoux près du nid, les levait à poi-

gnées; mais il tremblait tant en les déposant qu'il en cassa trois ou quatre.

— Le maladroit! Oh! le maladroit! disait Mélie.

Et elle s'en alla en riant, tandis qu'il essuyait ses mains gluantes, confus à en mourir.

— Et la dinde noire?

On l'entendit tout le jour piauler au ciel son infortune.

Mais des sourires malicieux, moqueurs, provocants venaient sans cesse rappeler à Mir sa sottise, et il méditait une revanche.

De fortes pluies avaient rendu les prés impénétrables et empêché Mélie de remplacer les fleurs de sa chapelle du mois de Marie.

Mir s'en alla donc cueillir un gros bouquet de narcisses et le cacha dans son lit, en attendant le passage de la jeune fille.

Enfin, elle vint du côté de l'étable.

— Mademoiselle Mélie, voulez-vous que je vous donne un bouquet pour votre chapelle?

Et, comme elle s'avançait pour le prendre, il

y plongea son nez et le respira avec force.

Mais la jolie fleur d'albâtre et d'or, que jadis les appels désespérés d'Écho ne purent toucher, redoute toujours les caresses des amoureux, et elle marqua Mir de tout son pollen jaune.

Oh! son air comique de Pierrot barbouillé, quand il tendit à Mélie son bouquet!

Cependant, cette fois, elle ne songea pas à rire.

Splendeur de l'année!

Les plantes s'élançaient en jets, près de fleurir ou de grener. Le ciel serait-il clément à la fleur et à la graine?

C'était le temps des fêtes de saint Roch, patron des laboureurs.

Trois jours de suite, en tournant autour de l'église, on avait célébré le saint, et le chant de ses litanies, clamé avec des airs de colère, avait roulé dans les vallons, comme des vagues qui se répondent :

Ut nobis parcas, te rogamus, audi nos!
Ut nobis indulgeas, te rogamus, audi nos!

Puis, le prêtre était venu bénir les troupeaux; et bœufs, vaches, moutons, porcs et volailles, amenés devant lui et étonnés de se trouver pour la première fois ensemble, reçurent avec des prières une large aspersion.

Mais les récoltes n'avaient été bénies que de loin, du haut de Saint-Martial. Les beaux champs de blé, les beaux champs d'avoine cachés aux creux des combes, les pommes de terre si fragiles et qu'un mauvais souffle ravage, valaient bien le soin d'une bénédiction particulière.

Munies de l'eau consacrée qu'elles avaient portée de l'église, Mélie et sa mère, douces prêtresses, s'en allèrent donc un matin remplir ce pieux office.

De trois épis nouveaux elles firent un aspersoir et, se plaçant à genoux au bord de chaque champ, elles le bénirent contre la nielle et contre l'ivraie, contre la grêle et la sécheresse, le ver, le brouillard et tous les fléaux de Dieu.

Il faisait une de ces journées tièdes, doucement pluvieuses, où le ciel plus bas semble se pencher amoureusement sur la terre; parfois

le soleil brille; parfois l'ondée retombe; et parfois les deux se mêlent en poudrant l'espace de diamants, ou jetant sur l'étendue de triomphantes écharpes d'arcs-en-ciel. Tous les oiseaux chantent, tous les insectes bruissent, toutes les feuilles s'allongent, toute vie déborde, toute âme s'épanouit.

Mélie et sa mère étaient arrivées à une croisière de chemins d'où, par une large baie entre les chênes, tout cuivrés encore des feuilles nouvelles, l'horizon se découvrait un peu avec un large coin du Puech de Mouffe.

Justement les domestiques s'y trouvaient, croisant un premier labour; et Mélie reconnut, au bout du sillon, Mir avec ses taureaux, de beaucoup en tête des deux autres paires qui fendaient lentement le sol. Et, en considérant ce petit point de l'espace où il était, la vallée lui parut pleine de bonheur jusqu'au dôme du ciel.

Elle restait là en contemplation muette, et ses yeux se mouillaient.

— Qu'as-tu, mon enfant?

— Maman, je suis heureuse...

Par le chemin de la Roque, un bruit de paroles et de pas.

— La maman de Mir! murmura Mélie.

C'était elle en effet.

Elle s'avançait avec cette dignité de mise et cette gravité de port que donnent à nos pagèses la double noblesse de leur rang et de leurs glorieuses maternités. *Matres dolorosæ!* Malgré les fils blancs de ses bandeaux, la maigreur de ses traits et l'épaississement de sa taille, la mère de Mir restait encore jeune et jolie. Elle avait fait tailler une blouse et un pantalon de serge drapée pour chacun de ses autres fils et, ne pouvant oublier l'absent, elle lui en portait de tout pareils. Un petit garçon l'accompagnait : c'était Milou, son avant-dernier, le filleul de Mir, qui lui avait donné ce nom, en considération de son amie.

Milou avait un chapeau de feutre blanc orné d'une boucle, une blouse à carreaux à peine assez longue pour cacher les trois boutons de son uniforme de coutil, cousu tout d'une pièce et qui s'ouvrait par derrière en pont-levis. Mais

Milou n'avait pas de souliers; on les lui commanderait aux Pâques prochaines. Et il trottinait dans ses sabots, donnant le bras à sa mère.

Les deux pagèses allèrent l'une vers l'autre et s'embrassèrent.

La mère de Mélie consolait la mère de Mir par les plus délicats éloges de son fils et l'assurance des égards qu'on avait pour lui.

— Je sais bien, répondait l'autre, c'est le meilleur de tous mes enfants; mais encore, chez nous, personne n'avait servi; il aurait pu étudier, prendre une place...

L'émotion et la tendresse étreignaient Mélie, et elle embrassait l'enfant, comme un petit frère.

Mais Milou voulait voir Mir, et, tandis que les mamans s'acheminaient vers la maison en devisant de leurs peines, elle et lui galopaient vers le Puech de Mouffe.

Elle l'aidait à franchir les murailles, le portait dans les hautes herbes, s'amusait de son babil :

Milou aimait bien Mir. Il n'aimait pas l'aîné

qui était mauvais et les commandait tous. Quand il serait grand, il s'en irait, lui aussi, pour ne plus obéir... L'instinct d'égalité pousse aujourd'hui avec les dents.

Le grand et le petit frère s'embrassèrent à leur tour, et ils restaient à se regarder devant Mélie.

Puis le petit, câlinement, en baissant un peu la tête :

— Fais-moi un sifflet, Mirou.

— Faites-le-lui, dit Mélie.

— Fais-le-moi, supplia de nouveau l'enfant.

Un peu humilié, Mir avisa un surgeon de frêne qui poussait auprès, le coupa du tranchant de son couteau, y fit ses entailles et commença à le marteler.

— Chante, reprit Milou impitoyable.

Alors, Mir se dérida tout à fait et, s'asseyant sur l'araire, qui tremblait un peu du pantèlement des taureaux, se mit à chanter, comme autrefois à la Prade :

Chanterelle,
Pied de vèle,

Pied de bœuf,
Vingt-quatre,
Vingt-neuf.

— Folle,
Molle,
Leste!

cria Milou.

Et, comme autrefois, l'écorce polie céda à la main, le cœur du bois évidé se laissa donner une âme et le Puech du Mouffe retentit...

A l'échelle du pain, il ne restait que deux tourtes. On avait trop attendu. Le pain frais s'en allait trop vite.

— Il faudrait mettre au levain, dit le pagès, au moment de la soupe du soir.

Le maître valet avait mal aux yeux.

— Si quelqu'un pouvait me remplacer pour pétrir et chauffer le four? dit-il.

Mir fut désigné à la place de Toussaint.

Les autres partis, il approcha les sacs, les vida dans le pétrin et se tint prêt à verser l'eau bouillante, à mesure. Césarine remuait la pâte.

Mais quel sans-gêne lui paraissait avoir aujourd'hui cette pécore!

La voilà en simple cotillon court et corset de toile, craqué de tous côtés; sa gorge est nue, ses gros bras nus, ses gros mollets nus; et, quand elle pétrissait, tout se découvrait encore un peu, tout achevait de craquer devant Mir!

Et la voici, ruisselante de sueur, qui tend ses bras pour se faire retrousser jusqu'aux ombres de l'aisselle les manches de sa chemise descendues. En deux pas, Mélie s'est glissée entre eux, comme par mégarde, et a plissé la chemise de cette sans-gêne, en dedans.

C'est fini!

Comme il doit se rôtir devant le brasier! Quand il vient d'y pousser les brassées de genêts et que la flambée est trop forte, elle le voit, radieux dans l'embrasement du fournil, se reculer en se voilant les yeux.

Vite, elle prend de la fine fleur de farine et pétrit une tourtelette dont le chauffeur aura un morceau, à la défournée.

Le dimanche qui suivit, on entama le pain nouveau. C'était un jour favorable aux discours de la table.

— Allons, dit le pagès, cette fois, c'est bien. La pâte est bien levée, la croûte bien cuite; cette fournée ne moisira pas.

Mais la gourmandise de ce pain frais et parfumé fait revenir vers le tiroir les morceaux qu'a coupés le maître valet dans le dernier quartier de la tourte dure. Avec des rires on se les passe, et quelqu'un a murmuré : Pour les chiens!

— Que vous devenez délicats! dit sévèrement le maître, qui a remarqué ce manège.

Et aussitôt Pierrounel intervient et s'indigne :

— Baille, dit-il, avec des airs de reproche.

Pierrounel est tout vieux, tout ratatiné, tout misérable dans son « camias (1) ». Ses cheveux blancs retombent en boucles sur ses tempes et sur son cou, et sa barbe courte frisotte sur ses joues maigres. Il a un bon sourire et des yeux

(1) Grande blouse de toile grise qui ressemble à une chemise.

candides, mais il affecte, selon les moments, des mines d'espièglerie ou d'importance, pour faire rire ou se faire respecter.

D'ailleurs, il est le préféré de Mélie qu'il a bercée dans ses bras et à qui il réserve jalousement tout son trésor, une pauvre misère de quelques écus, cachés dans un trou de la grange.

— Baille , dit-il en prenant un des morceaux rejetés par les autres.

Et lui, le plus vieux, il y plante les deux dents qui lui restent et parvient à en couper une bribe qu'il tourne et retourne dans sa bouche.

Et, comme on continue de sourire en le regardant :

— Ah! dit-il, si vous aviez comme moi, enfants, mangé le pain d'avoine!

— Raconte-nous cela, Pierrounel, dit Mélie pour le plaisanter; je te tricoterai une autre paire de bas pour l'hiver.

— Mais tu sais bien l'histoire?

— Pas moi, dit Mir.

Et Pierrounel, flatté et encouragé, recommence l'histoire des *années de la grande misère.* L'habitude de la dire lui donne un ton pompeux, et il la conte en remuant la tête :

— L'année avant, dit-il, — c'était après l'Empereur, — quand les seigles allaient fleurir, était survenue une sécheresse de quarante jours, qui en avait brûlé la moitié. Cependant, on avait pu réensemencer et, avec les réserves, on n'avait point trop pâti.

Mais l'année d'après, à la lune d'avril, le temps se refoidit de nouveau; il neigea, il plut; le ciel s'éclaircit et, le 24 de mai, — je m'en souviens comme si c'était hier, — une gelée qui fendit les pierres emporta tout.

Le sac de blé valut aussitôt cinquante francs, puis quatre-vingts, puis cent francs; et il fallut se remettre au pain d'avoine. Quand je m'en souviens, Seigneur Jésus! J'avais alors dix-sept ans, et j'étais berger des vaches à Combecave, proche Saint-Jean-le-Froid, dont les maîtres étaient nobles...

— Nobles, dit Mélie, en l'interrompant d'un

air de doute, afin de provoquer la démonstration que ne manquait pas de faire, en cet endroit, Pierrounel de la vraie noblesse.

— Oui, petite rieuse, nobles et bien nobles. J'ai entendu dire au père du père de mon père qu'autrefois, quand les messieurs des Combecave entraient à l'église de Saint-Jean-le-Froid, ils pis... au bénitier... Sans doute ils étaient bien nobles? demanda Pierrounel avec assurance.

— Sans doute, sans doute.

— Eh bien, le monsieur de Combecave, qui mangeait le même pain que nous, faillit en mourir!

— Et comment cela, Pierrounel?

— Ah! pauvre innocente! parce que Dieu a fait l'avoine pour les chevaux, pour les ânes, pour les chiens, et non pour les chrétiens, et que le monsieur de Combecave avait encore les tripes plus délicates que nous, voilà tout! Car, d'entendre les cris des malheureux, lorsque les balles d'avoine s'arrêtaient en chemin, pécaïre! jamais chèvre qui chevrotte n'en poussa de pareils!

Ope! rieurs, dit sévèrement Pierrounel.

Puis il reprit :

— Et cette misère durait depuis cinq ans.

Or, j'avaïs appris qu'en çà, vers Rodez, dans les bons domaines, on refaisait du pain de seigle. Misère pour misère! pensai-je, que risques-tu d'y aller voir?

Je partis donc un dimanche, à la prime aube, et j'arrivai ici.

Le champ de la Parra était rempli de blé qui épiait. Oh! le beau champ de blé! m'écriai-je. Comme il doit faire blanc, et qu'on serait bien ici! Et j'arrivai à la maison et je dis à ton grand, le brave homme dont Dieu ait l'âme :

Je sais garder, je sais labourer, monter une charretée l'été et rapiécer un panier l'hiver. Je fais de tout. Eh bien, prenez-moi pour ce que vous voudrez, pourvu que je ne mange plus du pain d'avoine!

Enfants, ajouta Pierrounel, d'un ton plus grave dont nul ne rit, croyez-en les vieux : le pain est sacré, et d'en faire mépris, cela porte malheur.

— Bien dit, Pierrounel!

— Et toi, Mir, reprit le vieux, je peux en témoigner, tu as eu parmi les tiens des hommes que tu ne surpasseras pas. Quand le blé était si cher, ton arrière-grand, un joli vieillard que je vois allant au banc d'œuvre, toujours en lévite et en sabots, ton arrière-grand qu'on appelait le noble pagès, tant il était respecté, ne voulut pas le vendre aux étrangers. Il aima mieux le donner à crédit et à bas prix aux pauvres de la paroisse et, à son lit de mort, il en fit la remise à ceux qui n'avaient pu se libérer. Voilà ce que fit ton arrière-grand.

Cette partie improvisée du récit de Pierrounel ne fut pas la moins goûtée. Des larmes vinrent aux yeux de Mir.

— Je vous tricoterai deux paires de bas, Pierrounel, dit Mélie.

Telle était la paix heureuse de ce coin de montagne, et telle était l'idylle.

Entre temps, le mendiant connu venait réciter à la porte son *Pater,* le tisserand porter sa toile,

le forgeron ferrer les bœufs, le preneur de taupes promener son rameau de victimes, le « coucounier, » avec sa mule ensonnaillée, troquer sa charge d'huile de noix, de vinaigre et de savon contre le blé ou les poulets de la ferme, le colporteur, au sifflet basque, vendre ses mouchoirs à carreaux, ses foulards rouges, ses aiguilles et son coton pour le calel...

Et la vache rouge faisait son veau, la truie barrée toute une suitée de porcelets que Césarine, nouvelle Lucine, recevait blancs et barrés et roses à leur entrée dans la vie; les poules toujours pondaient; les coqs toujours les cochetaient. Ou bien un jour, le bélier s'échappait de sa loge parmi les brebis, et cette nuit compterait autant pour le peuplement de la bergerie que la nuit d'Hercule dans le troupeau des cinquante filles de Danaüs; événements marquants de la ferme, au milieu de cent autres tout pareils...

Mai venait de finir.

Gorgées de toutes les fleurs des champs, de

toutes les fleurs du verger, munies en campagne, les abeilles, à l'étroit dans leurs ruches natales, faisaient leurs derniers préparatifs d'essaimage.

Était-ce un tumulte d'enrôlement que l'on entendait autour du rucher, les soupirs des nourrices au départ du tendre couvain, ou bien les supplications des exilées demandant encore un jour? Le ciel resplendissait; le temps s'était fixé; l'émoi était grand en cette matinée de dimanche.

Paouso, belo!
O l'oustal nôu!
O l'oustal nôu! (1)

Voilà un essaim qui partait, l'essaim de la *cabasse*, un tronc de chêne creux, que l'on était allé prendre deux ans avant au fond de la Bessade, avec son double trésor de miel et d'abeilles. Il partait, et tout le monde qui s'attardait à la messe!

Paouso, belo!

répétait Mélie en choquant ses ciseaux;

(1) Pose-toi, belle!
A la maison neuve!
A la maison neuve!

Paouso, belo!

criait sa mère d'une fenêtre, en frappant sur les vitres.

Mais voici Mir qui accourait, en frappant une faux.

Paouso, belo!
Paouso, belo!
O l'oustal nôu!

La clameur enchanteresse contint longtemps l'essaim hésitant, qui allait et revenait au-dessus des arbres du verger. Un moment, il parut se fixer à la branche d'un poirier; puis il tourbillonna de nouveau et s'éleva davantage; enfin, se balançant au vent, il s'éloigna avec un bourdonnement de trompette.

— Nous le suivons? demanda Mélie à sa mère.

Et aussitôt, dans un élan irréfléchi, aussi instinctif que le vol des abeilles, Mir et Mélie s'élancèrent à leur poursuite. L'essaim traversa le Claux, côtoya les grands chênes de la Devèze, disparut un moment dans leurs branches, réapparut tout à coup beaucoup plus loin; et ils allaient à travers champs et prés, le regard fixé

sur les abeilles, l'âme grisée d'attentes vagues.

Ils marchaient séparés, coupant chacun au plus droit et se hélant pour s'indiquer l'essaim. Mais, au bas de la vallée, ils l'avaient définitivement perdu de vue, et le resserrement des deux collines les amenait face à face.

Ils n'eurent pas d'hésitation.

Les mains tendues, les yeux dans les yeux, en plein soleil, ils allèrent l'un vers l'autre.

Elle appuya sa tête sur sa poitrine; il la soutint de son bras et sa lèvre effleura ses cheveux.

— Oh! Mélie.

— Oh! Mir.

— Je vous aime.

— Je vous aime...

Le ruisseau gazouillait, les cigales crissaient, un rossignol tout près chantait dans un buisson.

— Que vous êtes belle! murmurait le bouvier.

— Pas tant belle que vous!

— Vous êtes belle comme un ange du ciel, et il n'y en a pas de plus belle.

— Oh! vous voulez rire de moi; mais je vous aime.

— Je ne suis qu'un pauvre bouvier.

— Vous êtes un joli bouvier et je suis riche pour deux, si vous m'aimez.

— Le bouvier du Rouquet, on le mettra à la porte sans tarder, et il mourra de douleur.

— Le bouvier du Rouquet en sera le pagès, ou il n'y en aura point d'autre!

Le soleil flambait, le ruisseau gazouillait, les cigales crissaient, le rossignol continuait de chanter.

— Partez, Mélie...

— Depuis quand m'aimez-vous, Mir?

— Depuis toujours, depuis que vous jouiez avec moi toute petite. Et vous, depuis quand m'aimez-vous?

— Depuis que vous m'avez prise dans vos yeux, en me regardant.

— Partez, Mélie; partez, mon amour...

CHAPITRE X

LA SAINT-JEAN

Chantez maintenant, vous autres, la chanson triste des adieux; pleurez le tendre cœur de vos mies et la cruauté des maîtres qui vous en séparent; pleurez, chantez votre peine amoureuse et votre sort de misère, et, qu'à la veille du départ, un grand feu de justice et de joie embrasant en effigie tous vos « bourgeois », porte dans l'étendue le signal de votre délivrance et de vos nouvelles amours!

Belle, Saint-Jean s'approche,
Belle, il faut se quitter.
Dans un autre village, ié, ié,
Faut aller demeurer.

La maîtresse est méchante
Et le maître est brutal,
Comme un cheval de guerre, ié, ié,
Qu'on ne peut pas brider.

C'était maintenant l'unique chant du Rouergue, le chant du ségala et des causses, du vallon et de la montagne.

Au matin, dans la rosée, au midi brûlant, quand tout s'apaise, au soir, quand le serein se pose et que les échos deviennent plus sonores, dans la nuit, mêlé au cahot des chars qui rentraient et aux sonnailles des bœufs qui pâturaient, les voix puissantes des bouviers, les voix grêles des vachers, les voix aiguës des bergères, tantôt les unes, tantôt les autres, le redisaient; et l'hymne de la Saint-Jean montait vers le ciel, comme une supplication éperdue de la tristesse disséminée, ou bien encore s'élevait dans l'immense symphonie de la terre, comme les soupirs hallucinés des cigales, des grillons et des ranes, à l'approche de l'orage.

Saint Jean venait!

On dit qu'à l'approche de Jésus-Christ, un grand vent de révolte avait soufflé au cœur des malheureux.

— Nos maîtres sont nos bourreaux, s'étaient-ils

dit. A leurs yeux, nous ne sommes rien, des esclaves, moins que des bêtes. Vengeons-nous! Vengeons-nous! Et, puisque nous n'y avons aucune part, que tout ce qui est utile et bon sur la terre périsse avec nos tyrans!

Et, secrètement, les ilotes de la Grèce, les serfs de la Germanie, les esclaves de l'Empire romain, les mutilés des empires de l'Orient, tous les vaincus et tous les martyrs des civilisations païennes, emportés par une irrésistible colère, se conjurèrent pour brûler, en une même nuit, toutes les richesses de la terre.

Or, il arriva que, vers ce temps, un grand prophète prêchait au désert; il annonçait la venue du Rédempteur et le règne prochain de la justice et de l'amour.

Le Précurseur disait : que tous les hommes désormais seraient libres, qu'ils étaient égaux et vivraient en frères, comme de vrais enfants de Dieu; il disait que des fleuves de miel et de lait allaient couler sur la terre...

Et l'espoir renaquit au cœur des misérables; les grondements de la colère et de la haine

s'apaisèrent; les désirs de vengeance furent suspendus; de telle sorte que, la nuit où tout devait être consumé, les feux ne s'allumèrent plus qu'en l'honneur de saint Jean, porteur de la bonne nouvelle, et les maîtres ne furent plus brûlés qu'en effigie.

Saint Jean! Saint Jean!

Au Rouquet, Ambroise, qui y mettait toujours de la malice, préparait un *radal* superbe, un radal qu'on verrait des quatre coins de l'horizon.

Depuis plusieurs jours, il portait du pâturage des faix de genêts lourds à le crever, et dans la grange il tressait un mannequin de paille qui, recouvert d'un chapeau et de loques, devait, au bout du bûcher, symboliser le pagès.

Enfin, la grande nuit vint, une nuit splendide et dure d'étoiles; et, devant tout le monde, la flamme fut approchée.

Elle s'insinua en crépitant dans la masse, en fit le tour et, l'ayant toute saisie, vint lécher le mannequin qui flamba bientôt, à la risée générale.

— Pécaïre! disait de son effigie le pagès.

Dans l'étendue, d'autres feux répondaient.

Ici, les feux rapprochés de Camboularet, des Combettes, de Veillac; là-bas, de Trémouilles, de Canet; plus loin, de Frayssinhes, du Vibal, d'Arques, de Saint-Martin; plus loin encore et tout petits, pareils aux étoiles, ceux des grands pics du Dueyme, de l'Aubrac, de la Vaysse et du Lagast.

On prenait un moment plaisir à les reconnaître; on discutait sur leur position. Mais ils s'éteignaient à leur tour; et la nuit reprenait son impitoyable clarté.

Quand, au Rouquet, il ne resta plus qu'un tas de fumerons et de braise, la joie tomba de même, et il y eut aussi de la cendre dans les cœurs.

Après une année de vie commune, la pensée de la séparation était à tous pénible, aux maîtres aussi bien qu'aux serviteurs.

Lucien et Césarine s'en allaient de la ferme. Ils avaient été vaillants et dévoués, donnant à leur maître la force de leurs bras pour son ar-

gent et de leur cœur par bonté. Leurs remplaçants les vaudraient-ils? Et, pour ceux qui partaient, le pain nouveau serait-il meilleur, alors que, même entre eux, ils seraient séparés?

Lucien et Césarine étaient devenus amis dès les premiers jours de leur rencontre. Lucien aimait à porter les paniers de la servante, à l'accompagner le soir au vivier, quand elle avait peur; elle, à prendre soin de son linge, à laver sa blouse, à lui réserver une portion mieux choisie.

Et, dans leur misère, cette aide et ces attentions réciproques doraient leur vie d'un doux rayon.

Puis, un soir de dimanche, à la grange où ils s'étaient donné rendez-vous, dans un éboulis du foin, ils avaient glissé l'un sur l'autre, elle se défendant, car elle était fille sage, lui point trop audacieux, comme un honnête garçon.

Mais le plaisir de cette étreinte avait été si troublant qu'ils en avaient également redouté le retour. Et, depuis, ils n'avaient recherché que des rencontres paisibles, les jours de repos.

Côte à côte, assis derrière une haie, se partageant quelque morceau de pain blanc ou une réserve de fruits, buvant au même verre le vin pris à l'auberge, on les eût surpris à deviser tristement de leur sort et de leurs projets d'avenir, dont le moins certain encore était celui de leur mariage.

Demain, loués en des fermes différentes, ils s'en iraient aux deux extrémités de la contrée, elle, vers Rodez, lui, plus haut, sur la montagne.

Mais Ambroise aimait aussi Césarine. La cruelle fille, qui, après avoir agréé ses balais et ses battoirs, avait refusé sa main et la tentation plus grande de la petite fortune qu'il avait amassée! Elle en était bien punie maintenant, et lui bien vengé.

Comme il se repaissait de son chagrin et de la pauvreté de Lucien, qui laissait ainsi partir son amie, incapable de l'entretenir comme femme!

Et puis, son cœur creva, quand Césarine, chargée de ses hardes, franchit le portail.

Il ne la verrait plus, la robuste et bonne fille, dont la présence avait mis un peu d'attrait et de

douceur féminine, un charme d'amour dans la vie de tous ces hommes!

Ses yeux se mouillèrent. Il courut à sa malle, en tira le coffret le plus beau et se mit à sa poursuite.

Hélas! comme il allait la rejoindre, au tournant de la Roussille, quelqu'un se leva des bords du chemin : c'était Lucien qui attendait Césarine; et, l'âme emplie de rage, Ambroise les regarda s'éloigner tous les deux.

Chantez maintenant, vous autres, la chanson triste des adieux!

Non! Ainsi que s'éteint le chant des oiseaux, quand flambe le soleil de midi, ainsi, à ce milieu de l'année, la plainte servile se tut tout à coup dans la campagne. Les regrets étaient encore trop vifs, les amitiés nouvelles trop hésitantes, l'année à courir paraissait trop longue, les grands travaux menaçaient.

Mais eux, Mir et Mélie, voyaient s'ouvrir une éternité d'amour et de bonheur devant eux...

CHAPITRE XI

LA FOIRE DE SAINT-PIERRE

Mir devait conduire les grands bœufs à la foire.

Il fit sa toilette à l'auge de pierre, graissa ses bottes, mit sa blouse fine et son chapeau neuf, et, devant son miroir de cinq sous, ajusta sa cravate de foulard rouge, rayé et flambant.

Ses bœufs ne reluisaient pas moins sous la brosse et l'étrille. Il avait savonné leur croupe, poli leurs sabots, limé leurs cornes, endormi leurs clarines. Puis, il les coiffa, l'un du joug et l'autre d'une botte de foin en travers de leurs cornes, et les chassa dans la nuit.

Quittant la crèche, toujours pourvue de foin exquis et de pâtes, et la litière molle où ils détendaient, sans jamais travailler, leur masse adipeuse, les bœufs s'en allaient à regret; tan-

tôt ils beuglaient tristement à leurs compagnons de chaîne, qui leur répondaient de l'étable, et, tantôt, dans les aises d'un carrefour, ils s'élançaient lourdement pour s'échapper.

Et Mir les ramenait de l'aiguillon avec douceur, les encourageant de la voix à ne plus se souvenir, à aller tout droit devant eux, pour ne pas se fatiguer.

— *Pitchou! Pitchou! Ané, Maruel, ané, Flourit!* Si nous nous effarons en route, que paraîtrons-nous au marché, avec la panse vide et le poil follet? *Ané, ané!*

Bientôt les bœufs se résignèrent ou oublièrent, et ils s'enfonçaient dans les ténèbres d'un mouvement égal, en ferronnant sur les pierres.

Et à les voir ainsi, les douces bêtes, quitter le Rouquet pour toujours, Mir faisait un retour sur lui-même. Il songeait que la même voix, qui avait ordonné leur départ, déciderait bientôt sans doute, avec la même irrémission tranquille, l'expulsion ignominieuse du bouvier. Qu'était-il dans la volonté du pagès et quel espoir avait-il donc pu se forger? Il en comprenait mieux, à ce

moment, toute la folie, et son âme défailiait. Par une sorte de réaction morale, à ce sentiment d'impuissance et de découragement se joignait une pénible sensation d'obscurité, de solitude et de chute.

Il descendait les pentes du Viaur, emplies de brumes et de mugissements, et il lui semblait tomber dans un gouffre. Le vieux moulin de l'oncle Jousep était là près. L'idée de la Trève lui revenait. En aurait-il peur, lui aussi? Non, certes; mais il n'avait jamais éprouvé un saisissement pareil. Pour s'en défendre, il essaya de fredonner un air, et sa voix lui parut la voix d'un inconnu qui chantait à côté. Les brumes lui voilaient les étoiles. Arrivé au fond, sur le pont de la Cadène, l'eau lui souffla une menace. Défaillant, il se pencha sur le gouffre qu'il savait au-dessous et qui le fascinait de ses reflets de moire.

— Si je la perdais, dit-il, c'est là que je viendrais!

Heureusement, il allait remonter. Les bruits de la gorge s'affaiblirent; le ciel réapparut; en

revenant à la lumière, il se sentait revenir à la joie. Dans les mas, des coqs chantaient; le jour était proche.

Déjà, une bande de saphir pâle, bientôt accrue de bandes rouges, de bandes jaunes, de bandes violettes, tout un arc-en-ciel couché, nimbait l'orient; mais la lumière qui en venait était encore si diffuse, que les yeux avides ne pouvaient la saisir et s'en aveuglaient comme d'une poussière de cendres; et puis, comme s'éclaircissant de leurs larmes, voyaient distinctement. Des cloches retentissaient au loin; celle de Saint-Martial sonna l'angélus derrière lui. Alors il se mit à genoux sur une pierre du chemin, et fit sa prière matinale qui le raffermit, ainsi qu'un devoir acquitté.

Puis, l'ascension reprit au pas grave des bœufs. Le souffle qui sortait de leurs naseaux, et la chaleur qui se dégageait de leurs côtes, faisaient des panaches de vapeur dans la grisaille fraîche de l'aube. Les plus petits oiseaux pépiaient; des ramiers roucoulaient dans un bosquet; une huppe appelait éperdument ses

petits; quelque hibou, entré la nuit dans son nid caverneux, avait dû les lui croquer!

Au milieu de tous ces éveils, le bouvier finit par atteindre la ligne de faîte qui sépare les bassins du Viaur et de l'Aveyron. Le soleil allait se lever; ses rayons se projetaient en gros jets derrière le mont de la Vaysse; puis, il sortit tout entier, comme un bloc d'une fournaise, et incendia les hauteurs. Les légères fumées, qui flottaient aux flancs des collines, s'élevèrent en traînées coupées, et les brumes des bas-fonds parurent descendre. Alors, l'étendue immense se découvrit comme une double coupe; c'était la coupe peu profonde de la terre, avec l'infinie variété de ses émaux et de ses ciselures : ses prairies, ses champs, ses bois, ses villes et ses villages étincelants, sertis dans une dentelure de monts, et la coupe renversée d'azur sans fin, où brillait une hostie de feu.

Devant la majesté de ce spectacle, le sentiment du divin pénétra le bouvier; et, pour la première fois de sa vie, un sentiment vrai d'adoration s'éleva de son âme.

Et, en même temps que son cœur, sa pensée s'élargit.

Un ensemble incomparable de vestiges du passé s'offrait à sa vue. Ses pas foulaient une *estrade*, les *stratæ viæ* dont les Romains sillonnaient les hauteurs, pour le passage de leurs légions. Après deux mille ans, l'œuvre de ces grands édificateurs de monuments et d'empires restait intacte sur ses assises de blocs. Plus loin, c'était *Pierre Dressée,* cromleck ou dolmen écroulé, auréolé du sang des sacrifices druidiques; à l'horizon, les monts d'Auvergne, patrie de Vercingétorix; ici, dans un site effrayant, les ruines du château féodal de Camboulas; là-bas, la Coustarie, une des premières demeures des pagès; là-bas encore, la tour de l'église de Sainte-Radegonde qui fut, aux plus tristes jours de notre histoire, un repaire de bandes; et, enfin, à l'horizon, le grandiose clocher de Rodez, monument impérissable de l'art et de la foi de nos pères. Et Mir, qui avait peu réfléchi jusque-là à tous ces souvenirs, comprit le sens profond de ces grands mots : de progrès, auquel

on ne peut, malgré tout, se refuser à croire, de christianisme et de révolution, seconde mais trop sanglante étape, qu'il faut bénir, de religion, en général, qu'il faut respecter, de patrie, qu'il faut défendre, non avec le sentiment d'une corvée imposée par les riches, mais avec tout l'amour de fils pieux pour leur mère. A cette idée de patrie, il évoqua la gloire militaire des grandes époques, où l'on partait garçon d'auberge, comme Murat, pour revenir maréchal de France et roi des peuples conquis. Ah! la fortune des armes, pour revenir vers Mélie! Les temps superbes, où il ne fallait que du courage et de l'audace pour s'élancer hors de sa destinée!

Lui, si le pagès lui refusait Mélie, il serait fermier et il irait louer un grand domaine. Il voyait alors la rupture avec le pagès et le départ de son amie à son bras. On les recueillait quelque temps à la Roque; le mariage avait lieu et ils étaient heureux quand même, prodigieusement heureux. Puis, après quelques années, tout le monde dirait au pagès : « Comme il fait bien! Il

gouverne ce domaine en maître. Il réussira... » Le pagès s'attendrissait; il pardonnait; et un beau jour les fermiers fugitifs rentreraient dans l'oustal avec une troupe de petits enfants... dans le grand oustal qui serait à eux...

Et, s'en allant toujours, il atteignit la grand'-route qui, comme un grand fleuve poudroyant, dévoré par le soleil, déversait sur Rodez ses flots de gens et de bêtes. Il en affluait par tous les chemins : troupeaux de moutons levant des nuages de poussière, troupeaux de vaches et de taureaux se bousculant, grandes paires de bœufs, comme les siens, petits attelages des pauvres, bêtes désunies, liées, poulains à la longe, veaux tirés à la corde, suitées de porcelets, le trop plein des étables, qui coulait, coulait, avec des remous au passage des cavaliers et des voitures, déferlant avec fracas par derrière et menaçant de tout écraser.

Les piétons, qui s'en allaient sans troupeaux, appuyés sur leur bâton rouge d'alisier, marchaient par bandes, comme au pas de charge, tandis que les vieillards se traînaient et que de

pauvres femmes, portant des paniers de laitage ou de volailles, paraissaient succomber sous leur charge.

Et tout ce monde se suivant, se mêlant, se dépassant, avait une sorte de joie commune du gain à faire ou des distractions à voir, et se saluait de quelques paroles indifférentes, toujours les mêmes :

— Nous y allons donc?

— Il ne fait pas froid.

— Vous en ferez des écus!

A Mir, on demandait à qui étaient de si beaux bœufs; et il répondait avec gloire :

— Ils sont au pagès du Rouquet.

Il retrouvait des personnes connues, avec lesquelles il frayait un instant de route, des jeunes gens de son âge qui lui donnaient de grandes tapes d'amitié.

Tout à coup, un cavalier arriva sur lui, à l'amble connu de sa monture. Mir n'eut que le temps de ranger ses bœufs et de porter la main à son chapeau. Un peu hésitant, le cavalier contint sa bête, qui écumait en mâchant le mors.

— Eh bien, *botiéras* (1), dit avec rudesse le maître de la Roque à son fils, le métier te plaît-il toujours?

— Je suis content, père.

— Mais enfin, pourquoi nous as-tu quittés? Étais-tu malheureux à la maison?

— Non, père; vous saurez plus tard.

Le pagès l'examina un moment, et adoucissant sa voix :

— Tu sais, lui dit-il, tu auras toujours du pain au chanteau.

Aurait-il soupçonné la vérité? Il donna la main, s'éleva sur ses étriers et repartit dans un ballottement de sacoches et de courroies. Malgré ses peines d'argent qui le rendaient toujours triste, avec sa face bien rasée, sa figure fine, son melon et sa lévite qui dépassait sous sa blouse courtaude, il avait certes fort grand air, le pagès de la Roque, quand il galopait ainsi, bien en selle, à l'amble allongé de sa pouliche alezane.

(1) Gros bouvier.

Mir, ému de tendresse et de fierté, le regardait fendre l'air et disparaître, d'une allure toujours égale et cadencée, pareille au mouvement doux d'une barque, qui tangue en glissant.

Mir était presque arrivé. Il détourna ses bœufs dans un chemin ombreux, sur les bords de l'Aveyron aux eaux ternes, leur délia le foin qu'ils portaient, les bouchonna, les abreuva, les ceignit d'un ruban et, quand le pagès arriva sur sa jardinière, il les trouva sous le joug, luisants, repus, aussi en forme qu'à l'étable. La surprise du pompon surtout le toucha :

— Cadet, dit-il à Mir, vous faites un crâne homme.

Il était fort cossu, ce jour-là, le pagès. Un chapeau à larges ailes coiffait son chef grisonnant; sa face rougeaude brillait du poli du rasoir et, autour de sa barbe en collier, serré d'un foulard noir à triple tour, se dressait, comme une gaine, le haut col de sa chemise. Malgré la chaleur, il avait endossé aussi sa lévite en l'honneur de sa fille.

Et Mélie, qui avait voulu faire à Mir la surprise de le rejoindre à la foire, comme elle était richement atournée! Sur sa robe de popeline rouge, enguirlandée de volants, étincelaient ses chaînettes d'or, présent de sa mère. Son chapeau était garni d'un bouquet de cerises, moins rouges encore que ses lèvres; ses mains étaient gantées de mitaines à jour et, avec son ombrelle, que ne portaient que les jeunes filles hors du commun, elle avait tout à fait l'air d'une grande demoiselle. Sa fraîcheur, son sourire, sa joie furent pour Mir d'un ravissement plus doux que les premiers feux du matin, qui avaient doré les montagnes.

Du caisson de la voiture, elle tira du pain et du fromage, du vin et un gâteau qu'elle avait pétri; et, quand ils se furent ainsi restaurés, pour épargner la dépense de l'auberge, ils commencèrent l'ascension de la pittoresque colline, ronde comme une roue (1), qui a donné son nom à la ville.

(1) En patois, roue se dit *rouode, roudo,* d'où sans doute Rodez. Ses armes sont en effet trois roues.

Rodez! fière cité, si chère à tes enfants qu'ils disent en proverbe, dans un jeu de mots qui lui a fait une étymologie toute de tendresse : « *Rôde que rôderas, qu'à Rodez retourneras.* »

A son sommet, elle dressait, jusqu'au milieu de l'azur, l'immense nef de sa cathédrale et la tour de dentelle de son clocher.

La grise du pagès remisée, nos voyageurs s'enfoncèrent dans la cohue des arrivées. Mir allait devant, menant les bœufs à l'aiguillade, et le maître, qui suivait avec Mélie, leur caressait les côtes de son fouet roulé. C'était sa fille et c'étaient ses bœufs!

Leurs clarines débouchées tintaient un air de marche triomphale.

Les gens de la foire emplissaient les boutiques; les forgerons et les taillandiers faisaient rage dans leurs forges; les voitures s'embarrassaient; les troupeaux se mêlaient; des maquignons passaient au galop sur leurs chevaux pomponnés.

Et vous y étiez, Bohémiens à la tignasse huileuse, chercheurs de rosses, Catalans au teint d'olive, amateurs de jeunes mules, Artésiens,

pourvoyeurs de jardinage, Millavois, grands trafiquants de peaux, Auvergnats, qui portez la veste courte et le bâton ferré, géants du Causse, petits Ségalis sans barbe, vignerons de Marcillac à la face illuminée du vin clairet de vos coteaux !

Et vous y étiez, vous aussi, culs-de-jatte intrépides, qui tressautez vers les passants, marchands d'orviétan, aux éblouissants carrosses, qui montrez des fœtus de lapin dans des bocaux et tirez des vers des dents cariées ! Et vous surtout, avaleurs de verre, nègres à la mine de plomb, hercules provocateurs qui ne terrassez nos bouviers que par quelque coup de traîtrise, femmes à barbe, belles Fatmas, somnambules extra-lucides, mécaniques hurlantes qui déroulent sous verre les scènes de la Passion et font pleurer les bonnes vieilles, à chaque coup de lance qui pique et qui repique le cœur du Crucifié — chevaux tournants, où se pâment les rouges villageoises, musées de cire, théâtres de Saint-Antoine, clowns et paillasses, tambourineurs, batteurs de grosses caisse, bateleurs !

Quelle fête pour les yeux! Quel tintamarre pour les oreilles!

Mir et Mélie s'avançaient dans un éblouissement. Les voici maintenant devant le marché des bœufs. On n'en voyait que la première rangée, comme un mur de croupes ou de poitrails fauves, tout hérissé d'aiguillons et de cornes. Mais on devinait leur entassement profond, car il en venait un grondement de houle et des relents puissants et fades qui fermentaient au soleil. Entre les bêtes, les dominant de la tête, glissaient les paysans. Les acheteurs faisaient leurs offres d'un ton irrité, ou les coulaient amicalement dans l'oreille du vendeur. Des interpellations se croisaient; des gestes désespérés agitaient l'air; puis, on voyait des mains choquées avec éclat, ou unies de force par les intermédiaires. Dans les deux cas, le marché était également conclu. Cependant, comme si une fatalité terrible y eût présidé, acheteurs et vendeurs traitaient avec un égal mécontentement et se désolaient chacun de leur côté. Il entre plus de diplomatie dans une foire de nos pay-

sans qu'il n'en faudrait pour résoudre la question d'Orient.

Dans la çohue, les grands marchands et les bouchers se reconnaissaient à leur blouse fendue. Le portefeuille bourré de billets de banque, la mine fleurie de bonne chère, le verbe haut, l'air important, vrais rois de la foire, ils tournaient de-çà de-là, dédaigneux de voir les gens, les yeux fixés sur les bêtes qu'ils frappaient de leur bâton, comme si elles étaient déjà à eux. De loin, ils avaient aperçu le pompon des bœufs du pagès. Et les voici les uns après les autres : les frères Veyrac à la voix puissante, Fournîalis l'agriculteur, Raoul qui fend l'air sur son tilbury bordé de la limousine, Cabrolier et Maviel qui, au jugé, vous pèsent un bœuf à cinq kilos près, Capelle de Rignac, Delmas de Colombiès, Fontès Magloire qui aime à plaisanter les filles, les deux Soulié fertiles en ruses, Amiel, Plainecassagne, Rascalou, Verdeilles et Montjaux, Fabre, combien d'autres encore! vinrent admirer les bœufs du pagès. Également ils palpaient leurs côtes, soulevaient leur

flanchet, tiraient leur cuir, pinçaient leur culotte et leurs palerons, ou bien mesuraient d'une embrasse la grosseur de leur poitrine, les jugaient par devant, se plaçaient derrière, et puis saluaient le pagès. Mais, aux premiers mots de sa demande, ils haussaient les épaules de pitié et s'éloignaient pour revenir bientôt, ainsi que, dans le remous de l'eau, une troupe de poissons tourne autour de l'appât. Et le pagès, comme un pêcheur habile, les regardait du coin de l'œil...

Comme il les avait reçus le matin, Rodez, le soir, renvoyait les troupeaux et les gens. Les bêtes criaient de faim et d'angoisse en changeant de direction et de maîtres; et ceux-ci, rompus de fatigue par le voyage, la chaleur, le stationnement et l'effort de toute la journée, s'en revenaient fourbus, la tête basse, les jambes molles et qu'il fallait tirer, l'esprit obsédé de la longueur du retour. Un grand nombre avaient demandé au vin un surcroît de forces ou la consolation de leurs affaires manquées ou mal réussies; et beaucoup s'en allaient en titubant,

ne résistant qu'avec peine à la tentation de s'endormir dans le fossé. Et toute cette armée du travail champêtre, le matin si joyeuse, se traînant ainsi sur le chemin du retour, donnait l'impression d'une troupe en débandade, regagnant ses quartiers, après une journée malheureuse.

Au travers de cette lassitude et de ce découragement s'en revenait la jardinière du pagès. Mir s'était placé derrière, dans le reste du foin des bœufs; Mélie sur le devant, à côté de son père.

Le « sac », que le pagès avait en poche, lui faisait une douce chaleur au cœur; et, à ses oreilles arrivait, accompagné de belles « capelades », le même hommage caressant pour lui et pour sa fille, qu'il avait entendu toute la journée : « La gaillarde demoiselle! C'est le pagès du Rouquet, c'est moussu Salvat!... » Grisé d'importance, il rendait le salut d'un air protecteur et s'amusait à taquiner Mélie avec des noms d'amoureux :

— Eh bien, fillette, lui disait-il, sans trop se

cacher du bouvier, as-tu trouvé galant qui te convienne? J'en ai vu, moi, et des plus « moussus ».

Et, interprétant, au gré de son ambition, des regards et des coups de chapeau, il citait des partis riches, toujours plus riches :

— Et celui-ci, et celui-là, et cet autre encore, qu'en dirais-tu, petite?

Le silence et l'air importuné de sa fille le forçaient enfin à se taire; mais il n'en poursuivait pas moins son rêve, dans le trottinement essoufflé de la grise qui, elle, s'entraînait d'un espoir sûr de trèfle en fleur, pendu au râtelier.

Ils dépassaient tout le monde; le père de Mir les dépassa à son tour, plus fier, plus digne, sans daigner les voir. Salvat, piqué, fouetta pour lui tenir pied; mais son rival prenait de l'avance, filait, filait devant, sur sa belle pouliche légère et berceuse.

— Je t'aurai bien, murmura l'autre avec dépit.

Ce qui voulait dire :

— J'aurai bien ta Prade.

Enfin, ce jour étouffant, poussiéreux, interminable s'achevait, et un peu de fraîcheur s'épandit sur les ombres; aussitôt, les rainettes entonnèrent leur nocturne : *Ra*, *ra*, *ra*.

Leur chant monotone et coupé devait être un appel d'incantation aux étoiles qui, en effet, accouraient toutes de l'infini. D'abord, indécise lueur, le regard se fatiguait à les deviner; et, dès qu'on avait cessé de les regarder, elles se figeaient tout à coup au front de la nuit, en clignotant. C'était un jeu de les découvrir une à une, un prodige de les voir surgir et braisiller innombrablement, comme un foyer qui se ranime dans la cendre de l'espace. Arcature géminée de la voûte céleste, la voie lactée brûlait d'une flamme pâle. La terre était demi-obscure.

Mais la tranquille sérénité de la nuit, la fatigue, l'heure habituelle du repos, le mouvement doux et berceur de la voiture progressant lentement dans la montagne, et le chant monotone des ranes, et le bruisselis des cigales, sifflant tout

près dans les buissons, endormaient paisiblement le pagès. A tout instant, sa tête se penchait sur les rênes et se relevait en sursaut. Terrassé à la fin, il vint prendre la place du bouvier dans son lit de foin et se mit à ronfler en plusieurs tons. Sans doute il rêvait de quelque prodigieux mariage pour sa fille, ou de la Prade de la Roque pour son Rouquet.

Sommeil propice! Heure bénie! O les baisers des amants! Et les tendres propos et les si douces choses qu'ils se dirent!

Ils se disaient, aussi naïfs l'un que l'autre, lui, que, dans la foire, il avait cherché en vain à en voir une plus belle; elle, qu'elle n'en avait pas trouvé un autre plus joli, non, pas même les jolis officiers avec leur pantalon rouge, leur dolman soutaché et leurs épaulettes d'or. Ils se rassuraient par de nouveaux serments; ils avaient des engourdissements de tendresse et des babils futiles pour en sortir. Alors, ils reparlaient des beaux spectacles qu'ils avaient visités ensemble, en trompant un peu la confiance du pagès; ils revirent les horreurs de la guerre

dans les lunettes, les oiseaux savants faisant l'exercice et tirant le canon, le théâtre de Saint-Antoine et les chevaux de bois où ils étaient montés, en se tenant par la main. Et, ces admirations épuisées, ils se serraient de nouveau l'un contre l'autre, ivres de volupté, et comme noyés dans le ravissement délicieux de cette admirable nuit...

A un moment, Mélie fermant les yeux et appuyant sa tête sur l'épaule de son ami, semblait dormir, et il lui fredonna la chanson des *Étoiles* :

Lou cel béluguéjo,	Le ciel scintille,
Cloûfit de diamans.	Criblé de diamants.
La lune prounjéjo	La lune pointille
De tras Sent-Girmans.	Derrière Saint-Germain.
Tout aro, l'aoubetto	Tout à l'heure, l'aubette
Bendro, de sous plours	Viendra, de ses pleurs
Bégna lo ribetto	Baigner la rivette
Oun dormou los flours.	Où dorment les fleurs.
Refrain :	*Refrain :*
Dors, mo mestresso	Dors, ma maîtresse
Tant poulidetto ;	Si joliette ;
Dors, mo mestresso,	Dors, ma maîtresse,
Jusquos ol jour.	Jusques au jour.
Poulido, mo mio (bis)	Jolie, ma mie,
Bel ange d'amour !	Bel ange d'amour !

Mès lou jour s'obanço,	Mais le jour s'avance,
L'estélo polis;	L'étoile pâlit;
L'hiroundo s'élanço	L'hirondelle s'élance
Deforo soun nis.	Hors de son nid.
Ah! s'éré l'hiroundelo,	Ah! si j'étais l'hirondelle,
Que bendrio souben	Que je viendrais souvent
Faïre sentinello	Faire sentinelle
Sur toun countroben!	Sur ton contrevent!
L'hiroundo brobetto	L'hirondelle bravette
Bendro dins un briou	Viendra dans un peu
Te conta, mietto,	Te chanter, miette,
Soun chiou, ri chiou, chiou.	Son chiou, ri chiou, chiou.
Oûsis-lo, se canto;	Écoute-la, si elle chante;
Beléou te diro	Peut-être elle te dira
Qu'un amic que beillo	Qu'un ami qui veille
Obal t'attendro...	Là-bas t'attendra...

CHAPITRE XII

LES FOINS. — LA MOISSON

Les genêts, lentement balancés par la brise,
Sur le flanc des coteaux font une houle d'or...

Le printemps tardif de la montagne ne se lassait point de fleurir. Après toutes les splendeurs blanches des aubépines et des arbres à fruits, après les jonchées des narcisses et des jonquilles, des petites pâquerettes et des grandes marguerites, après l'or safrané des primevères et l'or ruisselant des renoncules, après tous les roses des églantiers, tous les rouges des coquelicots, tous les bleus des bleuets, tous les mauves des chardons et des mauves, après l'infinie poussée des petites fleurs multicolores qui, par le rappel de toutes les teintes, semblent, en tout pays, vouloir recommencer tout le printemps, éclatait la floraison incomparable de la montagne, la

floraison des genêts. Sur les pics, au milieu des landes, aux flancs des collines, dans les bas-fonds, dans les haies, leur flamme jaune étincelait, montait en gerbes, se balançait en longues palmes, ondulait en frisselis de vagues. Devant ce triomphe, toute autre couleur s'effaçait, et tout autre parfum était absorbé. C'était la fleur même du pays, aux senteurs âcres et sauvages, comme lui, et c'était la fleur du soleil, rutilante de tous ses rayons.

Mais l'astre implacable finissait par brûler à leur tour les beaux papillons d'or; et, quand les fleurs des genêts furent tombées, la verdure de l'étendue était déjà assombrie, les blés jaunissaient et les prés étaient mûrs.

Hardi, les faucheurs!...

Laurens et Fabri, les entrepreneurs des prés de la Roque, étaient célèbres dans la contrée.

Ils vous prenaient des andains de huit empans, et il n'était herbe si dure et si drue qu'ils n'en tondissent six quartes en un jour, ras comme un pavé.

— Ils ne font pas mal, dit Mir, qui les regardait débuter au pré de la Serrade.

Mais il brûlait de se mesurer avec eux, et, sous le prétexte de les aider et de les mettre en avance, il obtint une faux du pagès. La faux, bien piquée sur les fers, bien affilée sur l'ongle, bien coupante, bien en main, le « coudier » (1) aux reins, il entra, lui troisième, dans le pré, et se mit derrière Laurens qui suivait Fabri.

Et le voilà parti! En cadence, le corps un peu penché et balancé sur les jambes, il lance la faux avec toute la force de ses bras souples. *Zim!* La faux siffle, l'herbe tombe et s'amoncelle. *Zim! zim! zim!* à coups égaux, encore, encore, toujours ainsi!

— Mais que veut ce novice? Est-ce qu'il aurait la prétention de nous sortir de l'andain? Ah! mon petit, il faut ici plus que de la force et des muscles : il y faut du savoir et de l'habitude. Et hardi!

Pasim, pasam, pasim, aiguise, aiguiseras!
Pasam, pasim, pasam, coupe fin, coupe ras!

(1) Étui de bois rempli d'eau où baigne la pierre à aiguiser.

Les faux pleurent sur la pierre, puis sifflent de nouveau. Plus penchés, plus balancés, avec tout leur art et toute leur maîtrise, Laurens et Fabri s'efforcent.

— Hardi toujours!

Mais, quand ils se retournent, Mir a gagné sur eux de quelques foulées.

— Attends donc un peu!

Et :

Pasim, pasam, pasim, aiguise, aiguiseras!
Pasam, pasim, pasam, coupe fin, coupe ras!

De plus fort, encore, à coups plus pressés et à la course, pour remonter du fond au bout du pré et reprendre l'andain!

Ils luttèrent ainsi trois heures d'ahan...

A la fin, Laurens, sentant la faux de Mir sur ses talons, jeta la sienne, de fatigue et de dépit, et se laissa tomber sur l'herbe.

— Si tu fauchais toute la saison, dit-il à Mir, tu serais le roi des faucheurs...

A l'heure des repas, Mélie arrivait. Il voyait de loin briller sa paillole blanche; et elle, en se dis-

simulant derrière les haies, lui adressait des signes d'amitié. Et c'était plus de bonheur qu'il n'en fallait en un jour, du courage et de la force à doubler la fauchée.

Maintenant, aux râteaux et aux fourches, et du foin sur les chars à pleine corde!

Le soleil brûle; la prairie est une grande fournaise crépitante et parfumée, pleine de cris joyeux.

Et Mélie, toute fine et tout élancée, toute coquette dans son corsage à fleurs, vient parfois promener le râteau derrière l'attelage de Mir, ou, d'un rameau feuillu, avec sollicitude, émouche les taureaux et chasse les essaims de taons qui bourdonnent. Les chars s'emplissent et se vident. Et toujours du foin! Après un pré, un autre pré!

— Hardi! fait le pagès, que la fièvre du travail entraîne aussi et qui sent ses os s'adoucir dans cette cure de sueur. Hardi, les enfants!

Mais le soleil, roi des foins, roi des blés, a mûri à son tour l'épi des seigles qui s'inclinent.

En chantant leurs chants plaintifs, leur faucille en fusil sur l'épaule, chasseurs de la moisson, les moissonneurs sont arrivés. Ils viennent du Sauveterrois et du Carmausin, race chétive et ratatinée, *ventres noirs, pétarris*, mangeurs de châtaignes, Ségalis (1), mais résistants et infatigables, les maîtres de la faucille pour laquelle, tout petits, la nature semble les avoir faits à dessein.

La cohorte qui se présenta au Rouquet était de dix.

Champs parcourus, marché conclu, arrhes données, les voilà dès le petit jour au champ de la Croix.

— Douze séterées, dit Couderc, le chef, en le

(1) Les Ségalis, de Ségala, terre à seigle, furent longtemps, aux hommes généralement forts du Rouergue, ce que sont certaines tribus de Lilliputiens, rencontrées par Stanley, aux splendides races des pays environnants. Mais, depuis le chaulage, la valeur des ségalas les plus pauvres a presque quintuplé; le blé y prospère; l'accroissement de la richesse a permis une nourriture plus substantielle; la chaux est passée, à la lettre, dans les os des habitants, dont la stature se relève tous les jours. De leur tempérament ancestral, ils ne conserveront bientôt plus, comme traits distinctifs, que leur incomparable vaillance au travail.

mèsurant de nouveau du regard. Demain, à midi, il faut être sortis d'ici.

Lentemènt ils aiguisèrent leurs faucilles, se signèrent et prirent rang tour à tour.

O les vaillants petits hommes!

Regardez-les : traçant tous une échelle pareille, entraînés d'un même élan, la main droite frappant le blé, le bras gauche arrondi pour le recevoir, les reins cassés, ils besogneront ainsi tout le jour, sans autre répit que le temps de leurs maigres repas; et la nuit encore, après un court sommeil, ils quitteront le foin de la grange, pour aller lier la javelle adoucie par la rosée et entre-croiser les gerbes.

Et sous le soleil de feu, et sous la lune alanguie, au rythme de la faucille ou au bruissement de la gerbe gazouillant sous le lien, ils chanteront à voix perdue quelque chanson d'amour, quelque refrain de guerre, quelque complainte larmoyante.

Quand les moissonneurs passèrent au champ du Bouscaillou, les faneurs, au-dessous, achevaient de lever le foin du pré Rajal. Ils s'appe-

laient les uns les autres, jetaient des cris, s'excitaient au travail avec des plaisanteries.

— Hardi, les Ségalis!

— Hardi, les Montagnols!

Puis, l'un des premiers dit la chanson de ce roi de Paris, qui se fit moissonneur pour l'amour de la belle Micole. Mais il était si maladroit, le pauvret! que du premier coup de faucille, *pécaïre!* il s'entailla affreusement la main. Micole, en le soignant, en avait déjà le cœur tout ému. Mais comment aurait-elle pu résister encore, quand elle vit briller l'anneau royal au doigt de son amoureux? Le fils du roi de Paris épousa donc Micole, et devint si habile à manier la faucille qu'il fut bientôt nommé le roi des moissonneurs.

Vive le roi des moissonneurs!
Toutes les *colles* (1) le respectent.
Plaines, vallons partout répètent :
« C'est Dieu qui bénit leurs sueurs. »
Vive le roi des moissonneurs!

— Eh bien, dit aux faneurs le chef de la cohorte, qu'en dites-vous, enfants, de celle-là?

(1) *Cohortes de travail.*

— La chanson n'est pas mal, répondit un des faneurs. Mais écoute un peu la nôtre.

— A toi, bouvier, et, de toute ta voix, la chanson des faucheurs!

Alors, sur sa charretée, tandis que sans arrêt les fourches et les râteaux volaient dans le foin, Mir commença :

Abal, sul poun de la Cadeno,
En-t-anen dalha lou Prat-Grand,
Passabou Ramoun et Bertran :
La treito bouès de la Sereno,
D'al founs de l'aio, lour cantet
Uno cansou que lous perdet :

Là-bas, sur le pont de la Chaîne,
En allant faucher le Pré-Grand,
Passaient Raymond et Bertrand :
La traîtresse voix de la Sereine,
Du fond de l'eau, leur chanta
Une chanson qui les perdit :

Mais, chut! Les moissonneurs répondaient à l'unisson en chantant le second couplet :

Cranes efans, belo junesso,
Que sès la flour de mous balouns,
Lous prats sou grans, lous jours sou louns;
Aures be tens, pell'herbo espesso,

De bous coufi dins las susous.
Prep de moun aïo, asseta-bous.

Crânes enfants, belle jeunesse,
Qui êtes la fleur de mes vallons,
Les prés sont grands, les jours sont longs ;
Vous aurez bien temps, dans l'herbe épaisse,
De vous cuire dans les sueurs.
Près de mon eau, asseyez-vous.

— Comment, ces *pétarris* savent encore celle-là! dirent les faneurs dépités. Mais entendez-moi ces voix de crevés!

Et tous en chœur de répondre :

Qu'al bord d'el riou cante la calhe,
Cante lou merlhe, amai l'auriol!
Que sus las flours lou parpalhol
Dins la rousado se miralhe!
Que la cigale et lou grelhou
Butou rasclet en carilhou!

Qu'au bord du ruis chante la caille,
Chante le merle et le loriot!
Que sur les fleurs le papillon
Dans la rosée se mire!
Que la cigale et le grillon
Poussent l'archet en carillon.

Et ainsi, tour à tour, du pré au champ, du coteau à la vallée, répercutés par les échos, reten-

tirent les malheurs de Bertrand et de Raymond.

Per m'escouta, las hiroundèlos
Laissou la tourre et lou clouquié;
Lous canards benou d'al pesquié,
D'al bouscalhou las tourtourèlos;
Lous raussinhols et lous pinsous
Cantou mous cans et mas cansous.

Pour m'écouter, les hirondelles
Laissent la tour et le clocher;
Les canards viennent du vivier,
Du bosquet les tourterelles;
Les rossignols et les pinsons
Chantent mes chants et mes chansons.

Abant d'ana dalha la prado,
Benès, éfans, bous refesca;
Benès nada, benès pesca;
Et, se la truito bous agrado,
Al founs del gourp cabussares;
Tantos et mai n'atrapares!

Avant d'aller faucher la Prade.
Venez, enfants, vous rafraîchir;
Venez nager, venez pêcher;
Et, si la truite vous agrée,
Au fond de l'eau vous plongerez,
Tant et plus en attraperez!

Moun aïo lindo se proumeno
Dins l'oumbro tiedo del mati.
Oh! qu'un plase de s'espandi,
De se bressa dins la Sereno
Que rebiscolo et degourdis
Coumo la foun del paradis! »

Mon eau limpide se promène
Dans l'ombre tiède du matin.
Oh! quel plaisir de s'ébaudir,
De se bercer dans la Sereine
Qui ranime et vivifie
Comme la fontaine du paradis! »

La treito boués aital cantabo;
D'abal mountabo per amoun ..
Ta pla que Bertran et Ramoun
Dins lou gourp ploun que lous tentabo,
Mitat belhen, mitat rêben,
Férou lou saut per pren'un ben.

La traîtresse voix ainsi chantait;
De bas en haut elle montait...
Si bien que, Bertrand et Raymond,
Dans le gouffre profond qui les tentait,
Moitié veillant, moitié rêvant,
Firent le plongeon pour prendre un bain.

Las fenejairos del bilatge
Benioù feneja lou Prat-Grand;

Sounèrou Ramoun et Bertran
Dins lou randal, dins lou bouscage...
Bertran, Ramoun, hélas! hélas!
Dal fòuns del gourp tournerou pas.

Les faneuses du village
Vinrent faner le Pré-Grand;
Elles hélèrent Raymond et Bertrand
Dans les fourrés, dans le bocage...
Bertrand, Raymond, hélas! hélas!
Du fond du gouffre ne revinrent pas.

Et dendespiei, sul bord de l'aio
Ount dormou lous efans perduts,
A miejo-nuech s'ausis un bruch
Que la nijoule s'en effraio...
Et lou mati, toutos las flours
N'où lous elhous moulhats de plours.

Et depuis, sur le bord de l'eau,
Où dorment les enfants péris,
A minuit s'entend un bruit
Dont l'effraie s'effraye...
Et le matin, toutes les fleurs
En ont leurs petits yeux mouillés de pleurs.

Belo junesso degourdido,
Quand passares abal sul poun,
Oh! fintes pas dins lou gourp ploun...
Anas dalha l'herbo flourido...

De la Sereno et sas cansous,
Paures efans, mefisas-bous!

Belle jeunesse dégourdie,
Quand vous passerez là-bas sur le pont,
Ah! ne regardez pas au gouffre profond...
Allez faucher l'herbe fleurie
De la Sereine et ses chansons,
Pauvres enfants, méfiez-vous! (1).

Et le travail continua :

Ivresse du foin coupé et des javelles chancelantes, griserie du soleil sur les poitrines nues, labeur réconfortant et sacré de la terre, qui laisse debout les vieillards après dix-huit heures! Ainsi ils allaient, dans les fleurs, les foins, les blés, au milieu des plaisanteries, des cris et des chansons, Ségalis et Montagnols, Couderc et sa cohorte, Laurens et Fabri, les faucheurs, Toussaint, Mir et Ambroise, André et Virgine, les remplaçants de Lucien et de Césarine, Pierrounel, porteur des repas, qui, pour être plus vite, trottinait tout déchaux, le Frézat, ainsi

(1) Cette chanson patoise, ainsi que l'onomatopée de la faux, est de l'abbé Bessou, le Mistral de notre Rouergue. Son poème, *D'Al Brés à la Toumbo,* a des beautés qui ne le cèdent point aux plus beaux chants du poète provençal.

nommé, parce qu'il avait les cheveux frisés, et Parrancou qui, lui, boitait un peu des reins, tous les deux faneurs à la journée.

Ils allaient de l'aube à la nuit.

Le jour semblait interminable. Les reflets inextinguibles du soleil disparu donnaient l'impression qu'il se cachait encore au couchant, et, durant le temps à peine d'un somme, il avait franchi les espaces mystérieux, et reparaissait, rouge flambant, de l'autre côté des monts.

Debout! De nouveau debout! Debout, dans toutes les *bories,* dans toutes les pagésies, dans toutes les cabanes, dans tous les mas, dans tous les villages! Debout, tous les paysans!

Les récoltes se desséchaient et s'enlevaient à mesure et, à voir croître, en grandes taches, les étendues dépouillées et flétries, l'esprit étonné se demandait par quel prodige le petit bloc de flamme qui se promenait dans l'azur, et la fourmi humaine qui rampait sur la terre, pouvaient y produire si vite de telles dévastations.

Au Rouquet, l'entrain était superbe. A défaut

du pagès dont la fatigue avait réveillé les douleurs, et de Toussaint qui nonchalamment laissait tomber son sceptre, Mir prenait de plus en plus le commandement de la ferme. On l'écoutait et on le suivait, parce qu'il voyait juste et marchait toujours le premier. — Quel homme il fait! se disait le pagès, touché à sa fibre sensible. Et, des ombrages où il se traînait, paresseux par force et désœuvré, il prenait un singulier plaisir à voir le jeune et beau bouvier que sa chemise fine, sa ceinture et ses bottes distinguaient encore de ses compagnons, tel un vrai chef, exercer sur eux sa maîtrise d'intelligence, de force et de race. Alors, il se surprenait d'étranges pensées dont il s'étonnait et s'indignait à la fois : — Ah! s'il avait eu un fils, un fils semblable à Mir, un fils au lieu de Mélie... Mais non, maintenant il aimait mieux Mélie. Oui... Mais le Rouquet, son beau Rouquet, plus cher que sa prunelle et plus cher que sa vie, qui l'aurait donc après lui? Qui le dirigerait, qui le soignerait, qui l'améliorerait encore? Peut-être quelque « homme de place », qui n'y mettrait jamais les pieds et le livrerait à la dévas-

tation des fermiers; ou peut-être quelque freluquet, dépensier, coureur de foires et d'auberges et de femmes, comme on en voyait tant, et qui vous mangerait les bœufs avec l'araire et les champs l'un après l'autre.

D'autres fois, il songeait à la Prade du voisin. Ah! cette Prade! Il avait longtemps espéré que le père de Mir, de plus en plus gêné, se trouverait heureux de la lui vendre, afin de conserver le reste de la Roque. Or, le voisin se maintenait toujours. Et ne disait-on pas qu'un prochain et riche mariage de son aîné allait le tirer d'embarras?

— Mais, quelle fille ayant un peu d'avoir, s'écriait Salvat pour se rassurer, serait assez folle pour entrer dans cette maison de ruinés?

Alors, suivi de Rapin et de Labri, ses compagnons habituels de repos, dont les yeux étonnés essayaient de comprendre ces monologues irrités et les raisons de ces déplacements, il quittait ses faneurs ou ses gerboyeurs pour voir, une fois de plus et de plus près, la belle prairie.

Et, l'ayant bien prise dans ses yeux et de nou-

veau appréciée dans sa tête, il se cachait dans sa haie de noisetiers dont la fraîcheur et l'ombre lui paraissaient plus douces. Quand donc cette ombre et cette fraîcheur et son soleil seraient-ils à lui?

Son envie, exaspérée par l'attente et la peur des obstacles, tournait à l'obsession, lui coupait toute autre ambition et tout autre désir; et, même dans son sommeil, les voix profondes de son âme de terrien lui criaient : « La Prade! la Prade! »

Dans un de ces instants où la pensée ballotte entre l'espérance et la crainte, il en vint à s'avouer que si Mir la portait au Rouquet, eh bien, eh bien...

Mais, à quelque temps de là, ayant cru remarquer un regard d'intelligence entre sa fille et lui, il devint rouge de colère.

Puis il revenait contempler la belle prairie.

Telles étaient la perplexité du pagès et ses rêveries folles, durant les journées interminables où ses travailleurs emplissaient les chars de foin et de gerbes, sans lui.

Cependant, les amants qui se consumaient d'amour, et ne pouvaient plus vivre dans cette contrainte de dissimulation et de mystère, comprenaient bien que le don de la Prade par le père de Mir, pourrait seul vaincre la résistance du pagès. Mais ainsi, l'obstacle ne faisait que se déplacer; car ils savaient bien aussi que la prairie n'était pas moins chère à qui la possédait. Toutefois, dans une tentative désespérée, le jeune homme partit pour la Roque.

C'était un dimanche. Il tourna tout le jour autour de son père; enfin, après avoir éloigné ses frères et retenu sa mère, il parla ainsi :

— Papa, je voudrais vous dire quelque chose... Avec la demoiselle, nous nous aimons.

— *Magine!* s'écria le père.

Mais, contenant aussitôt son étonnement et sa joie.

— Et elle tient bien à toi? demanda-t-il.

— *Opé,* nous nous aimons bien.

— Le pagès ni la pagèse n'en savent rien?

— *Nani.*

Et, questionna encore le père, avec un

regard inquisiteur qui fit rougir Mir jusqu'aux oreilles, rien ne s'est passé?

— Oh! papa!

— Pauvre petit! dit la mère avec tendresse.

Lui, Blanchis, ayant donné satisfaction à tous ses scrupules et éclairé sa conduite, sa figure s'épanouit.

— Eh bien, reprit-il, avec une confiance superbe qu'animait le plaisir des représailles, j'irai faire la demande pour le cadet, puisqu'on n'a pas voulu de l'aîné...

Et, se tournant vers sa femme :

— Dis, nous pourrions presque réunir les deux noces?

C'était une allusion au mariage de l'aîné, au mariage *riche*, qui était maintenant assuré aussi. Il éclatait dans son triomphe.

— Vient un temps pour tout le monde... ajouta-t-il enfin, avec un soupir d'immense soulagement, en songeant non seulement à la Roque sauvée, mais au nom des Blanchis de plus en plus grandi et honoré.

Et ses yeux se fermèrent. Il remerciait secrè-

tement le ciel de continuer à protéger les vieilles familles honnêtes, comme la sienne.

— C'est que, murmura le jeune homme en tremblant, le pagès ne me trouvera pas assez riche. Si vous me donniez la Prade...

— La Prade!

Le père bondit.

— La Prade! s'écria-t-il. Y penses-tu? Y pensez-vous? reprit-il avec colère, croyant déjà à un complot du pagès avec son fils, pour lui enlever sa prairie.

En vain, le pauvre garçon s'engagea-t-il à la rendre après son mariage, ce qui était d'ailleurs chose non permise; en vain, implorait-il du regard sa mère. La Prade était et resterait à la Roque, à la Roque et à l'aîné. Le maître n'en aurait pas distrait un lambeau pour l'établissement de ses dix autres cadets ou cadettes à la fois.

Mir baissa la tête; il s'attendait à cette réponse, qui ne lui paraissait point trop injuste.

Pauvre Mir!

Et Mélie parla, voulut parler aussi à sa

mère. Mais elle étouffait aux premiers mots. Des larmes de douleur et de confusion coulaient sur ses joues.

— Mais, qu'as-tu donc? lui demandait sa mère.

— Je veux aller au couvent, dit-elle enfin, dans une explosion de sanglots.

— Au couvent! au couvent!...

La bonne mère avait compris.

— Mélinou, lui dit-elle, tu me caches quelque chose.

— Oh!

— Tu aimes quelqu'un.

Elle prit sa fille dans ses bras, mêla ses larmes aux siennes :

— Dis-moi, à moi, tout, tout.

Et alors, avec des pudeurs, des regrets et de nouveaux sanglots, le nom de Mir s'échappa des lèvres de Mélie, comme une goutte de rosée d'une feuille trop pleine :

— Mir!

— Mir.

— Mir, le bouvier! Mir sans rien!

— Mais n'est-il pas bien élevé, bien intelligent, bon travailleur? reprenait Mélie.

— Oh! Jésus!

— De bon oustal?

— Oh! sainte Vierge!

— Si on nous sépare, nous mourrons.

— Notre-Seigneur! que faut-il entendre! Et que dira « le père »?

Malgré sa bonté, la pauvre femme ne pouvait, elle non plus, se faire à l'idée d'un mariage aussi disproportionné de fortune et redoutait, plus encore que sa fille, la colère du pagès.

— Un bouvier et sans rien! répétait-elle. Oh! que le père ne le sache jamais!

Les amants n'avaient d'espoir qu'au temps. Ils ne songeaient plus à s'enfuir; ils attendraient. Vrais fils de paysans, habitués à la souffrance et aux longs chagrins renfermés, ils refouleraient leur amour dans leur cœur et ne seraient malheureux que de trop s'aimer. N'étant pas séparés, leur peine leur serait encore douce. Ils seraient de plus en plus prudents et réservés dans leur affection pour pouvoir demeurer sages...

Aux champs, l'amour le plus chaste devient bientôt tout l'amour; et certes, au prix de leur faute, la mort leur eût paru douce. Tant de jeunesse, tant de penchant de leurs âmes, tant d'ardeur de la saison, tant de spectacles voluptueux de la ferme les sollicitaient!... Mais le sentiment de l'honneur chez Mir, la peur du péché et de l'enfer chez Mélie, la protection aussi de la Vierge, que la jeune fille implorait à genoux, les préservaient d'eux-mêmes. Déjà, ils ne se recherchaient plus. Quand ils se rencontraient par hasard, ils se disaient des choses indifférentes, et leurs regards n'exprimaient qu'une tendresse amère et pitoyable, résolue à se contenir, s'il le fallait, jusqu'au tombeau.

Malheureusement, leur secret n'était déjà plus à eux; c'était le secret de la ferme, le secret dont on chuchotait, dont on plaisantait, à mots transparents, devant eux. Ils étaient épiés, surveillés par tout le monde. Pierrounel lui-même savait...

Un jour, le bon vieux, prenant son grand air et sa voix de reproches, vint vers Mir :

— Tu sais, tu sais, lui dit-il, Mélie est ma petite; ce n'est qu'une enfant; et tu sais...

— Que veux-tu dire, Pierrounel?

— Je sais tout, nous savons tout; et tu sais...

Pierrounel perdit là la fin du prêche qu'il avait préparé et, rougissant comme une jeune fille des choses qu'il aurait encore voulu exprimer et qu'il ne sentait pas trop bien, il s'éloigna en murmurant contre lui-même.

Mais il aimait Mir aussi, qui le défendait des railleries des autres et, à quelques pas, se retournant, il lui cria :

— Méfiez-vous d'Ambroise!

C'était Ambroise, en effet, qui, quelque temps avant, du milieu d'un massif, avait surpris un de leurs colloques derrière la haie du Plantié. Le pâtre difforme, qu'un rêve perpétuel d'amour et d'épousailles torturait, n'en pouvait d'abord croire ses yeux et ses oreilles. Il ne put supporter tant de bonheur chez un autre.

— Mir! Et pourquoi jamais lui?

Tout son besoin d'affection, tous ses instincts de concupiscence, toutes ses convoitises de femmes, si longtemps caressées dans la solitude des pâturages et la tiédeur lascive de la bergerie, se rallumèrent dans ses veines et lui étreignirent le cœur; mais, en même temps, lui revenait le souvenir des dédains et des affronts qu'il avait reçus d'elles, vrai supplice de Tantale qui serait toujours son partage; et, pris d'une fureur maniaque, couvant contre Mir, comme contre un rival, d'obscures vengeances, il était venu conter malignement l'aventure aux autres et irritait leur propre jalousie.

— Il nous commande, comme si tu n'étais pas là, disait-il à Toussaint.

Il disait aux autres :

— Il nous commande, comme s'il était déjà le maître, et nous crève de travail, comme si nous travaillions déjà pour lui.

De même, en haine des femmes, il déchirait la conduite de Mélie.

Et, à sa voix, tous, moutonniers et faibles, sentaient frémir aussi, au fond de leur âme, le

grand vice paysan, l'envie ténébreuse et dévorante; et les meilleurs, ainsi excités, n'eussent pas été fâchés de quelque mésaventure pour les amoureux.

Dans ce temps, au Rouquet, se terminaient les grands travaux.

CHAPITRE XIII

LA SOULENQUE (1)

Tout était à l'abri, les foins dans les granges et les gerbes à l'aire. En trois énormes gerbiers, arrondis comme des toupies, casqués comme des magots, orgueilleux comme le pagès, elles défiaient désormais les coups de vent et l'averse.

— A présent, dit le maître, faisons la *Soulenque*.

Aussitôt, un tourment de fête et de chère lie s'empara du Rouquet.

Le coq rouge se faisait vieux et sa fière crête, déchiquetée en cent combats, pendait inerte et flasque sur son bec, comme un pavillon baissé. Avec trois cochets, bâtardeaux d'une dinde, qui s'étaient gavés de sauterelles et de grillons à sa

(1) La fête du soleil et des travaux.

suite aventureuse, il fut dévoué par les maîtres.

Un antenais (1), qu'une opération cruelle avait laissé moins philosophe qu'Abélard, retiré des joies du monde et du troupeau, tournoyait dans le Pradel, les yeux hagards et les jambes convulsées, et se donnait des extases de derviche. Depuis longtemps, le maître s'était résigné à son sacrifice.

Une fournée de pain frais où l'on mêlerait, pour cette fois, un peu plus de fleur de farine, des fouaces et des tartes de Mélie, voilà le gros du festin qu'on entrevoyait.

Mais, un matin, Ambroise jeta sur la table un bouquin de lièvre qu'un lacet de laiton, tendu entre deux pieds d'aubépine, avait arrêté en plein triomphe de ses pérégrinations nocturnes.

— Fais-en autant ! dit-il rageusement à Mir.

— Sans doute ! répondit Mir avec dédain.

Et, décrochant le vieux fusil de la cheminée, il fit, à l'affût, les nuits suivantes, un vrai carnage de lapins. Les imprudents et les audacieux

(1) Mouton de deux ans.

qui venaient lui brouter l'herbe de la Devèze et folâtrer au milieu des cornes de ses bœufs!

— Il nous faut aussi du poisson, dirent Catusse et André.

Et, avec le Frézat et Parrancou et Toussaint lui-même, Toussaint, le malheureux! qui, avec la prison, risquait en cette nuit le pain de ses petits de tout un semestre, chargés chacun d'un faix de bouillon blanc, ils s'en allèrent empoisonner la chaussée du Moulinet. Étant en nombre et avec le clair de lune, ils ne craignaient point trop la Trêve; mais, ils n'avançaient que pas à pas, toujours prêts à s'enfuir, car ils voyaient partout des embuscades de gendarmes.

Les petits poissons tressautaient, à la chasse des mouches; les gros, on les devinait à l'affût sous les pierres. Qu'il en périt, cette nuit-là, de vérons, de goujons, de loches, de cabots, de barbeaux et de truites saumonées, si jolies à prendre, avec leur ventre tacheté de points rouges et noirs, mais si sinistres à voir en songe, quand, dans le pressentiment des rêves,

elles vous fixent avec leurs yeux mystérieusement malfaisants, ou glissent dans vos mains, avec la viscosité horrible des serpents!

Les pêcheurs en rapportèrent une charge, et le lendemain, sur deux kilomètres, la rivière en était encore couverte.

Quelle soulenque on allait faire!...

Ce fut un dimanche, après la messe. Chacun avait un peu plus soigné sa toilette; et la joie rayonnait sur les figures, joie des corps nettoyés des souillures des travaux, et qui semblaient respirer par tous les pores le bien-être et la vie, joie des âmes tout imprégnées de la poésie des hymnes et de la majesté des offices, joie de la fête.

Le pagès, qui souffrait moins depuis quelques jours, et à qui Toussaint avait réparé son collier, avait lui-même une mine de bonheur qui redonnait quelque espoir et quelque courage aux amants.

— Zou! fit-il, du même cri dont il commandait le travail.

Les faucheurs, Fabri et Laurens; les faneurs,

Catusse, le Frézat et Parrancou; Villefranque, le forgeron, et Viala, le charron, ceux encore qui étaient retenus pour battre les gerbes, enfin, ceux de la maison, tous étaient là. Marion aussi, la femme de Toussaint, qui venait donner un coup de main au temps des lessives. Elle était venue avec son dernier-né sur les bras et son précédent, Louisou, dans les jupes, tous deux gros, gras, joufflus, car ils n'avaient pâti ni le lait du sein, ni le pain noir, ni l'eau fraîche. Mais ils étaient aussi émus, les pauvres petits! des parfums des viandes qui cuisaient sur la braise, que de jeunes louveteaux devant le premier quartier de venaison.

Mais, qui monte encore l'escalier? Rapin et Labri, en arrêt devant les broches, se précipitent en jappant. Quel est donc ce nouveau convive que personne n'attend? Holà! Écoutez l'épître qu'il chante, avant d'entrer :

LECTIO LIBRI SAPIENTIÆ

La brebis n'est pas la chèvre, ni la chèvre le mouton, ni le mouton le papillon. — Ni le papillon la

caille, ni la caille le perdreau, ni la taupe le blaireau, ni le loup le renardeau. — Ni le chiffon le sac, ni la Trève le Garamach, ni le Garamach le Drac, et l'on me dit le fou... ou... ou... de Sévérac !

— Ah ! c'est le fou, le fou de Sévérac !

Le pendard, le goulu, qui, du Puech de Mouffe, a éventé les parfums qui montent de la cheminée ! Il faudra bien lui faire une place aussi.

Car son droit de mendiant n'est point douteux. Et puis, sa démence et sa qualité de diacre tonsuré, curé manqué, lui valent encore des égards.

— A table, Régis ! cria le pagès.

Et l'intrus, géant au crâne énorme, dénudé par ses tempêtes, la barbe en écume, la blouse en loques, la poitrine velue, effronté et sordide, mais bon enfant et riant de son aubaine, posa son sac derrière la porte et entra en chantant, cette fois, l'*Introïbo*.

Et le service commença.

D'abord, la soupe traditionnelle d'épaule farcie, tout embaumée d'un parfum délicieux de

mouton et d'herbes, remplit les écuelles. Plus que les mets solides, elle saisissait à la fois tout leur palais et donnait à leurs papilles, que les douceurs n'avaient pas émoussées, une sensation pleine d'exquise gourmandise. Quand elle fut finie, ils en dégustaient encore la saveur de la langue et des lèvres.

Ensuite, venaient les viandes. Ils les mangeaient d'abord lentement, pour faire durer leur plaisir et se réserver. Cependant, ne voulant rien perdre des bons morceaux qui passaient, ils tournaient les os dans leurs doigts et en détachaient les dernières fibres avec leur couteau; puis, ils les jetaient aux chiens qui les happaient au vol.

Ils parlaient peu, malgré leur désir de faire éclater leur joie. A cette heure, oubliant tout du monde, ils ne vivaient que pour eux.

Seulement, Toussaint, sans trop songer non plus à ses autres absents, s'extasiait encore du bonheur de Louisou, qui dévorait à pleine bouche et à pleines mains. Et, de peur qu'il n'en prît tout son content, il l'encourageait :

— Mange, petit, mange, lui disait-il avec tendresse.

Mais, à la longue, les plats succédant aux plats et les cruches de vin se vidant, une douce chaleur courait dans leurs veines et excitait leur cerveau. Ils se lançaient des boulettes, se faisaient des niches, s'interpellaient avec des cris, se détendaient de l'application, vrai travail des mâchoires, qu'ils avaient mise à leur plaisir.

Le mouton revenait en toutes sauces; le poisson suivait les rôtis dans la même assiette qu'ils récuraient soigneusement, avant chaque service, avec un morceau de pain. La pendule, qu'ils regardaient souvent, allait trop vite; mais ils n'entendaient pas sonner les heures. Et de nouveaux plats arrivaient sans cesse, nouveaux sujets de convoitise et de satiété. Les convives se levaient, sortaient et revenaient, acharnés au festin comme ils l'eussent été au travail. Cependant, les plus énergiques semblaient demander grâce et s'arrêtaient, lourds de corps et d'esprit.

Quand la grande roue de fouace, la fouace traditionnelle, faite de pâte fine et légère, un tantinet sucrée, qui, après le rassasiement, tente encore la gourmandise et entretient le désir de boire, quand elle apparut, large comme la table, ce fut une explosion de rires bruyants, d'appels d'amitié et de propos querelleurs, une joute de saillies où la vieille malice gauloise, dans ce milieu de rusticité toujours fécond, coulait avec une fraîcheur de source :

— Ohé! Pierrounel, gare à tes deux dents! Tu vas les laisser dans ce morceau!

— Prends garde, Ambroise, de te mordre! tu pourrais en crever!

— Ohé! Mir, disait le pâtre avec une effronterie qui provoquait des rires, connais-tu rien de plus doux?

On taquinait le fou :

— Ohé! Régis, cette fouace n'est-elle pas un régal de curé?

— Régal de chanoine, répondait-il en faisant travailler ses mâchoires. *Benedicat vos!*

— Quel bon père vous faites à table! Vous ne

damneriez sûrement personne, vous, Régis? lui dit Virgine.

Il s'arrêta pour la regarder de ses yeux blancs, effroyables.

— Je damnerai toutes les femmes, répondit-il sévèrement; toutes, toutes.

— Et que vous ont-elles fait, Régis?

— Oh! dit-il avec désolation, une m'a tenté; mais j'ai fait pénitence. Et maintenant, quand je les confesse et qu'elles me disent : je ne pécherai plus, je leur réponds : vous êtes comme les chèvres qui chevrotent : Bééé, bééé, bééé, je n'y reviendrai plus, disent-elles; et, dès la Saint-Martin, toutes rebêlent au bouc. Ainsi vous faites. Malédiction sur vous! Au feu de l'enfer, toutes, toutes!...

— Au feu de l'enfer! répéta Ambroise.

Et celui-ci de regarder méchamment Mélie, et le fou de s'exalter davantage, et tous les autres de rire.

Le pagès était indulgent à ces plaisanteries, riant lui-même de son air réservé, sans trop de regrets ni du mouton tourneur, ni des volailles

mortes, ni de la farine fine, ni du vin qui coulait des cruches; et il disait affectueusement à Mir, en lui servant à boire :

— Cadet, aujourd'hui il en retourne. A la table comme au travail! Rions et buvons! l'année pourrait être plus désastreuse.

Ce qui faisait ricaner Ambroise; mais on n'y prenait point encore garde...

Et :

Tra, la, la, la, la, la, la...

La main sur son oreille et la tête tournée, le pied scandant la mesure, Fabri venait d'appeler les danses.

— La bourrée à quatre! non, à huit! la quadrette! Et les maîtres pour commencer!

La pagèse, Mélie, Marion et Virgine pour dames, avec le pagès, Mir et les deux faucheurs comme cavaliers!

Et :

Tra, la, la, la, la...

Sur le pavé de l'oustal où claquaient leurs

souliers, avec des battements de mains ou des cris, avec des souplesses et des grâces, aussi naturellement jaillies de notre belle danse que la bruyère de nos monts, ils allaient, voltaient, frappaient le sol, tantôt au son du fifre d'Ambroise, tantôt à la voix des chanteurs successifs, qui s'entraînaient en rythmant toujours le mouvement, de leur pied.

Cla, cla, cla, cla, pan, pan, pan...

Et la pagèse en était rajeunie; et le pagès, en boitant toujours un peu, semblait y mettre de la mignardise.

Voici la scottisch, une auvergnate; voici la valse.

Mais, à celle-ci, tous étaient un peu balourds. Viala avec Marion, Ambroise avec Virgine, tout heureux de tenir la belle dans ses bras, Parrancou avec Fabri, faisant cavaliers seuls, ne pouvaient prendre le pas ou se détraquaient aux premiers tours.

— Eh, les jeunes! dit le pagès. Vous, Mir! toi, aussi, Mélie! Tout le monde danse aujourd'hui.

— C'est cela, crièrent les autres en souriant : Mir avec Mélie !

La pagèse aurait bien voulu retenir sa fille; mais il n'était plus temps.

Mir donnait déjà la main à Mélie.

Et *zam !*

Enlancés l'un à l'autre, oublieux de tout, ils s'élancèrent en tournant. Et ils tournaient, tournaient, également souples et légers, pareils de taille et de beauté. Tantôt, au mouvement lent de la valse, ils se laissaient aller dans un abandon balancé; tantôt, aux reprises toujours plus précipitées, ils s'envolaient dans un tourbillon.

On les applaudissait; on les encourageait, non sans malice.

— Quel joli couple ils feraient ! disait-on à la barbe du pagès, en riant de son ignorance.

— Eh ! oui, répondait-il ingénument, ils feraient un joli couple.

Et son imagination, que le vin avait exaltée un peu aussi, suivant la voie où on le poussait et qui était la voie de ses rêveries, lui montrait de nouveau Mir et Mélie définitivement unis, non plus

pour des danses futiles, comme en ce moment, mais pour les occupations solides du ménage et de la ferme, le grand et éternel travail du Rouquet; et, autour d'eux, dans une crise d'attendrissement qui lui brouillait les yeux, il voyait encore un groupe de tout petits enfants, éveillés, caressants, joufflus, comme Pierrou et Louisou qui dormaient maintenant sur le lit, des petits enfants qu'il conduirait par la main dans les étables et dans les champs, dans les prés... dans la Prade de la Roque, qui serait à lui, à eux, au Rouquet...

Ainsi songeait le pagès, au mouvement toujours cadencé de la valse, tandis que la robe rouge de Mélie et la blouse bleue de Mir flottaient et se posaient en ronds.

Mais, devant cette vision d'amour que tout lui montrait déjà triomphant, l'envieux Ambroise avait de la peine à se contenir, et on l'entendait marmotter des paroles de rage et de grossières plaisanteries.

Puis, les traits crispés, les yeux fixes, luttant contre son vice, on le vit se verser coup sur

coup plusieurs rasades, comme pour se donner du courage; et, en effet, sa haine et le vin ne tardèrent pas à l'emporter.

— Pare le loup! cria-t-il tout à coup, du même ton d'alarme dont il eût, sur la montagne, hurlé à la bête ennemie. Le loup au parc!

— Qu'est ceci? Que veut-il dire? demanda le pagès.

La plupart cachaient leur figure et leurs sourires sous l'aile de leur chapeau; les chanteurs cessaient de chanter, les valseurs de valser.

Mir soutenait encore Mélie près de défaillir.

— Pare l'agnelle! pare! pare! cria de nouveau Ambroise.

— Le loup! l'agnelle!

Salvat eut un soubresaut. Il darda ses yeux sur le couple arrêté, sur Ambroise, sur sa femme qui se voilait les yeux de ses mains, sur tous. Le malaise pesait, comme un ciel d'orage.

Heureusement, les voisins du pagès firent diversion.

— Il est ivre, dirent quelques-uns autour de lui.

— Il est ivre, il est ivre, ce gueulard! répéta-t-on de tous côtés.

Et, dans une nouvelle tournée de fouace et de vin, la gaieté reprit bientôt, tumultueuse et débordante; mais c'était une gaieté fausse, aiguisée d'ironie et de malignité paysannes. Il y perçait toujours, chez beaucoup, avec le regret de la curiosité éveillée et déçue, le désir mauvais d'un esclandre.

A la fin, las de crier pour crier, l'un d'eux cependant attaqua une chanson. Et aussitôt dix voix se mirent à chanter à la fois :

Nouvelle épître du fou, chansons de table, chansons d'amour, chansons de guerre, dont ils estropiaient à la fois l'air et les paroles. Chacun voulait dire la sienne. Mais Parrancou, qui hurlait le plus fort, réussit à l'emporter :

La Rosalie, un beau matin,
S'en va au jardin,
S'en va cullir la violettu,
La jolie flür.
En son chumin elle rencontru
Son servitur.

« La Rosalie, fais-moi 'n bouquet
Qu'il soit bien fait!
Mets-y la rose avec l'uillet,
Bien propruments.
Que notre amour, sans aucun autru
Y soit dudans! »

Après Parrancou, Régis, le forgeron, dit la chanson de *Janette*, Laurens celle du *Laboureur :*

Qui revenant de labourer,
Trouve sa Marion tout éplorée.
A é i o u...

Leurs voix, au refrain, faisaient trembler les vitres, et leurs applaudissements de la fin crouler la maison.

Cependant le pagès restait songeur et dissimulé, plein de courroux contre le bouvier et se jurant, dans son orgueil blessé, que, pour avoir, de lui-même, osé convoiter sa fille, il ne l'aurait jamais; les maîtresses confuses n'osaient lever les yeux; Mir tremblait de colère retenue; et le pâtre, un moment dérouté, recommençait à les goguenarder tour à tour, de son regard et de ses facéties. Maintenant, c'était avec le refrain de la

Brebis noire que le mauvais drôle harcelait le bouvier.

— Veux-tu que je te le dise, Mir, le refrain de la *Brebis noire?*

Béé, béé, bée, ba, ba, baou!

Voilà le refrain; mais les couplets sont bien plus jolis. Seulement, pour que je te les dise, il ne faut pas être si sombre, *béé, béé, bééé*. Ni me faire les gros yeux, *ba, ba, ba, baou*. Ni crisper tes poings comme ça, *Béé, béé, béé*.

Et on riait. Mir se taisait toujours, mordant son frein.

Puis le drôle le reprit ainsi :

— Chante-nous donc la chanson de ton amie, celle que tu lui chantes toutes les nuits.

Et on rit plus fort. Plusieurs vinrent à la rescousse :

— Chante-nous-la, chante-nous-la!...

Mélie ne respirait plus; les yeux du pagès se posaient sur Mir comme un second défi. Alors, le bouvier perdit la tête. Il se dressa d'un bond,

et, bravant les autres, bravant le pagès, bravant le sort :

— Oui, dit-il, je chanterai la chanson de ma mie. Et, entends-tu, Ambroise? je défends à quelqu'un d'en rire. Entends-tu?

Il était debout, frémissant, terrible; et, comme on s'arrête paralysé à l'approche d'une catastrophe qu'on sent venir, le pagès lui-même demeura sans volonté et sans voix. Et Mir chanta :

T'aïmé ; oquel soul mout explico mo pensado.
L'amour ch'es dins moun cur, pouode pas l'exprima.
T'aïmé, coumo lo flour humido de rousado
Aimo lou ben foulet che lo ben coressa.

Refrain.

Escouto mous accens, ma charmento compagno,
La flour dé la mountagno
Es mens fresco que tus (bis).
Té juré sur mo bido,
N'aûraï pas d'aûtro mio
E n'aïmaraï che tus (bis).

Je t'aime; ce seul mot explique ma pensée.
L'amour que j'ai au cœur, je ne puis l'exprimer.
Je t'aime, comme la fleur humide de rosée
Aime le vent follet qui la vient caresser.

Refrain.

Écoute mes accents, ma charmante compagne,
La fleur de la montagne
Est moins fraîche que toi (*bis*).
Je te jure sur ma vie,
Je n'aurai pas d'autre amie
Et n'aimerai que toi.

Despiei l'urous isten ché ta douço prunelo,
S'abaïssen jusqu'as iou, me benguet inflama,
Pus counten ché lou rei, cédorio pas, ma belo,
Per tout l'or del païs, lou plase de t'aïma.

Refrain.

Escouto mous accens, etc.

Depuis l'heureux instant que ta douce prunelle,
S'abaissant jusqu'à moi, me vint enflammer,
Plus content que le roi, je ne céderais, ma belle,
Pour tout l'or du pays, le plaisir de t'aimer.

Refrain.

Écoute mes accents, etc.

Il chantait de sa belle voix tremblante d'émotion, tantôt tourné vers Mélie qui avait peine à retenir ses larmes, tantôt vers le pagès et Ambroise, qui redoutaient également la rencontre de son regard.

Certes, personne ne riait.

Quand il eut fini, tous les yeux se fixèrent sur le pagès; mais la peur du scandale l'arrêtait maintenant, et on vit seulement ses lèvres remuer.

Il y eut un instant d'attente inexprimable.

— Bravo! s'écria Pierrounel, le tirant ainsi d'un horrible embarras.

— Bravo! bravo! répétèrent les autres.

Et de nouveau, peut-être, un éclat allait être évité.

Mais déjà Ambroise ressaisissait ces âmes frustes et sans ressort, aussi prêtes à s'incliner devant les ressources de l'esprit que devant l'autorité, la richesse et la force, et qui prenaient le même plaisir à ce combat qu'à voir, dans la prairie, le hargneux et inlassable Labri japper aux cornes d'un taureau.

— La chanson est bien jolie, dit-il à Mir, mais écoute la mienne; j'en sais plus d'une.

Et titubant, toussant, faisant le paillasse, il entonna à son tour le chœur joyeux de la *Mioutou* (la petite Miette).

La mioutou est un paû fado (bis),
Tra la la, la dera la la.

Chœur.

Chut! Chut! Chut! Chut! Chut!
Che ou cal pas dire.
Chut! Chut!
Faen pas tant de bruch!

La miette est un peu folle *(bis)*,
Tra la la, la dera la la.

Chœur.

Chut! Chut! Chut! Chut! Chut!
Il ne faut pas le dire.
Chut! Chut!
Faisons pas tant de bruit!

La poésie rouergate a ainsi traduit en mélodies naïves, souvent d'une justesse admirable, la plupart des actes de la vie paysanne, et il n'en est guère pour lesquels le forklorisme local ne trouverait une chanson appropriée.

Celle-ci, avec le ton triomphant de ses couplets qui retentissaient comme une persistante dénonciation, et l'air de mystère du refrain, chanté par tout le chœur entraîné, devenait quelque chose de prodigieusement comique, railleur et méchant, une sorte de chef-d'œuvre de la ruse et de la malice terriennes, personnifiées à cette

heure dans Ambroise. Et, sur ce thème d'improvisation facile, le pâtre bigle, grandi par sa haine au rôle d'un chorège endiablé, brodait les couplets les plus fantaisistes et les plus transparents.

S'en onet ol founs de lo Prado,
Tra la la...

Chœur.

Chut! etc.

S'en alla au fond de la Prade,
Tra la la...

Chœur.

Chut! etc.

E li foet uno brossado,
Tra la la...

Chœur.

Chut! etc.

Et il lui fit une embrassade,
Tra la la...

Chœur.

Chut! etc.

Le pâtre n'alla pas plus loin. La main de Mir s'était abattue sur lui et l'avait couché sur la table où il lui martelait la tête à même.

Son nez saignait à bouillons.

— Finiras-tu, serpent?

Mais, aussitôt, quelques-uns de la ferme, André et Toussaint et Parrancou aussi, prenant manifestement parti, vinrent au secours d'Ambroise.

— Tu n'es pas le maître encore ici! criaient-ils à Mir, en se jetant sur lui. Tu n'es pas le gendre! Tu ne la tiens pas tout à fait, la perdrix! Nani! Nani!

— Au loup! Au loupas! hurlait de nouveau Ambroise, enfin dégagé.

Ce fut une mêlée générale, un esclandre définitif.

Cette fois, le pagès fut bien obligé d'intervenir. Mais ce n'était pas dans le sens qu'on attendait. Soit qu'il ne voulût pas tout à fait fermer l'avenir du côté du bouvier, soit que, dans sa justice, il le rendît moins responsable du scandale que ceux qui l'avaient amené, c'est contre les provocateurs que s'éleva sa colère :

— Qui est-ce qui parle de gendre? s'écria-t-il en frappant du poing sur la table. Qui est-ce qui

se permet de parler de ma fille? Qui est-ce qui ose élever la voix ici?

— Il vous la prend, votre fille! Au loup! Au loupas! répétait follement Ambroise.

— Et quand ce serait? reprit le père ainsi poussé. Est-ce que tu aurais, par hasard, quelques droits sur elle? Est-ce que cela te regarde? Et puis, est-ce qu'il ne serait pas assez grand seigneur pour toi? Est-ce que tu ne le trouverais pas d'assez bonne famille, bâtard? Qui est-ce qui te demande des comptes? Et vous autres, s'il vous plaît, qui est-ce qui fait la police dans cette maison? S'il y en a qui n'aient point assez mangé! S'il y en a qui ne soient pas contents! Saouls!

Et il les apostrophait ainsi, en phrases cinglantes, espacées comme des coups de fouet, avec une violence et une voix de plus en plus contenues : la voix du maître qui peut tout, car il tient le pain.

Dès le premier mot, le pauvre Toussaint s'était humilié dans l'âme; Parrancou et André se dégrisaient et baissaient la tête; et Ambroise

lui-même finissait par perdre contenance à ne plus rencontrer des regards d'encouragement.

— Saouls! répétait le pagès.

— Attrape! attrape! Saouls! saouls! reprenait Pierrounel.

— *In exitu Israel de Egypto*, se mit à chantonner Régis, en prenant à poignées les tranches de fouace qui restaient.

Il avait trouvé l'hymne de la situation.

On se levait; on sortait dans un embarras de confusion, de surprise et de déconvenue.

La maîtresse les arrêta.

CHAPITRE XIV

LA PRIÈRE

Dans sa douleur, la pauvre femme qui, durant toutes ces scènes, n'avait pas vécu, eut une pensée pieuse. Elle songea à Dieu, qui tout à l'heure serait seul entre le pagès, elle et sa fille.

— Que nous sommes mauvais, enfants! dit-elle. Faisons au moins un peu de prière.

Aussitôt, tous, dociles, revinrent à leurs bancs. Et la prière commença, la prière des jours de joie et des jours de peine, la prière de tous les soirs et de tous les matins.

La maîtresse la récitait; eux, avec Mélie, dont la voix semblait pleurer, la répondaient. Et les actes d'adoration, de foi, d'espérance, de charité, de contrition, les litanies, les invocations pour les parents, pour les amis et pour les ennemis, les *De profundis* pour les morts s'égrenaient dans

une psalmodie alternée, infiniment dolente, infiniment résignée, infiniment douce et consolante, qui attendrissait peu à peu leurs âmes de bonté, de regrets, de confiance et de pardon. Car ils n'étaient point méchants, au fond, les travailleurs du Rouquet; seulement, la pensée d'avoir été dupés par Mir dans l'entraînement des travaux, les perfides conseils d'Ambroise, la perspective de l'éternelle servitude pour eux, et la curiosité de l'aventure et le vin et la fête les avaient un instant égarés.

Et, avec des retours naïfs sur eux-mêmes, tous se redisaient sur le canevas de leurs prières :

— Que nous sommes mauvais!

— Que j'ai été mauvais! se disait André. J'ai suivi Ambroise contre Mir qui était bien plus mon ami. Pourquoi ai-je causé de la peine à Mélie, qui est bonne pour nous, et au maître qui est un maître juste?

Et Toussaint se disait :

— Depuis dix ans le pagès nous fait vivre. Où trouverai-je une meilleure place? Je ne m'habituerai pas ailleurs. Je suis vieux. Qu'importe

qu'un autre commande ici, pourvu qu'on me garde encore quelques années! Dans dix ans, Pierrou et Louisou gagneront leur vie à leur tour. Ane de bât et chien mordu! Le beau merci que j'ai dit là à Mélie et à la pagèse d'avoir invité Marion!

Et de tout son cœur, à voix plus haute, il traduisait dans le *Pater* ses regrets et sa crainte quotidienne : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

Et Ambroise se disait, non guéri de son vice, mais repentant aussi pour les suites de son action :

— Que mon sort est misérable! Il aura Mélie qui est si belle et si riche, et ce fagot de Virgine ne veut même pas de moi. Être laid est encore plus triste qu'être pauvre. Je n'ai rien en ce monde; et nul ne m'aime, nul ne m'a aimé, aucune femme ne m'aimera. Ah! s'il n'y avait pas les gendarmes et l'enfer, je tuerais quelqu'un; je le tuerais. Mais il me cassera d'abord les côtes...

Puis il reprenait, par peur de Mir, par peur de

l'enfer et avec l'espoir oublié d'une meilleure justice dans une autre vie, qui l'apaisait un peu : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation... »

Virgine disait :

— Je comprends qu'elle l'aime. Mir est un si bel homme, si courageux et si bon! Qu'elle soit heureuse! Elle n'est pas fière. Elle me donne ses vieux chapeaux et ses corsages. Si la noce se faisait bientôt, elle m'achèterait une belle livrée. Je l'accompagnerai à l'église et je serai maintenant son amie et sa confidente.

Et tous se disaient :

— Mir est sans fortune, mais de si bon oustal. La considération vaut l'argent. Assez de riches se marient bien entre eux. C'est ce qui crée tant de pauvres parmi nous. Dieu fait bien ce qu'il fait. « Priez pour nous, priez pour nous ».

Mélie et sa mère invoquaient la douce Vierge.

— Vierge sans tache, Vierge immaculée, disait l'une, j'ai été bien sage. Bénissez notre amour, touchez le cœur de mon père et rendez-

nous-le favorable. « Vierge céleste, protégez-nous! »

— J'ai eu peu de bonheur dans ma vie, disait la mère. J'ai beaucoup pleuré, beaucoup souffert. Mais j'ai été une femme de devoir et de paix. Que ma fille soit plus heureuse! Qu'elle épouse l'homme qu'elle aime! « Mère de pureté, mère aimable, mère admirable, pleine de grâce, consolatrice des affligés, secours des chrétiens. »

Et le pagès lui-même, tout frémissant, tout aheurté dans sa colère, méditait et priait ainsi :

— Quelle honte et quel affront! Ma fille s'éprendre d'un bouvier! Comme Blanchis va rire de moi, lui dont j'ai refusé « l'héritier »! Et comme il va être maintenant difficile de lui arracher la Prade! J'avais trop de prospérité, j'étais trop fier et trop dur. Cette année, j'ai empêché Marie de l'Englène (1) de glaner au champ de la Croix. Dieu me punit et humilie toujours le Rouquet devant la Roque. Quel est le sort de notre maison! Il ne faut pas cesser de

(1) Marie la Glaneuse.

faire du bien. Mon Dieu! j'enverrai un setier de blé à Marie de l'Englène. Je donnerai une tourte de pain bénit tous les dimanches. Faites que ce ne soit qu'un caprice de Mélie, qu'il n'y ait pas trop de scandale... à moins que Mir ne nous porte la Prade. « Et délivrez-nous de tout mal. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. *Amen.* »

Et tous sortirent.

CHAPITRE XV

LE DERNIER PAS

De la fenêtre, le pagès les regardait tenir leurs derniers colloques dans la cour. Ils ne riaient pas aux éclats; ils ne souriaient pas non plus avec des airs de malice, comme il le craignait; leur mine ne dénotait ni moquerie, ni allusions; Mir était amicalement entouré, mais sans démonstrations; Ambroise était allé s'enfermer dans la bergerie, mais sans huées. L'esclandre était plus que condamné; on ne s'en souvenait plus. Après tout, cette histoire ne regardait personne. Salvat se sentait le cœur réchauffé.

A ce moment, ses yeux se portèrent sur un coin de la cour, où Régis faisait le paquetage de son sac. Le fou pliait de la viande dans du papier, des morceaux de fouace dans des chif-

fons, puis des légumes, des hardes, des couteaux, tout un bric-à-brac de demi-rapine. On s'approchait de lui et on le taquinait apparemment, car il roulait des yeux farouches. Ce manège amusait encore le pagès. Enfin, le fou, ayant chargé sa besace, leva son bâton, et de sa voix formidable, avec des gestes tragiques, sur un rythme lent, il se mit à chanter.

Que chantait-il? :

Sa mioutou es maï che fado;
Tra la la la dera la la.
Chut! Chut! Chut!
Chut! Che ou cal pas dire!
Chut! Chut!
Faen pas tan de bruch!

Son amie est plus que folle;
Tra la la, la dera la la.
Chut! Chut! Chut!
Chut! Il ne faut pas le dire!
Chut! Chut!
Faisons pas tant de bruit!

Et la chanson rieuse, sur cet air et dans cette bouche, devenait sinistre, comme l'imprécation d'un fou.

Le pagès rugit de douleur.

— Où est-elle, cette malheureuse? dit-il en courant vers sa fille.

Mélie s'était réfugiée dans sa chambre.

— Pardon! pardon! supplia-t-elle en tombant à genoux, pardon!

Le père ne fut que plus affolé. Une idée horrible venait de surgir dans son esprit...; sa main se levait :

— Mais qu'as-tu fait, qu'as-tu fait?

Heureusement, la mère était arrivée.

— Eh! rien de malhonnête, Salvat, reprit-elle de sa voix toujours douce, toujours suppliante, en se plaçant devant sa fille, rien dont nous ayons à rougir.

Des gouttes de sueur coulaient sur les joues du pagès; il respira enfin. Cependant, il posa la même question :

— Mais qu'as-tu fait?

Mélie n'avait que la force de pleurer, et la pagèse répondait toujours pour elle.

— Et rien! Ils s'aiment, Salvat; mais elle l'oubliera, si tu ne veux pas qu'elle l'épouse.

— Si tu ne veux pas, sainte nitouche! reprit-il, en imitant la voix de sa femme, aussi irrité de son habituelle soumission que du silence d'obstination de sa fille. Je veux, au contraire, qu'elle épouse un pâtre, le dernier des pâtres, le dernier des bâtards, Régis qui ne la prendrait pas!

A ce moment, la voix du fou qui s'en allait, toujours chantant, résonnait sous la fenêtre.

— Écoute, écoute, fille ingrate! fille abandonnée! déshonneur de l'oustal!

— Calme-toi! calme-toi! suppliait la pagèse.

Mais aucune parole ne l'eût apaisé en ce moment. Les blessures de l'orgueil sont de celles qu'une main étrangère ne peut guérir. Il fallait qu'il descendît lentement au fond de son humiliation pour remonter de lui-même; il lui fallait du temps et de la réflexion pour retrouver son espoir de la Prade.

La nuit qu'il passa fut affreuse. Le souvenir de chacun des riches prétendants de Mélie lui tirait des gémissements successifs : le cadet de la Gourguette qui aurait dix mille écus comptants, l'aîné du Bouscaillon qui attelait cinq

paires, celui des Combettes, celui du Sauvage, celui de Sermet, qui étaient les tout premiers partis de la montagne, le notaire sur l'étude duquel, d'avis de paysan, il n'a jamais gelé ni grêlé, et le médecin qui s'était proposé aussi, le médecin à qui vont de plus en plus les honneurs politiques et qui l'aurait soigné de ses rhumatismes, après une telle aventure, lequel d'entre eux voudrait encore de sa fille?

Il s'endormit comme s'il tombait dans un gouffre; mais bientôt il entendit Ambroise et Régis chanter en duo leurs airs odieux, tandis que l'abîme où il était s'emplissait de poissons monstrueux qui le fixaient, et de serpents qui sautaient sur lui. Leurs morsures au genou droit et à l'épaule gauche le réveillèrent; et il comprit que c'était une reprise de ses douleurs.

Et, en essayant d'allonger sa jambe et d'étirer son bras, il se remit à gémir lamentablement.

— Mais, Salvat, osa lui dire sa femme que sa tendresse maternelle avait fait plus philosopher, en cette nuit d'insomnie, qu'en toute sa vie, Salvat, l'amour vient seul!

— Masque de femme! s'écria-t-il.

Et bientôt, se parlant à lui-même, il proféra cette maxime de désolation de tous les pagès, qui voudraient marier leurs filles sans elles :

— Oh! qu'un père qui a des filles est malheureux!

Tant d'affliction sur un si abondant repas n'avait pu que troubler son estomac. Il avait la fièvre; et sa tête éclatait sous les nœuds du mouchoir rouge dont il la serrait en tout temps.

Dans un nouvel assoupissement, il eut la sensation qu'une bête très lourde lui comprimait la poitrine. Il se dégagea par un effort, et la sentit comme fuir en glissant sur les couvertures. La Trève! pensa-t-il, et son cœur se mit à battre dans une peur horrible, qui chassa de son esprit tout autre souci; la Trève!... Oh!

Oh! si *cela* revenait, comme autrefois, comme au temps du pauvre Jousep! Si cela revenait, la chose d'épouvante fausse et pourtant vraie, qui depuis tant de générations projetait son ombre sur le Rouquet! Mais non, se dit-il, il n'y a pas de Trèves, non, non. Le médecin, qui avait

vu le pauvre Jousep et qui était un homme savant et entendu, M. le curé et tous ceux qu'il avait consultés là-dessus, ne croyaient pas aux Trèves. C'était d'une congestion causée par le froid que Jousep était mort, et son masque effrayé s'expliquait suffisamment par sa lutte dans l'eau. Il n'y a pas de Trèves...

— Dors-tu? demanda-t-il doucement à sa femme.

Elle ne dormait toujours pas. Elle aurait bien senti, elle aurait bien vu, elle, quelque chose. Et il continua de raisonner sa frayeur :

Il n'y avait pas de Trèves ; il n'y en avait jamais eu au Rouquet. Mais il y avait eu des têtes peu solides, les vieux oncles dont il avait entendu parler, et le pauvre Jousep qui était bien un peu « drôle ». Ça, c'était dans le sang et ça pouvait revenir. Alors, prenant dans ses mains son pauvre front brûlant où ses idées se dissolvaient, il dit, comme le roi Lear : Mon Dieu, que je ne devienne pas fou ! Donnez-moi la paix et le calme, et chassez de mon esprit l'inquiétude et les peines qui le bouleversent !

Sous l'impression de cette nouvelle crainte, il rabattit, presque aussitôt, l'irritation un peu factice qu'il s'était donnée au sujet de Mélie, et trouva sa peine plus supportable. Des raisons de consolation et d'espoir filtrèrent dans son esprit : Mir n'était plus le bouvier, mais le bon travailleur et l'homme de tête qu'il avait admiré; Blanchis n'était plus le rival hautain et dédaigneux, mais l'ami; leurs vieilles familles seraient alliées; la Roque et le Rouquet deviendraient comme sœur et frère, mais le Rouquet vaudrait bien plus que la Roque... avec la Prade. Oh! sans l'éclat de ce maudit Ambroise, comme tout cela se fût aisément accompli! Et son cœur s'attendrissait aussi : Pauvre Mélie! se disait-il, pauvre petite! pauvre enfant! si belle et si bonne et dont il était si fier! Comme il l'avait sévèrement traitée, et comme elle avait dû pleurer toute la nuit! Voulait-il la rendre malade et lui donner de ces désespoirs d'amour, qui font bien réellement perdre la tête aux filles qui veulent rester sages, comme l'était sa petite Mélie?...

Il était grand jour, et dans la maison Virgine, dans les étables les domestiques, commençaient à traîner leurs sabots.

Il rejeta ses couvertures et s'habilla en geignant un peu, car il souffrait beaucoup. Il boitait sur sa canne. Arrivé à la porte, il s'arrêta pour boire la fraîcheur de l'air matinal et jeter un regard, comme il en avait l'habitude, sur toute la partie du Rouquet qu'il pouvait voir de là. Ce n'était pas la meilleure : c'était le Puech de Mouffe, avec sa crinière bigarrée de genêts, de fougères, de bruyères et d'ajoncs. Mais ce point lui était particulièrement agréable à contempler, parce qu'il dominait tout le domaine, et qu'on le montrait de loin pour indiquer l'emplacement du Rouquet. Il y lisait aussi le temps. Quand, derrière certain creux que dessinait sa crête, le ciel était noir, la pluie était certaine. Ce matin-là, le Puech étincelait dans la lumière d'un ciel sans nuages, avec seulement quelques stries brunes qui marquaient la chaleur et le vent. La rosée était abondante et ruisselait aux fils de la Vierge et aux toiles argentées, si

pareilles à des miroirs, que les araignées avaient tendues par milliers entre les tiges des fougères et dès genêts. Aux endroits que le soleil avait déjà desséchés, s'allumait la petite fleur des ajoncs aux dards aigus, et la nappe épaisse des bruyères ouvrait ses calices blancs ou roses aux essaims bourdonnants des abeilles sauvages. Leur multitude y est si nombreuse et leur butin si abondant, qu'aux heures de la canicule, on ne sent plus la fleur, mais le miel.

Mais le pagès, blasé de couleurs et de parfums, n'avait, à cette heure, souci que du beau temps, nécessaire au battage de ses gerbiers qui allait commencer, et qu'il n'oubliait pas dans son grand chagrin. Et, comme les présages du ciel lui semblaient favorables, il repassait dans sa tête les préparatifs de ce grand travail : Aurait-on assez de lattes? Les tiges de houx avec lesquelles on les tresse et les répare avaient-elles été mises au four? Les tiges de coudrier dont on tire les liens d'attache étaient-elles au vivier? Ne manquerait-il pas des fourches, des râteaux et des balais de bouleau? Il faudrait recombler les trous de l'aire-

sol, battre la terre, faire aux granges de la place pour les pailles. Hardi encore et malgré tout!

Méditant ainsi et traînant sa jambe douloureuse, le pagès se rendit à l'étable des vaches que Virgine trayait d'un côté et que les veaux tétaient de l'autre, affamés, sautant et gambadant à faire damner Pierrounel.

Puis, leur troupeau, mêlé à celui des génisses et des taurillons, sortit, cornes hautes, allant au pâturage, de la même allure pressée que le troupeau des humains s'en va au travail.

Les brebis, qui sont d'habitude sur les Puechs au petit jour, n'étaient pas encore larguées. Ambroise, voulant faire oublier son équipée, soignait le piétin aux boiteuses sur la porte de la bergerie. De son *capusadou* (1), il leur enlevait la corne malade, et brûlait ensuite les parties à vif à la pierre bleue, qui est le sulfate de cuivre. Mauvais chien! pensa le maître, en passant devant lui sans lui parler. Mais il ne songeait pas à le renvoyer, car il avait peur du feu pour

(1) Couteau à lame fixe.

ses granges; et le pâtre, la tête basse, s'en alla à son tour, en chassant devant lui son troupeau bêlant et clochetant. Tout autour jappait Labri, comme un furieux, et Rapin, la gueule entr'ouverte, suivait à pas lents, en se prélassant dans son collier de pointes. Quelques porcelets, nés grognons, qui s'étaient échappés, couraient groin au vent, poursuivis par la faim; toute la volaille aussi était en quête.

Mais, vers l'étable, annoncé par ses clarines, revenait en sens contraire le troupeau des bœufs qui avaient pâturé toute la nuit : les grands bœufs fauves, bœufs de longtemps, les bœufs faits nouveaux, ceux de Mir, dont aussi le toupet et les bourses avaient fondu, et qui de gris deviendraient roux de même, et les jeunes taureaux de remplacement, dont la vigueur entière se manifestait au frais passage des génisses, qu'ils reniflaient avec des beuglements effroyables.

Appuyé à leur crèche, le pagès les regardait venir, la panse pleine, la peau luisante, montés de taille et de poids, richesse vivante. A l'entrée

de Mir, il vint vers lui et tous les deux s'examinèrent, également gênés. A la fin, le maître dit au jeune homme :

— Va chercher ton père.

Et sa voix ni son regard n'avaient point trop de colère.

CHAPITRE XVI

LE MARCHÉ

Voudrait-il encore se faire désirer? se disait Salvat, impatienté déjà du retard prémédité de son rival?

Enfin, le père de Mir frappa à la porte.

Mais l'énervement de l'attente, la peur d'un échec, une nouvelle poussée d'orgueil avaient de nouveau irrité le pagès, qui resta près du feu, sans daigner se lever.

— Vous m'avez fait demander? dit Blanchis, avec toute sa politesse et toute sa prudence.

— *Opé*, répondit Salvat du ton le plus bourru.

Et le colloque en resta là. Cependant, la pagèse ayant mis la conversation sur les travaux, ils s'adressèrent bientôt quelques mots sur leurs récoltes.

Puis ils passèrent au « salon », qui est la salle

à manger des grandes occasions, la pièce où l'on est seuls. Debout, près d'eux, la maîtresse leur servait à boire.

Le pagès dit :

— Vous savez pourquoi je vous ai mandé?

— Je sais. Mon fils m'a dit.

— Comment trouvez-vous cela, vous? demanda ironiquement le premier.

— Ces enfants s'aiment, répondit Blanchis avec calme. A nous de voir si nous devons favoriser cette inclination.

— Vous ne vous y opposeriez sans doute pas? demanda encore Salvat, du même ton mauvais.

— Je pense, répondit l'autre avec dignité, que leur union serait l'union de deux honorables familles. Salvadou, ajouta-t-il dans un élan et en lui tendant la main, soyons tout à fait amis, soyons pour toujours unis! Je vous demande la main de mademoiselle pour mon fils.

— Eh oui! grogna Salvat, en se parlant à lui-même, sans prendre la main de Blanchis, eh oui, nous en sommes là.

Au bout d'un instant, il dit avec brusquerie :

— Que donnerez-vous à votre fils?

— Mon fils, répondit Blanchis en insistant de la voix, aura huit mille francs.

Incrédule, Salvat ricana.

— Je lui compterai dix mille francs, répondit Blanchis avec fermeté.

— Payables?

— Payables au mariage de l'aîné, payables dans l'année, et que je garantirai dans le contrat.

— Alors, vous le mariez, cet aîné? questionna brutalement Salvat.

— A la Saint-André, dit l'autre. Mlle Massol de Cassagnes, qui est fille unique, portera soixante mille francs à la Roque.

— La fille du maçon? demanda méchamment l'autre.

— La fille de l'entrepreneur de maçonnerie, pour vous servir.

C'était pour le pagès la fin de son rêve de la Prade, avec, en plus, tout le scandale irrémédiable de l'amour de sa fille. Il resta un moment sans idées et sans voix, souffrant jusque dans

son corps, comme dans la commotion d'un double désastre. Cependant, il se reprit pour un nouvel effort, et, devenant humble et conciliant :

— *Moussu* Blanchis, dit-il avec bonhomie, laissez-moi vous donner un avis et vous parler franchement. Quand on a une nombreuse famille comme vous, il faut garder son argent pour doter les filles. Dix mille francs à moi ne me sont rien; gardez votre argent; je prendrai de la terre.

— Et, dit Blanchis qui le voyait venir, que vous faudrait-il?

— Je veux la Prade.

— *Se peut pas,* dit l'autre.

— Ma fille a cent mille francs; il me faut la Prade ou rien.

— *Se peut pas*, répéta Blanchis d'un ton non moins résolu, *se peut pas*. Ni la Prade, ni la moitié de la Prade, ni la haie de la Prade.

La colère gagnait Salvat. Il fit encore une tentative.

— Je donnerai sur la Prade dix mille francs.

— Ni cinquante mille, riposta Blanchis.

— Alors, dit Salvat incapable de se retenir plus longtemps, tant vaudrait marier ma fille avec un bâtard!

Mais Blanchis, sans répondre à cet outrage et ne retenant que l'atteinte projetée à sa terre :

— Et vous, Salvat, dit-il en élevant la voix à son tour, donneriez-vous ainsi votre Claux? Donneriez-vous votre Parra? Donneriez-vous seulement votre Puech de Mouffe?

— Peut-être non, finit par répondre Salvat, les yeux dans ceux de son rival; mais moi, du moins, je n'enverrais jamais voler les filles des autres.

— Vous m'insultez, Salvat! dit Blanchis qui se leva.

Mais l'autre, le suivant malgré les efforts et les supplications de sa femme :

— Voleur de filles! Coureur de dots! *Moussu* sans le sou!

A la porte, on se trouva devant Mir qui s'approchait au bruit.

— La paye! la paye! beau mirliflor, lui cria le pagès, en tirant de sa bourse quelques pièces.

Tu auras ainsi vu la couleur des écus du pagès. La paye, bouvier! Et dehors! et dehors!

Sous cette avalanche d'injures, Blanchis n'avait pas bronché. Se retournant alors :

— Fais-lui en cadeau, mon fils, dit-il avec une superbe insolence. Les bouviers sont toujours assez riches, quand ils ne sont pas aussi mal éduqués que de tels maîtres.

Mélie était accourue auprès de sa mère.

— Mademoiselle, lui cria Mir, je ne vous oublierai pas.

— Ni moi, jamais! jamais! lui répondit Mélie en sanglotant...

CHAPITRE XVII

LE BATTAGE. — PREMIERS LABOURS

« Salut à la gerbe! Et merci à Dieu pour ses grandes bontés! De tous tes présents, mon Dieu, voici le plus riche : le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur! Voilà l'or du paysan, le pain du riche et du pauvre! Gerbe, gerbe de blé, si tu pouvais parler! Si tu pouvais dire combien il t'a fallu de gouttes de notre sueur pour t'arroser, pour te lier l'an passé, pour séparer ton grain de ta paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hiver, pour te remettre en terre au printemps, pour te faire un lit au tranchant de l'arrau, pour te recouvrir, te fumer, te herser, t'esherber, et enfin pour te moissonner et te lier encore et pour te rapporter ici, où de nouvelles

peines vont recommencer pour ceux qui travaillent! »

Salut à la gerbe, et salut aux airées, ces lits magnifiques de gerbes!

Avez-vous remarqué avec quelle ingéniosité, quel art et quelle grâce elles sont disposées?

D'abord, à la tête, le chef des batteurs établit, comme de juste, « l'oreiller. » C'est un bourrelet de javelles entre-croisées. De là, partant et les y appuyant tour à tour, les autres batteurs viennent éployer leurs gerbes qu'ils délacent sur leur genou. Et ces lignes symétriques d'épis et de paille font les draps ou la couverture. Mais il ne faut pas oublier de border le lit. Et chacun, en plaçant une nouvelle rangée, dispose aussi un nouvel entrelacement et continue sa grille, jusqu'à ce que tout le sol de l'aire soit couvert.

Triptolème apprit aux hommes à mettre le blé en terre pour les nouvelles moissons. Mais une femme seule pouvait trouver l'airée pour les battre. J'en soupçonne Ruth, la *Ségaline* biblique, qui l'inventa en préparant sa couche pour Booz,

ce premier prince des pagès. Et, certes, aucune natte de patriarche n'eût pu être plus engageante, aucun tapis de mage plus moelleux et plus voluptueux, plus agréable à l'œil. Dans l'airée, les têtes des épis forment des rangs d'ourlets, leur col un cordonnet fin; les liens des gerbes, çà et là jetés, paraissent des embrasses. Et que de Ruths et de Booz, dans les nuits obscures où les airées protègent le grain contre la rosée, ont dû s'y endormir aussi!

Donc l'airée est finie; le soleil qui la brûle fait mijoter la paille et entr'ouvrir les épillets. C'est le moment.

Flic flac, flic flac! Les batteurs s'accouplent et, à petits pas, descendent leur « bergat » (1), en frappant tour à tour. Les lattes sifflent et tombent en cadence. Par instants, une touffe plus épaisse ou moins sèche résiste, et les batteurs, ivres de mouvement, redoublent leurs coups qui passent en vagues. Le blé jaillit et crépite, et les épis touchés redressent leur tête

(1) Sillon de frappe.

qui tremblote, comme s'ils mouraient une seconde fois.

Mais l'œuvre n'est pas finie; des épis pleins se cachent encore dans la paille et il faut retourner l'airée. Deux vireurs se détachent, et vire, vire! Le battage, plus rapide, reprend au rebours; la paille est blutée, levée, liée; et de nouveau recommence l'engerbée.

Le soir, le lit de l'aire est un lit de grain roux, et les tarares commencent leur musique, dont s'étonnent au loin les rainettes.

Cadence des lattes et musique des vans, vieux travaux de l'aire qui paraissaient des jeux, jeux des bras souples qui se lèvent et s'abaissent sans effort, jeux des airées retournées, où les épis volent et retombent en éventail, jeux de la paille bottelée, où la fille tardive tombe sous le lien du lieur, gais travaux de nos pères qui, dans les grandes fermes, duraient une partie de l'automne, vous n'êtes plus guère qu'un souvenir, comme le seront demain les travaux de la faucille et de la faux. En un jour, une machine ronflante avale maintenant plusieurs gerbiers,

avec souvent quelques-uns des bras qui la servent, image exacte du progrès!

Salut aux airées!

Les gerbes du Rouquet furent ainsi battues.

Et de suite les labours commencèrent. Il fallait se hâter pour que le blé nouveau germât vite dans le sein encore chaud de la terre, et fût vigoureux et fort, quand tomberaient les premières gelées. Aussi, c'étaient les parties hautes et les moins abritées de la montagne, que pénétrait d'abord le soc.

En tout premier lieu, les défriches, les *bouzigues* dont les *fournelades* jetaient sur l'horizon, depuis tant de nuits, leurs rougeurs d'incendie. Le blé du pauvre jardiné à la pioche et vraiment arrosé de ses sueurs, avait bien droit à ce tour de faveur. Puis la tache des semailles s'agrandit dans tous les sens, brune de terre d'abord, fauve des premiers jets ensuite et pareille à la fourrure du lièvre, puis toute verte d'une fraîcheur de renouveau.

On semait donc sans répit dans les champs

du Rouquet. Les bœufs de Toussaint, les bœufs d'André, les taureaux de Mir conduits maintenant par Parrancou, que le maître avait retenu à sa place, tiraient tantôt l'araire et tantôt la herse; et, tandis que le maître valet jetait le grain sacré, Virgine et Pierrounel étripaient le fumier à belles mains.

Et, dans ce temps encore, où la terre recevait la grande semence, elle donnait, véritable mère Gigogne, son fruit le plus abondant et le plus savoureux, la pomme de terre.

Truffe du pauvre, *truffou, truffet, patanou*, quand tu jaillis en grappes sous la pioche, il n'est pas un paysan qui ne songe comme, sans toi, la vie devait être parcimonieuse et dure au pauvre monde!

Ainsi fuyait l'automne, l'automne verte de la montagne, si épanouie et si fraîche, toute fleurie encore, sur les monts, d'ajoncs et de bruyères, dans les prés, toute étincelante de colchiques, et l'automne jaune, dorée, flamboyante, des premières gelées blanches.

Mais Mélie ne voulait pas oublier son Mir, ni entendre parler d'un autre galant. Elle aimait mieux mourir, disait-elle, ou s'en aller au couvent.

— Et moi, j'aimerais mieux t'enfermer dans un Refuge que de te laisser épouser un valet, répondait le père, plein de fureur. Encore aucune fille n'a gouverné au Rouquet, et je te le ferai bien *asirer!*

Et il la tenait dans une étroite surveillance de jour et de nuit, pour l'empêcher de communiquer avec lui. Mais pouvait-il empêcher le vent de la Roque de lui porter les claironnantes roulades des chansons de Mir, leurs regards de se parler le dimanche, et Pierrounel, le fidèle Pierrounel lui-même, d'échanger, de complicité avec Milou, leurs messages amoureux?

— Comment tout ceci finira-t-il? songeait la mère de Mélie, à la vue de ses larmes.

— Pauvre petit! pensait la mère de Mir, en voyant son désespoir.

Les pagèses se réunirent.

— Ils font pitié, ces pauvres enfants, se

disaient-elles, et quelque malheur nous arrivera à toutes les deux. Nous ne nous consolerions pas ; il nous faudrait rapprocher nos maris.

Mais le père de Mir était aussi orgueilleux et aussi intraitable que le père de Mélie.

Quand ils se rencontraient en public, leurs yeux se portaient des défis. Quand ils étaient seuls, ils s'interpellaient.

— Tu ne l'auras pas ! criait Salvat à l'autre.

Et cela voulait dire : Tu n'auras pas ma fille !

— Ni toi non plus ! répondait Blanchis.

Et cela voulait dire : Tu n'auras pas ma Prade !

Une fois, le hasard et peut-être un désir secret de s'outrager encore les avait rapprochés du côté de la prairie. Il faisait un beau soleil d'octobre, et les chants des coqs des deux fermes qui se défiaient, eux aussi, à travers l'espace, se croisaient dans l'air diaphane et sonore de cette délicieuse journée.

Salvat s'en vint à la limite du pré de Blanchis.

— Hé, *moussu* de la Roque, lui cria-t-il, entendez-vous ce que disent les coqs du Rouquet ?

— Nani, pas très bien, *moussu del* Rouquet.

— Ils disent, reprit Salvat, en imitant leur chant et en se battant le flanc comme eux, mais aussi pour avoir l'air de faire sonner ses écus : « Je cochète quand je veux! »

Et il riait rageusement de sa vilaine plaisanterie.

Blanchis, un moment décontenancé, répondit :

— Et toi, *paysandas,* sais-tu ce que disent les coqs mieux élevés de la Roque, qui ne se vantent jamais? « Je ne cochète que quand je peux! » chanta-t-il, en agitant ses bras d'un air las et d'une voix humiliée.

Sans le respect des bornes de leur terre, ils en seraient, ce jour-là, venus aux mains. Tant sont violentes les âmes de nos paysans, aussi âpres et implacables dans leurs droits ou leurs passions, que fermes dans leurs devoirs!

Mais, des deux, Salvat gardait le moins de mesure, parce que sa position dans la querelle était moins bonne et que son amour-propre souffrait davantage.

On riait de son aventure; on le plaisantait de

ses prétentions; et, au lieu des riches partis qu'il attendait, maintenant on lui dépêchait les plus nigauds pour se moquer : tel, ce Courtialou de la Garenne, qui le héla ainsi du fond de l'escalier :

— Pagès, pagès, sortez que je vous dise!

— Ah! c'est vous, Courtialou?

— Je voudrais que vous me rendiez un service.

— Bien volontiers, si je le puis.

— Je voudrais que vous me donniez votre demoiselle.

— Va-t'en-au diable!

Il étouffait de colère; une nouvelle crise de rhumatismes le mit au lit et faillit l'emporter.

CHAPITRE XVIII

TRISTESSE, NUIT DE L'AME... — LA PEUR

Les gelées sèches, après les gelées blanches, les bruines précoces, les brouillards glacés achevaient de griller, de flétrir, de découronner la montagne. Les dernières feuilles tombaient; seules, les feuilles des chênes tenaient encore par leur pédoncule desséché et, jusqu'aux nouvelles pousses, feraient à quelques-uns une parure de rouille. De même les fougères, les belles fougères, se cuivraient en ployant sur leur tige, ainsi que des palmes brisées; et les genêts prenaient une teinte assombrie, qui était le fond du paysage. Dans les prés qui se décoloraient de nouveau, les colchiques éteignaient leur veilleuse. Le soleil déclinait; l'année mourait, telle une poitrinaire aux joues anémiées, aux lèvres de fièvre, qu'emporte un dernier frisson.

C'était la « dévalade ».

Qu'elle fut triste au Rouquet que toutes sortes de malheurs, de pertes d'animaux, de nouveaux chagrins semblaient vouloir accabler! Aux premières mouillures, des brebis crevèrent, donnant des craintes pour la santé de tout le troupeau; la vieille truie avorta de sa seconde portée; un taurillon s'était déhanché en luttant; un bœuf, un des grands bœufs, but en sueur et faillit périr... Poignants soucis de la ferme!

Mais il y eut des menaces et des phénomènes plus extraordinaires. Un dindon, piqué au cerveau de quelque coup de bec, se mit à tourner comme un mouton, ce qu'on n'avait jamais vu. Un agneau, de venue inattendue, naquit avec cinq pattes. Un matin, le lait de la vache Mourette se trouva tout vert. La vieille Carême, qui était passée en mendiant et qui était un peu sorcière, avait dû le lui muer, à moins que quelque couleuvre, réfugiée dans l'étable, ne l'eût tétée dans la nuit.

Un autre jour, la vache Damette, devenue taurelière, rompit sa chaîne, et, courant la cam-

pagne, entraîna à sa suite les taureaux et tous les bœufs, caducs et débauchés. On dut conduire au boucher cette Io insatiable et furieuse.

Chose plus étrange encore, au moment de la soupe du soir, une salamandre, qui avait été portée dans un genêt, apparut au milieu du feu! Résisterait-elle à la flamme, comme peuvent le faire ces bêtes maléficieuses, ou serait-elle consumée? Elle s'affaissa lentement sur ses pattes, se tordit du cou comme un sarment vert, s'enfla du ventre, et tout à coup éclata dans une projection de chairs et de cendres. Tous ceux qui étaient là se secouèrent et rejetèrent leurs écuelles, craignant d'avoir pris du venin.

Et puis, ce fut la maladie du pagès.

Cette succession de fâcheux hasards ne pouvait manquer de frapper des esprits superstitieux et sans ressort, en proie, depuis plusieurs mois, à la tristesse et à la contrainte qu'avait portées dans la maison l'aventure amoureuse de Mélie. Pour eux, il n'y avait qu'une explication : c'était le retour des mystérieuses vengeances... Les domestiques et les voisins reparlaient de l'oncle

Jousep, des Revenants et des Trèves, et leurs discours formaient, de l'un à l'autre, une sorte de chaîne d'angoisse.

Une autre crainte plus positive agitait encore Ambroise ; c'était la peur de la vengeance de Mir.

Quelques paroles qu'on lui avait rapportées, quelques regards qu'avait jetés sur lui le bouvier à la sortie de la messe, ses allées et venues, la nuit, depuis son renvoi, dont il avait cru reconnaître les marques, l'avaient mis dans les transes et ne lui laissaient plus de repos. Le dimanche, pour se rendre à l'église, il prenait soin d'avoir toujours quelqu'un de compagnie ; au pâturage, il gardait les hauteurs et les endroits découverts, de peur de surprise ; et le freloutis d'une ronce, l'apparence d'un chapeau dans un hallier lui donnaient la chair de poule. Vainement il portait toujours sur lui son double pistolet, dont il tirait des pétarades d'avertissement ; vainement il tenait sans cesse ses chiens sous la main, pour les lancer sur l'agresseur : Pare-moi, Rapin! Pare, Labri! Les chiens, au début, se précipitaient en aboyant; mais, lassés d'être

aussi souvent excités à faux, ils finissaient par ne plus l'écouter. Et, d'ailleurs, pouvait-il compter qu'ils le défendraient contre Mir qui leur était connu? Vraiment, Ambroise expiait; il ne vivait plus.

Or, un soir qu'il allait « clore », en songeant plus à son ennemi qu'à son troupeau, il fut tiré de sa rêverie par un bêlement inaccoutumé de mères et d'agneaux qui s'appelaient. Son œil exercé eut bientôt reconnu et dénommé chaque bête : c'étaient la Boucharde, la Courtine et la Frisée qui ne trouvaient pas leurs petits, et les agneaux de la Cabride, de la Burelle, de la Caille et de la maudite Goularde qui cherchaient aussi leurs mères. Un reste de lait au bout de leurs mamelles entretenait encore ce reste de tendresse mourante. Mais où était encore la petite Mone (1), une de ses meilleures guides, qu'il avait pour cela ensonnaillée? Où était-elle? Elle aurait, dans le vent, perdu la marche, ou se

(1) Sans doute du grec *monos*; car ce mot désigne dans tout le Plateau central les bêtes qui, dans chaque troupeau de vaches ou de brebis, marchent habituellement seules et en tête.

serait entravée dans la ronceraie de la Devèze où elle lui retenait les autres. Il la siffla comme il savait siffler, aussi fort qu'un sifflet de locomotive, et la héla de toute sa voix : Té, té, mono, mono, véni, véni, véni, té, té, té! Il commanda aussi Labri qui alla faire un petit tour et revint sans les égarées. Mais à quoi perdait-il donc son temps? Le loup était peut-être en train de les lui saigner toutes, et la nuit allait venir : Vite, Rapin, vite, Labri! Allons les quérir!

En sens inverse du parcours, il se mit alors à courir, tantôt appelant, tantôt écoutant, impressionné déjà par l'insuccès de ses recherches et l'envahissement graduel des ténèbres. Dans le clair-obscur d'un ciel de brume, où trois jours d'autan avaient accumulé les nuages, il ne distinguait déjà plus que les clartés blanches, et les toisons qu'il espérait n'étaient toujours que des blocs de cailloux.

— Il lui faudrait donc aller jusqu'à la Devèze!

— Té, té, mono, mono, véni, véni! appelait-il encore.

Mais aucun bruit de sonnaille, aucun bêle-

ment ne répondait à sa voix, dont les échos prolongés l'effrayaient, comme s'ils allaient avertir toutes les Peurs, toutes les Ombres méchantes de l'étendue, le bouvier qui était peut-être par là, le bouvier... ou les Trèves...

Le vent qui s'apaisait continuait de mugir en rafales espacées; et le grand silence qui les suivait était encore plus sinistre.

En traversant le pré de la Sarrade dont la surface unie, à la sortie des broussailles de la pâture, aurait dû le rassurer, son cœur défaillait. Il voulut s'en revenir et resta cloué sur place par une égale peur du retour. Mais où étaient ses chiens? Ils avaient disparu, et, dans le saisissement de sa solitude, il sentit quelque chose le frôler, puis une ombre passa devant ses yeux.

— Qu'était-ce? Qu'était-ce?...

Maintenant, c'était là, tout droit devant lui; cela venait sur lui...

Il jeta un cri. Il était parti; il fuyait à toutes jambes, précédé des chiens qui l'avaient rattrapé et qui semblaient avoir peur aussi.

Derrière lui, à chaque pas, il percevait un

bruit de talonnement... Quand le souffle lui manquait, il marchait au pas un instant, n'entendant plus que les coups saccadés de son sang, et il reprenait sa course de plus belle, toujours poursuivi...

Les autres étaient à la soupe.

Il vint tomber sur son banc, demi-mort.

Quand il put parler : « il avait vu « quelque chose. »

— Mais quoi?

— Quelque chose... une Bête...

Une Bête, disait-il, une Bête qui, pour tous, était évidemment la Trève; et tous frémissaient à la pensée de la Trève qu'il avait vue.

Contre quoi le pagès essayait de s'élever :

— Que voulez-vous qu'il y ait? leur criait-il, du lit de l'oustal où il s'était fait porter au début de sa maladie, que voulez vous qu'il y ait? Ce sont des imaginations. C'était dans sa tête et dans ses yeux. Quand on a la conscience tranquille, on n'a rien à craindre, ajouta-t-il sévèrement, à l'adresse du berger.

Et, tandis qu'avec l'aide des maîtresses, il les

gourmandait ainsi de leur pusillanimité, il avait peine à se défendre lui-même de la même terreur, la terreur de ce quelque chose de subtil et mystérieux que tous sentaient depuis longtemps sur le Rouquet, et qui venait de réapparaître sûrement avec la peur d'Ambroise.

— Que voulez-vous qu'il y ait donc?

Cependant, il fallait bien aller à la recherche des brebis perdues.

Ils allumèrent toutes les lanternes, s'armèrent de triques et de couteaux, Parrancou du fusil, et ils partirent de front, droit sur la Devèze.

Les brebis y étaient restées, en effet. Ils les trouvèrent serrées en tas, leur tête au sol, ayant, elles, la peur du loup, et sans doute de toutes les apparences et de toutes les ombres, dont leur instinct de vie faisait aussi pour elles des Trèves.

Étaient-ce des Trèves?...

Cette nuit-là, les bêtes même furent agitées; les oies poussèrent des cris; les coqs chantèrent; les poules huèrent jusqu'au matin.

Mais peut-être aussi tout cela s'expliquait par

le changement du temps : au réveil, une épaisse couche de neige couvrait le sol, bloquant le Rouquet dans son isolement et sa tristesse...

La peur crût, les visions se multiplièrent. En plein jour, dans le fond de sa grange, Ambroise avait revu une ombre velue qui ressemblait à la première. Parrancou remarquait, sur le foin de la sienne, la flamme de deux yeux. Une autre nuit, — c'est toujours la nuit pour les Trèves, — en allant se coucher, tous furent arrêtés par un fantôme qui se tenait au milieu de la cour.

— Qu'y a-t-il là ? cria André d'un ton fanfaron. Qu'y-a-t-il? mille tonnerres ! répéta-t-il en colère.

Mais ses camarades lui imposèrent aussitôt silence :

— Ne jure pas, ne jure pas, lui disaient-ils, malheureux !

Et Toussaint harangua le fantôme en la forme connue :

— Ombre, que nous veux-tu? Si tu es un bon esprit, parle ; mais, si tu viens de l'enfer, va-t'en, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Et tous se signèrent. Mais l'ombre ne dispa-

rut que quands ils revinrent avec de la lumière.

Jusque dans les flambées des veillées, se manifestaient des signes. Des chants de grillon, mais qui ne pouvaient être de grillon, car il n'y avait aucun trou, sortaient du mur du foyer; les bûches du feu gazouillaient des airs ironiques. Un soir, Virgine qui filait, à son habitude, ne put rajuster son fil; quelque esprit malin, caché dans l'étoupe, le lui avait évidemment rompu quatre ou cinq fois, coup sur coup. Elle jeta sa quenouille avec effroi.

Mais le bruit qui revenait le plus souvent, c'était, comme au temps de Jousep, le choc lourd des sacs de blé et l'éparpillement du grain sur le plancher du grenier.

Était-ce l'âme de Jousep?...

Les maîtresses s'épuisaient en prières et mêlaient les *De profundis* aux *Pater*.

En ce temps, venaient les fêtes de la Toussaint et des Morts, que l'Église a réunies avec un sens admirable de l'immortalité et de la solidarité des âmes : la glorification des élus qui inter-

cèdent pour les vivants, les supplications des vivants qui intercèdent pour les morts. Ces deux grandes solennités exaltèrent encore les gens du Rouquet.

D'abord, ils s'approchèrent tous de la sainte table, à l'intention des pauvres âmes souffrantes de l'oustal, de celle de Jousep, de la pagèse et des anciens qui leur criaient sans nul doute : Pitié!

Ambroise avait la même ferveur que Pierrounel, et André que Virgine et que Mélie. Ils se grisaient également d'horreur mystique.

Le soir des Morts, la pagèse, en guise de méditation pieuse, comme elle leur en faisait tous les dimanches, leur chanta, à la veillée, un terrible cantique de damnés dont ils reprenaient ensemble le refrain :

I

Lou Saint-Esprit toujours nous crido :
Se boulen pas estre coundonnats,
Dobolen, pendent la bido,
Dins la prisou des dannats.

Refrain.

Mes, aûmen, mes, aûmen,
Ebitas nouostre tourmen!

Le Saint-Esprit toujours nous crie :
Si nous ne voulons être condamnés,
Descendons, durant la vie,
Dans la prison des damnés. »

Refrain.

Mais, au moins, mais, au moins,
Évitez notre tourment!

II

Aïssi, sen lous uns sus aûtres,
Cochats coumo dins un truel;
Mes aûmen n'y venguès pas d'autres,
Qu'ocos un luoc trop cruel.
Mès, aûmen...

Ici, nous sommes les uns sur les autres,
Pressés comme sous un treuil,
Au moins, n'y venez point d'autres,
Car c'est un lieu trop cruel.
Mais, au moins...

III

Noben la lengo roustido;
Noben pas res per la loba,
E lou demoun ché toujour crido :
« Lou fuoc, lou fuoc, cal obola! »
Mès, aûmen...

Nous avons la langue rôtie;
Nous n'avons rien pour la laver,
Et le démon qui toujours crie :
« Le feu, le feu, faut avaler! »
Mais, au moins...

IV

Aïssï o de païres et de maïres
Et de fillos et d'éfons
Ché grillou dins lour suaïre
Despiei maï de cent mille ans.
Mès, aûmen...

Ici sont des pères et des mères
Et des filles et des garçons
Qui grillent dans leur suaire
Depuis plus de cent mille ans!
Mais, au moins...

V

La fenno s'en désespero,
S'en prend countro soun mari
E li dis dins so couléro :
« M'as fat perdre Jésuchri! »
Mès, aûmen...

L'épouse s'en désespère,
S'en prend à son mari,
Et lui dit dans sa colère :
« Tu m'as fait perdre Jésus-Christ! »
Mais, au moins...

VI

La fillo moudis, de testo,
Lou gorçou qu'o tant aïmat.
El, l'oïs e lo détesto
Coumo l'image del pecat.
Mès, aûmen...

La fille maudit, de tête,
Le garçon qu'elle a tant aimé.
Lui, la hait et la déteste
Comme l'image du péché.
Mais, au moins...

VII

Noben per nostre obiourage
De ploun en métal foundut...
. . . .

Nous avons pour notre breuvage
Du plomb en fusion...
. . . .

— Assez! assez! cria de son lit le pagès, qui sentait sa tête se prendre dans cette frénésie.

Le lendemain, il voulut aussi recevoir la communion, et le curé qui la lui porta, prononça secrètement, avant de s'en revenir, les paroles de l'exorcisme. Il parcourut les pièces de la

maison en les aspergeant d'eau bénite. Il aspergea aussi vers les granges, les étables, vers les terres et le Moulinet.

Enfin, il reçut un don important pour des prières et pour des messes à Notre-Dame de Ceignac, patronne du Rouergue. Vaines prières, vaines formules, vains mérites!

Les bruits ne cessaient pas!...

La peur était au comble. Parrancou, qui entendait toutes les nuits dans son étable un effroyable vacarme de ses bœufs, se donna un prétexte pour s'en aller; les autres parlaient de l'imiter; la ferme allait être seule.

La maladie du pagès s'aggrava encore.

— Je souffre comme un damné, disait-il en montrant ses mains, tout empotées, ainsi que ses jambes, d'emplâtres d'oignons cuits dans du vin, qui lui semblaient le soulager un peu plus que les drogues du médecin. Mais il souffrait surtout de douleurs morales : le chagrin de l'amour de Mélie, le regret de la Prade, la Peur, et plus encore la peur de la Peur, qui était bien plus terrible.

Malgré sa fièvre et tant qu'il veillait, il réussissait, à force de volonté, à donner le change aux autres en les raillant de leurs frayeurs; mais, dès qu'il s'était assoupi, sa double crainte éclatait en cris d'épouvante, et ses yeux, grands ouverts en dormant, semblaient suivre quelque vision horrible.

Lorsqu'on l'avait réveillé, il s'enfermait encore dans ses idées noires, et, insensible aux tendres soins de sa femme et de sa fille, on l'entendait se souhaiter la mort.

Quant à la pauvre Mélie, elle était depuis longtemps à bout de courage et s'arrachait chaque jour de son cœur un peu de son amour.

— Papanou, papanou, je ne vous ferai plus de peine, je n'aimerai plus Mir! Papanou, guérissez, lui répétait-elle, en l'embrassant.

Et elle se remettait en prières, avec sa mère et Pierrounel qui, lui non plus, ne se lassait pas de réciter des chapelets.

CHAPITRE XIX

LA LÉGENDE DES TRÈVES

Au confluent du Viaur et du Vioulou, dans la gorge la plus sauvage, s'élevait jadis un sanctuaire célèbre, dédié à la Mère de Dieu. C'était Notre-Dame de Deux-Aygues. Là, toute peine trouvait soulas, tout fléau, remède, tout mal, guérison.

Les pèlerins y accouraient en foule pour des grâces privées; les paroisses voisines s'y étaient vouées et s'y rendaient tous les ans avec leurs bannières : celle de Prades y venait conjurer la peste, celle du Poujol, la dysenterie, Istournet, la fièvre de son étang, Trémouilles que battent les vents, les orages de grêle, Saint-Martial, les gelées, Salars et la Capelle, les maladies des troupeaux : quelques tranches de pain ou quel-

ques poignées de grain, qu'avait consacrés le toucher de la statue de la Vierge, suffisaient pour rendre la santé aux bêtes malades. De la même manière, Notre-Dame guérissait les morsures de la rage.

Or, à la Révolution, malgré tant de bénédictions et de faveurs dont le souvenir aurait dû la protéger, Notre-Dame de Deux-Aygues fut saccagée, comme toutes les autres églises; la statue miraculeuse de la Vierge, mise en morceaux; le saint prieur, qui la gardait et percevait les offrandes, conduit en prison; ses reliquaires, ses vases et ses *ex-voto* d'or et d'argent en partie pillés, en parties envoyés au chef-lieu du district, avec sa cloche, dont le son chassait à plusieurs lieues les orages. Puis, on avait brûlé l'édifice.

De cette haine diabolique ou de cette cupidité, un petit nombre, certes, de ceux du pays furent coupables; mais tous devinrent complices par indifférence ou par terreur et lâcheté; et pas un pagès ne prit sa fourche pour défendre Notre-Dame.

Que de malheurs en sont venus!

Que de châtiments inexpliqués, que de vengeances, que de fléaux, que de maladies étranges, de morts subites et violentes désolèrent depuis le voisinage! Que de remords et de craintes agitèrent les familles, que de peurs troublèrent les têtes! Que de démons et d'esprits mauvais, de Dracs, de Garramachs et de Trèves, qu'en avait chassés le culte de la Vierge, revinrent en ces parages ténébreux et de nouveau maudits, et de là se répandirent dans le pays, mêlés aux autres Trèves d'expiation! Il y en eut dans toutes les gorges et dans tous les bois; il y en a dans tout le Rouergue, dans le Lot, dans le Tarn et dans tout le Plateau central.

Les vieilles Trèves qui se cachent aux creux des arbres, et jettent également l'effroi avec leurs longs hululements de chouette ou leurs chants de rossignol sur la neige, les Trèves de l'eau qui effacent les sentiers sur la rive, et se précipitent en farfouillant sur le voyageur tombé, les Trèves frôlantes, ombres fugitives, que l'on sent passer quand la lune se voile, les

Trèves soufflantes qui font courir des frissons dans le dos et dresser les cheveux sur la tête, toute espèce de Trèves hantèrent désormais le pays pour le châtiment des coupables. Oh! quelle expiation!

En ce temps, non loin de la chapelle miraculeuse, un batteur de cuivre de l'Auvergne était venu installer son martinet sur la rivière; et sa fabrique de cuivrettes et de chaudrons, de vaisseaux et de vases de toutes formes qu'il travaillait fort habilement, suffisait à peine à pourvoir les pèlerins de Notre-Dame. La Vierge était sa fortune; mais, ainsi que tant d'autres coureurs de pays qui, en quittant leur foyer, perdent toute foi et tout respect, lui ne pensa qu'à tirer profit immédiat des ruines de la chapelle miraculeuse, et ne craignit pas d'en enlever les pierres de taille pour agrandir et décorer sa maison.

Le malheureux! A peine avait-il commencé son œuvre sacrilège, que toute sa fabrique trembla sur ses bases, tous ses chaudrons s'agitèrent et tintèrent, le Vioulou mugit et parut se soulever, et, chaque nuit, les Trèves lui livrèrent

de tels assauts qu'il dut retourner dans son Auvergne, avec sa famille, sa mule, ses marteaux et ses cuivres.

Et, depuis sa fuite, nul n'a osé revenir habiter le Martinet abandonné.

Tel fut, dit-on, le châtiment du batteur de cuivre; ainsi se révélaient les Trèves vengeresses.

Or, entre toutes les Trèves de Deux-Aygues, l'une était particulièrement horrible et malfaisante. Voyageur ignorant, pêcheur attardé, chercheurs de lattes et de champignons, craignez la Trève du *Malpas!*

A la réunion des deux rivières, près du gouffre, elle se tient presque toujours, accroupie, comme une vieille femme, au milieu de la passerelle; ou bien, elle se cache dans les vergnes des rives, dans la posture d'un assassin; ou bien, elle vous suit pas à pas, comme une louve, et vous pousse sûrement dans un abîme.

D'ailleurs, il ne lui suffit pas de n'être pas dérangée dans sa solitude; toujours en quête de diableries, elle vient gîter aux cavernes téné-

breuses, aux Moulinets mugissants, aux *passages maudits*, où l'attire l'odeur du sang versé dont elle lèche la trace. Et voilà d'où vient son nom, et pourquoi tous les *Malpas* sont hantés!

Elle s'élève aussi dans les hautes terres et répand ses maléfices dans l'environ. Parmi les bouleaux des landes et les bruyères de la montagne, elle glisse ou bondit à la recherche des sources où viennent s'abreuver les troupeaux. Et, quand elle les a empoisonnées, elle s'avance vers les fermes et les villages. Rien ne peut l'arrêter que les croix plantées dans les carrefours. On l'a vue alors, impuissante à les passer de front, essayer de les franchir en volant; mais le signe symbolique de la rédemption du monde lui barre aussi le chemin des airs, et chaque fois elle retombe lourdement sur le sol. L'horrible goule ne se décourage point cependant; tout étourdie de sa chute et plus méchante, elle va alors faire un détour et finit par s'introduire dans les étables. Quand tous les animaux se lèvent d'un seul mouvement, c'est que la Trève y a pénétré et qu'elle secoue leurs chaînes; heu-

reux le maître, si elle ne les a pas étranglés en entre-croisant leurs chaînes, et si les vaches, tétées par le fantôme, ne sont pas définitivement taries !

Dans les maisons, la Trève s'insinue aussi, mais toute petite, pour éviter toujours le toucher des crucifix, des rameaux et des cierges bénits ; et ses méfaits, malgré la protection de ces pieux emblèmes, sont encore nombreux. C'est elle qui souffle pareillement l'insomnie ou le cauchemar, tourne les idées des malades ou leur fait entendre un bruit de scie dans les poutres, comme le travail du ver dans la bière ; c'est elle qui agite la vaisselle, soupèse les sacs, verse le blé au grenier, ou, au récit des litanies, répond ironiquement par le chant du grillon.

Trève de blasphème, Trève horrible, Trève infernale, suppôt de Satan sur la terre ! Quand elle apparaît, il n'est pas d'âme si endurcie qui ne regrette ses actions mauvaises et ses péchés ténébreux, et ne veuille réparer ses injustices, quand souvent, hélas ! il n'en est plus temps !

Cependant, de pieuses âmes n'avaient pas cessé de faire amende honorable à Notre-Dame, des malheureux de l'implorer. Des pèlerins, dès que les temps le permirent, reprenaient peu à peu le chemin de la vallée, et la bonne Vierge, touchée d'un si fidèle souvenir et d'une si longue expiation, y revint aussi et recommença à écouter favorablement leurs prières.

Un boiteux marcha; une belle jeune fille qui perdait la vue fut guérie. D'autres non moins insignes faveurs se révélèrent. Mais les miracles s'accomplissaient toujours sur des ruines, et Notre-Dame restait logée à la belle étoile. Et elle disait à ses suppliants : « Si vous voulez que je demeure et que je vous exauce encore davantage, il faut me rebâtir une église. » Eux, pauvres et de peu de foi, se donnaient des raisons pour ne pas entendre et disaient : « Comment, sans argent, bâtir une église dans un endroit aussi désert, où ne pourrait descendre aucun char ni se nourrir aucun ouvrier? » Et ils se contentaient d'orner les arceaux restés debout de la vieille chapelle de quelque misé-

rable madone de plâtre, de vases et de chandeliers de porcelaine qui éclataient au froid.

— « Qu'on me bâtisse une grande église! répétait Notre-Dame. Je suis la reine du Ciel et de la Terre. »

Et, pour convaincre les plus incrédules, elle se manifesta par le plus gracieux prodige :

Les ruines de la chapelle étaient jusque-là restées nues et désolées. Soudainement, les plus jolis arbres et arbustes de la contrée vinrent y croître et se mirent à fleurir, l'un après l'autre, en l'honneur de Marie; de telle sorte qu'en aucun temps, ce lieu béni n'était vide de feuilles vives, de fleurs ou de fruits éclatants :

Les vergnes et les saules montèrent du bord de l'eau pour s'épanouir tout les premiers; les noisetiers voulaient en être et présentaient leurs chatons d'or bruni; les prunelliers se dressaient ensuite, avec leur neige parfumée; étant d'origine royale, les églantiers se placèrent des deux côtés de l'autel et lui firent une délicieuse guirlande de roses; puis les genêts, puis les chèvrefeuilles, les merisiers, les sorbiers et les frênes

à fruits, les genévriers aux graines vertes, les aubépinés et les houx aux graines rouges, qui fermaient l'enceinte de leurs rameaux serrés et piquants. Sur le tout, un grand chêne, s'élevant du chevet, étendit ses branches protectrices, et sa tige elle-même se recourba en dôme. Et toutes les petites fleurs jaillissaient d'entre les pierres : les perce-neige, les anémones, les violettes, les primevères, les jonquilles, les boutons d'or, les saxifrages, les stellaires, les narcisses, les muguets, les reines des prés, les orchis, les campanules... Et tous les oiseaux y nichaient et chantaient : le rossignol et le rouge-gorge tout le printemps, la fauvette tout l'été, la grive et le merle l'automne, le roitelet tout l'hiver.

A ces gracieux miracles de la nature, qui n'aurait reconnu la présence de la Madone?

Mais elle daigna encore apparaître :

Sur un des coteaux de Deux-Aygues, vivait alors dans sa masure une pauvre vieille, qui avait vu, enfant, se commettre la grande profanation de Notre-Dame, et, ainsi que ses parents, en avait gémi dans son cœur. Aussi, par la pro-

tection de la Vierge, toujours confiante en elle, avait-elle traversé les temps d'expiation, sans trouble et sans effroi. Mais les maux naturels auxquels nul n'échappe ne l'avaient pas non plus épargnée ; au déclin de l'âge, elle venait de perdre son mari et son fils, tué à la guerre, et elle restait seule avec une petite-fille, sans voisins, sans amis et presque sans ressources. La pauvre vieille s'appelait l'Albouyne et sa petite-fille Pulchérie.

Et la grand'mère, en gardant sa chèvre du côté de la chapelle où elle guidait les pèlerins, entretenait sans cesse l'enfant de ces terribles et merveilleuses choses, lui parlait de Maximin, de Mélanie et de Bernadette qui, petits bergers comme elle, avaient vu la Vierge ; si bien qu'un jour Pulchérie, ravie d'amour, la vit aussi, toute resplendissante sous les églantiers du vieil autel.

Puis, toutes les deux la virent dans les branches du chêne, dans le noisetier, dans les pommiers de leur jardin, sur les tiges des hautes herbes où elle ne posait point ses pieds ; et, chaque fois, entre autres paroles de consola-

tion ineffables, Notre-Dame leur disait : « Je veux qu'on me bâtisse une église. »

Ces apparitions accrurent le flot des pèlerins, et chacun voulait voir de ses yeux le miracle; mais, si peu d'entre eux étaient assez purs pour contempler l'Immaculée, tous, au contraire, obtenaient des grâces par l'intercession de l'Albouyne et de Pulchérie.

CHAPITRE XX

LE VŒU

Mélie fit alors ce vœu à Notre-Dame : si son père était guéri et le Rouquet délivré de ses Peurs, elle irait en pèlerinage, à Deux-Aygues, lui offrir toute sa bourse, qui était rondelette, pour la reconstruction de sa chapelle. Elle demanderait aussi à la Vierge de consoler Mir, qui devait être si malheureux, le pauvre garçon! depuis qu'elle l'avait averti de renoncer à elle et qu'elle lui renvoyait ses lettres.

Le pagès ayant approuvé son pieux dessein, elle fit aussitôt ses neuvaines de préparation; et, un matin que la neige était partout fondue et que le soleil promettait un beau jour, elle se mit en route avec sa mère. Elles emportaient des provisions dans leur cabas, un pot de confiture et un caraco pour l'Albouyne et une robe pour

Pulchérie. Pierrounel devait venir les attendre au retour.

La distance n'était pas de plus de trois lieues; mais aucun chemin n'était direct, et celui de l'eau presque impraticable, du côté du Moulinet. Elles devaient prendre d'abord par les hauteurs, et puis s'enfonceraient dans la vallée pour suivre le Viaur.

La douceur du ciel clair et l'espoir qu'elles avaient dans le succès de leur pieuse entreprise, triomphaient insensiblement de leur appréhension d'une si longue course, et dissipaient un peu, en même temps, la tristesse de leur cœur meurtri. Elles récitèrent un premier chapelet au départ. Comme elles traversaient les terres de la Roque, elles firent la rencontre de Milou qui, avec deux petites sœurettes, s'en allait au catéchisme.

— Et où allez-vous, fantous? leur dit la pagèse.

— A la doctrine, répondit Milou.

— Personne n'est malade à la Roque?

— Non pas, personne.

— Bonjour! fantous.

Et Milou leur tira bien poliment son chapeau, et les deux petites sœurs leur firent une belle révérence, mais en s'étonnant tous les trois que Mélie ne leur eût pas adressé la parole.

— On voit bien, disaient-ils, qu'elle n'aime plus Mir.

Plus loin, les gens qui voyaient passer les pèlerines disaient :

— Qui sait où vont ourdir leur toile les pagèses du Rouquet? Est-ce chez le tisserand de Méjanès ou de la Cantarelle?

La pagèse était courte de souffle aux montées. On allait bien doucement et la montagne, derrière laquelle elles savaient Deux-Aygues, était encore bien éloignée!

Mais déjà, plus que la longueur du trajet, l'état du ciel commençait à leur donner du souci : de petits nuages jaunes s'accumulaient lentement et produisaient, en passant devant le soleil, une ombre froide et qui sentait la neige. Quelque courant glacé devait en faire par en haut; et, en effet, il en tomba subitement quelques flocons.

Puis le soleil revint briller, et elles continuaient bravement leur route, à travers le paysage rougeâtre ou assombri des bruyères, des fougères et des genêts. Des bandes de corbeaux décrivaient des orbes menaçants sur leur tête.

En cheminant ainsi, elles arrivèrent, un peu tardives, un peu lasses, à la croix des Potences, ainsi nommée en souvenir des gibets des vieux seigneurs de Camboulas.

— C'était là, leur avait-on dit, qu'elles devaient prendre le chemin de la vallée. Mais, avant de s'y engager, elles tombèrent à genoux, et demandèrent de nouveau à Dieu et à la Vierge de les protéger, dans la plus longue et la plus pénible partie de leur course. Non qu'elles eussent bien peur des Trèves, à cette heure; car aucune Trève n'est jamais sortie au grand jour; mais il y avait en bas de tels recoins ténébreux, de tels abîmes, et le Viaur mugissait si affreusement! En descendant dans le bois, les pagèses se répondaient le chapelet pour ne pas entendre le bruissement des feuilles sous leurs pas. Quand elles furent au fond, il leur sembla que la nuit

arrivait tout d'un coup. C'était un nouveau nuage qui cachait le soleil.

Le chemin côtoyait la rivière ou s'élevait à flanc de coteau, selon que les roches dégringolées des sommets avaient roulé dans son lit même où l'eau les minait peu à peu, ou s'étaient arrêtées dans leur avalanche; mais, d'autres fois aussi, elles formaient sur toute une rive des barrières infranchissables aux piétons aussi bien qu'aux attelages. En ces endroits, les chars qui servaient à l'exploitation des bois, à la saison sèche, traversaient le Viaur à gué, et les piétons, pêcheurs et voyageurs, sur des passerelles de troncs d'arbres.

Les timides pagèses, saisies de vertige, ne s'y hasardaient qu'en tremblant et en se donnant la main. Toutes ces émotions leur brisaient les jambes; mais, sans se reposer, elles continuaient leur course, dans une succession perpétuelle d'éclaircies, qui brillaient très haut, et d'ombres, qui s'épaississaient davantage au fond de la crevasse.

Elles arriveraient bientôt. Elles parleraient à

la Vierge qui aurait égard à tant de courage et de peine, qui exaucerait leurs supplications et peut-être un vœu de Mélie plus profond et plus doux que celui que ses lèvres voulaient lui exprimer!... Sur toute la rive, des roitelets, qui chantent en tout temps dans ces solitudes, et dont elles n'avaient jamais entendu un tel ramage, leur disaient leur jolie chanson de fête et d'espoir.

Mais voici que le temps tournait décidément à la bourrasque; il y eut une nouvelle ondée de grésil, puis de la pluie; et puis, après un second arrêt, ce fut un ouragan furieux de neige.

En quelques instants, les arbres furent recouverts, le sous-bois envahi, le chemin effacé.

— Sainte Vierge, protégez-nous! disaient les pauvres pagèses qui, non seulement se voyaient arrêtées dans leur pèlerinage, mais commençaient à craindre les difficultés du retour.

Et toujours la neige tombait, épaississant sa couche et noyant la vallée de son nuage blanc, mêlé de brume.

Enfin, après plusieurs heures d'attente, les malheureuses durent quitter la roche sous la-

quelle elles s'étaient abritées et s'en revenir sous la tourmente. Mais leurs habits et leurs paquets furent bientôt trempés; leurs jupes balayaient la neige; leurs pieds s'achoppaient aux pierres ou s'enfonçaient dans les trous. Comme elles allaient lentement et se fatiguaient! Arriveraient-elles à sortir jamais de la gorge et que deviendraient-elles si la nuit venait les y surprendre?...

Dans les creux des rocs et des broussailles encapuchonnés de neige, elles distinguaient déjà des ombres fantastiques qui grimaçaient comme des faces de Trèves. Vite, vite, il fallait remonter sur le plateau!

Une ouverture dans les arbres semblait indiquer un chemin qui s'élevait vers le sommet; elles s'y engagèrent, mais se perdirent dans les taillis, se butèrent à un talus et, de peur de s'égarer tout à fait, redescendirent au chemin de l'eau.

Un peu plus loin, devant une passerelle qui leur parut plus étroite, la peur subite de glisser sur les poutres mouillées les arrêta de nouveau. Elles étaient déjà harassées; elles tremblaient

l'une pour l'autre. La pagèse aimait mieux mourir là. Il fallut que Mélie, qui était un peu plus courageuse, promît de s'avancer sur les genoux et sur les mains, et, à l'aide de cette précaution, elles passèrent toutes les deux.

Mais elles perdaient ainsi un temps précieux ; et les nuits d'hiver et de brouillard descendent si rapidement! De grises, les ténèbres devenaient noires... Elles n'arrivaient pas! Elles n'arriveraient pas!...

— Au secours! Au secours! Au secours! crièrent-elles désespérément.

Elles n'eurent qu'une effroyable réponse d'échos et se mirent à pleurer, comme des enfants, sous la poursuite des Peurs qui accouraient de tous côtés, de l'horrible Peur qu'elles sentaient depuis un instant marcher autour d'elles.

Car elle était bien là, la Bête, l'horrible Bête des terreurs ancestrales, la Bête au museau pointu et au poil gris, dont l'approche fait dresser les cheveux. Elle les suivait de droite et de gauche, en frôlant les branches; à un détour,

elle fut devant elles; ses yeux luisaient comme deux braises d'enfer.

— La voyez-vous? dit Mélie à voix basse.

Et toutes les deux, plus mortes que vives, essayèrent de revenir en arrière.

Mais, dans un instant, la Bête leur eut de nouveau barré le chemin.

— Reine du ciel, sauvez-nous!

Alors, ayant l'eau d'un côté, elles fuirent instinctivement vers la seule direction qui leur restait encore ouverte : l'escalade de la montagne. Elles se tiraient l'une l'autre ; elles grimpaient à pic, des genoux et des mains. Hélas! un amoncellement de roches, qui surplombaient de tous côtés, les arrêta cette fois tout à fait.

Au-dessous d'elles brillaient toujours les yeux lumineux...

Cependant Pierrounel n'avait pas attendu longtemps, après le départ des pagèses, pour se mettre en souci de leur voyage.

— Pourvu qu'elles n'attrapent pas la pluie! avait-il dit, au premier nuage. Pourvu qu'il ne

tombe pas une solée de neige sur ces pauvres *bourges!* (1) avait-il dit à la première ondée de grésil.

Et, sans tenir en place, il continuait d'interroger le ciel et le Puech de Mouffe, en pestant tout haut contre le temps, contre lui et contre elles; ce qui était la manière dont se montrait le bon cœur de Pierrounel pour ceux qu'il aimait.

Quand ce fut la neige :

— Baste! s'écria-t-il, je l'avais bien prédit. Et maintenant, va les chercher!

Et il partit, en monologuant toujours sur le même chapitre : Qu'allaient-elles y faire, ces rôdeuses? Elles devaient rester ici. Je voudrais qu'elles eussent de la neige jusqu'aux genoux pour leur apprendre. Elles ne pouvaient pas se retourner! Qui sait où elles sont?... Enfin, il s'en prit à ses sabots qui socquaient et lui tournaient les chevilles, à ses bas, les bas de laine tricotés par Mélie, sur lesquels il marcha à même jusqu'à ce qu'il eût l'onglée aux orteils.

(1) *Bourges*, bourgeoises.

Quand il parvint en face de la Roque, il était à bout de souffle : Pauvres *bourges!* pauvres *bourges!* Qu'est-ce qu'elles vont devenir, toutes seules? Baste que la Trève, baste que les loups les mangent! »

Puis, saisi d'une inspiration subite, il remit ses sabots à la main et s'en fut droit sur la Roque : Qui sait où il sera? Qui sait où il sera? disait-il; c'était de Mir qu'il parlait. Il l'aperçut bientôt, appuyé au portail d'une grange, qui regardait tomber la neige et sans doute songeait toujours à son chagrin.

— Écoute! écoute! lui cria-t-il, en lui faisant des gestes d'appel. Écoute! Les maîtresses sont allées en pèlerinage à Deux-Aygues. Elles sont passées à la croix des Potences et ont suivi l'eau. Cours, cours, toi qui es leste; les malheureuses ne s'en tireront jamais!

Et ainsi, Mir courait vers elles, à travers landes, puechs et vallées, cherchant leurs traces dans tous les chemins où elles auraient pu passer, les hélant de-ci de-là, à mesure que le brouillard croissait : Hou! hou!

— Hou! hou! cria-t-il plus fort quand il arriva aux Potences.

— Hou! hou! faisait-il toujours en descendant la pente.

— Hou! hou!

Et déjà sa voix, grondant au-dessus de l'eau, était parvenue plusieurs fois aux oreilles des maîtresses : Hou! hou!

— Qui appelle ainsi? se disaient-elles. Est-ce une voix humaine, quelqu'un de perdu comme nous, ou est-ce le cri du hibou? Non, ce n'est pas le cri sinistre du hibou; c'est quelqu'un qui vient à notre secours; c'est Pierrounel peut-être... Répondons, répondons!

Mais, toujours, sous les yeux de la Bête, leur gorge était si paralysée par l'épouvante qu'elles ne purent émettre aucun cri.

— Ah! mon Dieu! la voix se taisait... Pierrounel devait s'en revenir... Elles allaient mourir de peur et de froid!

En vain, elles se serraient l'une contre l'autre; leurs jambes mouillées se glaçaient; tout leur corps frissonnait; leurs dents claquaient.

— Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

— Hou! hou!

— Entendez-vous de nouveau? La voix résonne plus près et plus bas. On est sur le chemin de l'eau... on avance toujours... Sainte Vierge, protégez-nous! Sainte Vierge, qu'on ne s'en retourne pas!... Mais qui donc ne craint ainsi ni la neige, ni les Trèves, ni les ténèbres, ni les précipices? Qui donc vient vers nous? Ce ne peut être Pierrounel; il n'en aurait point la force; ce n'est ni André ni Toussaint; ils n'en auraient pas le courage...

Et, tout à coup, le cœur de Mélie battit plus fort. Elle devinait, elle savait... et, cependant, de peur d'une trop cruelle déception, elle se taisait, n'osant dire encore son espoir à sa mère.

— Hou! hou! fit la voix en débouchant sans doute du plus proche tournant, car elle retentit claire, puissante, connue.

— Mir! Mir! répondit Mélie, qui était sûre cette fois de ne pas se tromper, et dont la gorge se desserra aussitôt.

— Mir! Mir! Au secours! criait en même temps la pagèse.

— Je viens! Je viens!

Il arrivait en effet, fendant les broussailles, les rassurant de loin de ses tendres paroles. Il arrivait! Seulement, la Bête était encore là; et elles tremblaient maintenant pour lui.

— Prenez garde, Mir! il y a quelque chose devant vous!

— C'est un loup, dit le bouvier qui l'avait reconnu à ses deux flammes et à son grognement, quand il se décida à fuir.

Et la mère et la fille tombèrent à la fois dans ses bras...

La joie de leur délivrance, la compagnie de Mir, le vin de leur cabas, qu'il les obligea à boire, et la marche leur eurent bien vite redonné de la chaleur et des forces; et, moins de deux heures après, elles entendaient les appels de ceux du Rouquet, qui venaient vers elles avec des lanternes.

— Hou! hou!

— Hou! hou!

Et ceux-ci, ayant de loin appris la bonne nouvelle, s'en retournaient en hâte pour rassurer le pagès.

Pierrounel pleurait de joie.

La troupe était au portail. Mir voulait s'en revenir; il fallut le retenir de force.

— Et qu'il monte, qu'il monte! cria le pagès de son lit!

— Je vous remercie, cadet, lui dit-il. Vous êtes un brave garçon; sans vous, elles auraient eu peur.

Mais, à ces mots, l'émotion des maîtresses s'était réveillée; et elles s'affaissèrent sur le lit en sanglotant de nouveau.

Leur voix restait toujours enrouée; et, à la clarté du calel, tous se montraient leur pâleur et les cheveux de la pagèse qui avaient achevé de blanchir.

— Si elles avaient eu peur!

— Qu'était-ce? Qu'était-ce? leur demandait le maître à demi-voix, bien convaincu, avec tout le monde, qu'elles avaient vu quelque mauvaise chose. Qu'était-ce?

Mir intervint :

— C'était un loup, dit-il négligemment.

— Un loup? Un loup, au pays des Trèves!

Personne n'y croyait. Ce n'était pas un loup.

— Lui as-tu parlé? demanda Ambroise, qui faisait l'aimable auprès de son ennemi.

Mir éclata de rire, en se moquant :

— Leur parles-tu, toi, courageux, aux loups? fit-il. C'était un loup. Je l'ai presque frappé de ma trique, et il est parti en grognant.

— C'était bien un loup, disaient à leur tour les maîtresses. Ses yeux luisaient rouge...

— Et que voulez-vous que ce fût? s'écria le pagès, à qui le sang-froid et le ton des paroles assurées de Mir rendaient la vie. Ils s'effrayent de tout, ces nigauds! Ce n'est pas vous, cadet, qui auriez peur des Trèves?

— Je n'en ai pas encore vu, répondit-il d'un air railleur.

Boum! boum! au grenier. Les sacs qui étaient soupesés de nouveau et le blé qui s'éparpillait!

Tous les yeux se portèrent au plafond.

— Eh bien, qu'est-ce? demanda Mir.

— Va le voir, répondirent-ils, avec des airs de défi!

— Ah! c'est ça?

Il décrocha le calel et s'élança dans l'escalier du grenier. Le plancher craquait sous ses pieds. Il s'avançait dans toutes les pièces du haut; puis, on l'entendit revenir à pas rapides.

Eux ne respiraient pas.

— Regardez-la sortir, cria Mir! Regardez! Regardez la Trève et le Trévou!

Ils regardaient à hauteur d'homme...; et la Trève passa toute furtive en bas : c'était la chatte blanche, aussi étonnée qu'eux de cette poursuite, et qui avait l'air de leur montrer le rat qu'elle portait en travers de sa gueule.

— L'avez-vous vue? demandait Mir en riant.

Le pagès riait; les autres discutaient, moitié déçus, moitié sceptiques.

Au bout d'un moment, un chant de cri-cri résonna dans le mur du foyer.

Ils montrèrent le foyer :

— Fais sortir celle-là aussi!

— Un grillon! Vous avez peur d'un grillon?

Mir se pencha, chercha le trou en démolissant le crépi. Le chant venait de derrière la plaque du feu. Il retira la braise, descella la plaque et mit enfin à découvert une nichée de grillons, qui avaient pris la couleur des cendres, et creusé des galeries dans tout le mur.

— Ils ont peur des grillons! criait le pagès.

Et cependant, ce soir même, les bêtes avaient peur aussi.

On entendait des mouvements sourds dans la bergerie. Tout le troupeau semblait courir d'un côté, puis de l'autre. Dans les autres étables, les bœufs soufflaient, les porcs coinçaient, la grise renâclait.

— Écoute, écoute!

— C'est le loup qui nous a suivis, dit Mir. Qui veut venir voir sa piste?

Il mit le calel dans une lanterne et entraîna tout le monde derrière lui.

C'était bien le loup qui était venu renifler aux soupiraux de la ferme. Ses griffes longues étaient marquées dans la neige...

On lui tira un coup de fusil dans la nuit et Rapin se mit bravement à sa poursuite.

La chatte, les grillons et le loup, tout cela était bien, mais n'expliquait pourtant pas toutes les autres choses qu'ils avaient vues et tous les autres bruits qu'ils avaient entendus.

Et qui sait si la chatte était bien la vraie chatte, les grillons gris, de vrais grillons qui sont noirs, et si la griffe du loup n'était pas la griffe de la Trève?

La Peur qui les avait si longtemps tenus, ils la sentaient encore par là dans les ténèbres; et, si Mir restait, elle le prendrait bien aussi. Elle le prendrait, ou peut-être il la chasserait.

Le même espoir et le même désir secret les gagnaient tous.

— Reste, disait Pierrounel.

— Reste, disait Ambroise, de plus en plus obséquieux.

— Reste, disaient les autres.

— Restez, disaient les yeux de Mélie.

— Si vous vouliez rester quelques jours,

cadet, en attendant que j'aie remplacé Parrancou, fit à son tour le pagès...

Et Mir resta quelques jours à soigner, comme avant, les bœufs du Rouquet; et, ni dans le fond obscur de la grange où il faisait leur pâture, ni dans l'étable où il recouchait, il ne distingua aucune face de fantôme et n'ouït aucun fracas de Trève.

C'est peut-être que ses yeux, son esprit, ses oreilles et toute son âme étaient de plus en plus tenus par une obsession délicieuse de beauté, d'amour et d'espoir nouveau, qui l'empêchait de rien remarquer de ces terribles choses.

Et cependant, les autres qui, par une sorte de gageure en désiraient presque le retour, ne les voyaient pas non plus revenir.

La Peur s'éloignait, fuyait; la sérénité, le courage, la joie de la vie rentraient au Rouquet; et, en retrouvant la confiance et le repos de l'esprit, le pagès retrouvait aussi la santé. Ses membres se désenflaient; ses douleurs cessaient; il commençait à se lever.

Alors Mir lui dit :

— Si vous voulez, je m'en irai maintenant.

— Vous pourriez demeurer encore, dit le maître.

A la Noël, Mir fit la même demande.

— Restez jusqu'au carnaval.

Quand le carnaval approcha, le pagès, qui avait quelque particulier désir de réfléchir encore, fut si préoccupé de la détermination à prendre qu'il se donna une nouvelle crise.

Mais celle-ci dura peu. Seulement, la nuit, on l'entendit appeler Jousep :

— Jousep! Jousep! disait-il, je n'ai pas réussi. Nous n'aurons pas la Prade. Mais la petite le veut toujours...

ÉPILOGUE

Quand il y eut un nouveau petit héritier au Rouquet et qu'il commençait à sourire, le père Salvat le prenait sur ses genoux et s'amusait, tant il était devenu joyeux, à lui répéter cette « virelade » de grand-père :

« Une fois, il y avait une brebis, bêlante, bêlée, cornue, lainée, qui fit un agnelet, bêlant, bêlé, cornu, lainé, comme la brebis bêlante, bêlée, cornue, lainée qui l'avait fait. »

Ce qui voulait dire que l'enfant ne ressemblait point aux Blanchis, mais à sa mère et à lui. Aussi l'appelait-il toujours Salvadou.

Enfin, après de longs jours qu'il vécut, il s'éteignit en paix, en remerciant Dieu d'en avoir pu voir beaucoup d'autres encore de sa race, et de laisser pour chef au Rouquet un vrai pagès

et un vrai fils, par qui ne mourrait pas non plus son oustal.

Et alors, ni depuis, aucune Peur n'y est revenue. Les Trèves s'en vont, comme les dieux. D'ailleurs, Mélie n'avait pas manqué d'assurer son bonheur, en s'acquittant envers Notre-Dame. Sans doute, elle ne reconstruisit pas l'église de Deux-Aygues, l'autorité religieuse n'ayant pas jugé favorablement ces apparitions.

Et, en effet, après le décès de l'Albouyne et de Pulchérie, qui moururent en ce temps et presque à la fois, elles cessèrent.

Mais Mélie garda toujours à la Vierge une dévotion ardente, et elle lui éleva dans l'église de Saint-Martial une magnifique chapelle. La plupart de ceux qui vont l'y prier encore ignorent cette histoire; mais, pour tous, c'est toujours la Mère de toute pureté; et, tant que nos pagèses et nos paysannes continueront d'en observer le culte, il ne faudra désespérer ni de la civilisation ni de la patrie.

Entre Viaur et Vioulou, paroisse de Saint-

Martial, il y a encore les pagésies de la Roque et du Rouquet, de nouveau ou toujours, pauvres d'écus, de luxe, de confort, mais riches de courage, de traditions, de vertus, riches d'héritiers.

Que Dieu conserve ces nobles foyers!

Que Dieu conserve tous les foyers paysans!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I
PROLOGUE 1
CHAPITRE Ier. — Le pagès du Rouquet 15
— II. — Le « moussu » de la Roque . . 27
— III. — Les enfants 34
— IV. — Giuventù, primavera della vità 40
— V. — Primavera, giuventù de l'anno. 50
— VI. — La soupe. 55
— VII. — Les taureaux 66
— VIII. — Le songe 82
— IX. — Idylle 95
— X. — La Saint-Jean 119
— XI. — La foire de Saint-Pierre 127
— XII. — Les foins. — La moisson 150
— XIII. — La « Soulenque » 177
— XIV. — La prière 203

CHAPITRE XV. — Le dernier pas 209
— XVI. — Le marché 222
— XVII. — Le battage. — Premiers labours 228
— XVIII. — Tristesse, nuit de l'âme... — La Peur 238
— XIX. — La légende des Trèves 255
— XX. — Le vœu 267
ÉPILOGUE 288

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11455.

BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS

de la Librairie PLON

DERNIÈRES PUBLICATIONS

WHARTON (Édith). — Chez les heureux du monde.
GAUTHEY (Lucie). — L'Inutile Volonté.
PRAVIEUX (Jules). — Mon Mari.
VERNIÈRES (André). — Camille Frison.
LESUEUR (Daniel). — Nietzschéenne.
DAUDET (Ernest). — Au galop de la vie.
DAVERNE (André). — *Le Prix du sang.
BLAISE (Jean). — Rêve de lumière.
DELMAS (Armand). — L'Armoire au linge blanc.
MARESCHAL DE BIÈVRE (Georges). — *Le Cœur s'éveille.
MARGUERITTE (Paul). — Les Jours s'allongent.
HUYSMANS (J.-K.). — Trois églises et trois primitifs
EDGY. — La Couronne de roses.
BARAUDON (Alfred). — Enracinés.
KILIEN D'ÉPINOY. — *Amour et dot.
FAUER (Renée). — Armelle et son mari.
PONTEVÈS-SABRAN (Mme de). — Le Curé de Sainte-Agnès.
BORDEAUX (Henry). — Les Yeux qui s'ouvrent.
SAINT-CÉNERY. — Au service de la France.
CAPDEVIELLE (P.-H.). — Fils de la terre.
MOSELLY (Émile). — Le Rouet d'ivoire.
— Jean des Brebis ou le Livre de la misère.
BOURGET (Paul). — Recommencements.
FORESTIER (G.). — *Dans l'Ouest-Canadien*. — La Pointe-aux-Rats.
ALANIC (Mathilde). — *La Gloire de Fonteclaire.
RENAUDIN (Paul). — Les Champier.

Prix de chaque volume.......................... 3 fr. 50

Les volumes dont le titre est précédé d'un * peuvent être mis entre toutes les mains.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11455.

